N° 264 — Tome LXXIII 16 Juin 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, ALBERT GAYET, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, PIERRE HALARY, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, MARIUS-ARY LEBLOND, LOUIS LE CARDONNEL, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, ALFRED MORTIER, MICHEL MUTERMILCH, G. PALANTE, GEORGES POLTI, RACHILDE, FÉLICIEN ROPS, PAUL SOUCHON, LAURENT TAILHADE, JOSÉ THÉRY, TOUNY-LÉRYS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 264 — 16 Juin 1908

G. Palante	*La Sensibilité individualiste*	577
Pierre Halary	*Remarques sur la Versification et discussion d'une erreur prosodique dans Victor Hugo*	593
Alfred Mortier	*Poèmes*	605
Marius-Ary Leblond	*Le Rêve du Bonheur : L'Age d'Or*	607
Albert Gayet	*Les dernières Découvertes archéologiques en Egypte*	633
Touny-Lérys	*La Pâque des Roses*, poème	646
Félicien Rops	*De Stevens et quibusdam aliis.* (Lettre inédite publiée par M. George Groffe.)	651
Laurent Tailhade	*La Farce de la Marmite* (Scènes XIV-XXVII, fin.)	660

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIII. Morale*	676
Rachilde	*Les Romans*	679
Jean de Gourmont	*Littérature*	684
Georges Polti	*Littérature dramatique*	688
Edmond Barthélemy	*Histoire*	694
Remy de Gourmont	*Philologie*	699
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	702
José théry	*Questions juridiques*	707
Louis Le Cardonnel	*Questions morales et religieuses*	711
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	715
R. de Bury	*Les Journaux*	722
Jean Marnold	*Musique*	727
Charles Morice	*Art moderne*	732
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	736
Henri Albert	*Lettres allemandes*	741
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	746
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	751
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	756
Mercure	*Publications récentes*	761
—	*Echos*	763

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e

MAURICE HEWLETT

Amours charmantes et cruelles (Récits du Quattrocento) traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV Rapports des Inspecteurs de Police au Roi (2^e série). Vol. in-18..... 3.50

GAUTHIER FERRIÈRES

François Coppée et son OEuvre, Collection «Les Hommes et les Idées», avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

TRISTAN KLINGSOR

Le Valet de Cœur, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

LÉON SÉCHÉ

Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et M^me d'Agoult. (Documents inédits). Vol. in-18..... 3.50

HORTENSE ALLART DE MERITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve, avec une introduction et des notes de LÉON SÉCHÉ. Vol. in-18..... 3.50

GABRIEL MOUREY

Le Miroir, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

CHARLES BAUDELAIRE

OEuvres posthumes (Les Pièces condamnées. Poésies. Journaux intimes, publiés in extenso. Théâtre. Polémiques. La Belgique. Baudelaire journaliste. Notes sur Edgar Poe. Notes sur la Littérature. Notes sur les Beaux-Arts. Notes sur l'Amour. Projets et Ebauches.) Vol. in-18..... 3.50

EDMOND PILON

Muses et Bourgeoises de Jadis (Madame d'Aulnoy ou la Fée des Contes. Mesdames Pilou et Cornuel. Madame Denis ou « Maman » Voltaire. Madame Greuze ou « la Cruche cassée ». Madame Cottin ou la femme sensible, Mistress Cook.) Vol. in-18..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Promenades philosophiques, 2^e série (Une loi de Constance intellectuelle. Idées et Commentaires : Boscovich et la composition de la matière. La science de Léonard de Vinci. Les médecins et la responsabilité. La vie d'un Dieu. Télépathie et pressentiments. Les rivières de France. Le Sadisme. Psychologie du goût.) Vol. in-18..... 3.50

GASTON CAPON

Les Vestris. Le « Diou » de la danse et sa famille (1730-1808), d'après des rapports de police et des documents inédits, avec un index des noms cités. Vol. in-18..... 3.50

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie, par **A. HANNEQUIN**, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, avec préface de R. THAMIN, recteur de l'Académie de Bordeaux et introduction de J. GROSJEAN. 2 vol. in-8..... 15 fr.

La sociologie de l'action, **La genèse sociale de la raison et les origines rationnelles**, p. **E. de ROBERTY**, prof. à l'Université nouvelle de Bruxelles. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

Esquisse d'une esthétique musicale scientifique, par **Ch. LALO**, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres, 1 vol. in-8..... 5 fr.

Croyance religieuse et croyance intellectuelle, par **OSSIP LOURIE.** 1 vol. in-16..... 2 fr. 50

Essais sur le régime des castes, par **C. BOUGLÉ**, professeur à l'Université de Toulouse, chargé de cours à la Sorbonne. 1 vol. in-8..... 5 fr.
(*Travaux de l'Année sociologique* publiés sous la direction de M. **Emile Durkheim**.)

L'Évolution de la vie, par **CHARLTON BASTIAN**, professeur à University College de Londres, traduction et avant-propos de H. DE VARIGNY. 1 vol. in-8 avec 12 fig. dans le texte et 12 pl. hors texte. Cart. à l'angl. (*Bibliothèque scientifique internationale*)..... 6 fr.

La psychologie quantitative, par **J. J. VAN BIERVLIET.** 1 vol. in-8..... 4 fr.

La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote. **Etude historique et critique**, par **Léon ROBIN**, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Angers, docteur ès-lettres. 1 vol. in-8..... 12 fr. 50

La théorie platonicienne de l'amour, par LE MÊME. 1 vol. in-8..... 3 fr. 75

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Viennent de paraître :

RAMEAU — Par **Louis LALOY**

MOUSSORGSKY — Par **M.-D. CALVOCORESSI**

Précédemment parus

J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (*2e édition*).
CESAR FRANCK, par VINCENT D'INDY (*4e édit.*).
PALESTRINA, par MICHEL BENET (*2e édit.*).
BEETHOVEN, par JEAN CHANTAVOINE (*3e édit.*).
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE (*2e éd.*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.

Paraîtra en Mai :

ESSAIS SUR

La Méthode dans les sciences

1 volume in-16 de 350 pages..... 3. fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

1. **Avant-propos**, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès-lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche.
2. **De la science**, par M. EMILE PICARD, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
3. **Mathématiques pures**, par M. TANNERY, de l'Institut, sous-directeur de l'Ecole normale.
4. **Mathématiques appliquées**, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
5. **Chimie**, par M. JOB, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse.
6. **Physique générale**, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse.
7. **Morphologie générale**, par M. GIARD, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
8. **Physiologie**, par M. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne.
9. **Sciences médicales**, par M. Pierre DELBET, prof. agrégé à la Fac. de méd. de Paris.
10. **Psychologie**, par M. Th. RIBOT, de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
11. **Sciences sociales**, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne.
12. **Morale**, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne.
13. **Histoire**, par M. G. MONOD, de l'Institut, professeur au Collège de France.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

(QUATRIÈME ANNÉE)

POÈMES ET PROSE DE

ANDRÉ SUARÈS

HUGUES REBELL, JEAN MORÉAS, ANDRÉ SALMON

SAINT-JEAN-AUX-BOIS, COUCY-LE-CHATEAU ET JOUY-EN-JOSAS

PAR

PAUL FORT

SONNET DE

STÉPHANE MALLARMÉ

(HORS TEXTE. — COMPOSITION DE ROUVEYRE LETTRES ET BOIS DE P.-E. VIBERT).

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

ROMAN PAR

PAUL LECLERCQ

LA DAME DANS LA NUIT. — LA FEMME AU VOILE

(HORS TEXTE. — PAR HENRI BOUILLON).

POÈMES ET PROSE DE

THOMAS BRAUN, STEVENSON, T. DE VISAN, SOPHUS CLAUSSEN

JOHN-ANTOINE NAU, MARGUERITE BURNAT-PROVINS

LOUIS MANDIN

MAURICE GAUCHEZ : *Étude sur* ANDRÉ FONTAINAS

ÔME XIII **MARS-AVRIL-MAI 1908**

Vers et Prose", recueil trimestriel de littérature, 15, rue Racine, Paris, Directeur : L FORT. — *Abonnement pour Un An* (Quatre volumes, de 124 à 200 pages) : nce : 10 fr., Etranger : 12 fr. — *Abt pour Deux Ans* (Huit volumes) : France : r., Etranger : 21 fr. — *Abt pour Trois Ans* (Douze volumes) : France : 23 fr., nger : 27 fr. — *Édition sur Hollande*, tirage très restreint, *Un An* : 50 fr. ; *Japon* : 100 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

COLLECTION

LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Cette nouvelle Collection est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, dont on a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qualifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus général.

Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissance précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre but.

Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus étendus: les lettres, les sciences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, enfin tout ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au courant du mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de frais une petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Pensant que beaucoup de personnes désireront recevoir, au fur et à mesure de leur publication et sans avoir à les commander, les ouvrages de la Collection *Les Hommes et les Idées*, nous avons établi un abonnement par séries de douze (nos 1 à 12, 13 à 24, etc.), aux prix suivants :

France..... 7 fr. 50 | Etranger..... 8 fr.

OUVRAGES PARUS

Henri de Régnier et son Œuvre, par Jean de Gourmont

La Naissance et l'Evanouissement de la Matière, par le Dr Gustave Le Bon.

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle, par Remy de Gourmont.

François Coppée et son œuvre, par Gauthier Ferrière

OUVRAGES EN PRÉPARATION

René Quinton, La Loi de Constance originelle, L'Eau de mer milieu organique, par Lucien Corpechot

Rudyard Kipling et la littérature anglo-indienne, par Henry-D. Davray.

La Magie, sa Théorie, sa Pratique, ses Rapports avec la Religion, par A. Van Gennep.

Jules Renard, par Henri Bachelin.

Magnétisme et Spiritisme, par Gaston Danville.

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

Francis Jammes, par Edmond Pilon.

L'Evolution littéraire de Maurice Barrès, par Henri Massis

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, par P.-G. La Chesnais.

LA SENSIBILITÉ INDIVIDUALISTE

Le mot *individualisme* peut désigner soit une doctrine sociale, soit une forme de sensibilité.

C'est dans le premier sens qu'il est pris par les économistes et les politiques. L'individualisme économique est la doctrine bien connue du non-interventionisme, du laisser-faire, laisser-passer. L'individualisme politique est la doctrine qui réduit l'Etat à la seule fonction de défense à l'extérieur et de sécurité à l'intérieur ; ou encore celle qui préconise la décentralisation (régionalisme et fédéralisme), ou encore celle qui défend les minorités contre les majorités (libéralisme) et se trouve amenée par la logique à prendre en mains la cause de la plus petite minorité : l'individu.

Tout autre est l'individualisme psychologique. — Sans doute il peut y avoir un lien entre l'individualisme doctrinal et l'individualisme sentimental. Par exemple Benjamin Constant fut un individualiste dans les deux sens du mot. Mais ce rapport n'est pas nécessaire. On peut être individualiste doctrinaire et ne posséder à aucun degré la sensibilité individualiste. Exemple : Herbert Spencer.

La sensibilité individualiste peut se définir négativement. Elle est le contraire de la sensibilité sociable. Elle est une volonté d'isolement et presque de misanthropie.

La sensibilité individualiste n'est pas du tout la même chose que l'égoïsme vulgaire. L'égoïste banal veut à tout prix

se pousser dans le monde, il se satisfait par le plus plat arrivisme. Sensibilité grossière. Elle ne souffre nullement des contacts sociaux, des faussetés et des petitesses sociales. Au contraire, elle vit au milieu de cela comme un poisson dans l'eau.

La sensibilité individualiste suppose un vif besoin d'indépendance, de sincérité avec soi et avec autrui qui n'est qu'une forme de l'indépendance d'esprit; un besoin de discrétion et de délicatesse qui procède d'un vif sentiment de la barrière qui sépare les moi, qui les rend incommunicables et intangibles ; elle suppose aussi souvent, du moins dans la jeunesse, cet enthousiasme pour l'honneur et l'héroïsme que Stendhal appelle *espagnolisme,* et cette élévation de sentiments qui attirait au même Stendhal ce reproche d'un de ses amis : « Vous tendez vos filets trop haut. » Ces besoins intimes, inévitablement froissés dès les premiers contacts avec la société, forcent cette sensibilité à se replier sur elle-même. C'est la sensibilité de Vigny : « Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers supérieurs, demeurée enfermée dans le coin le plus secret du cœur. » Cette sensibilité souffre de la pression que la société exerce sur ses membres : « La société, dit Benjamin Constant, est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertume à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné... » Et ailleurs : « L'étonnement de la première jeunesse à l'aspect d'une société si factice et si travaillée annonce plutôt un cœur naturel qu'un esprit méchant. Cette société d'ailleurs n'a rien à en craindre. Elle pèse tellement sur nous ; son influence sourde est tellement puissante qu'elle ne tarde pas à nous façonner d'après le moule universel. Nous ne sommes plus surpris alors que de notre ancienne surprise, et nous nous trouvons bien sous notre nouvelle forme, comme l'on finit par respirer librement dans un spectacle encombré par la foule, tandis qu'en entrant on n'y respirait qu'avec effort... Si quelques-uns échappent à la destinée générale, ils renferment en eux-mêmes leur dissentiment secret ; ils aperçoivent dans la plupart des ridicules le germe des vices ; ils n'en plaisantent plus, parce que le mépris remplace la moquerie, et que le mépris est silencieux (1). » L'es-

(1) Benjamin Constant, *Adolphe.*

pagnolisme de Stendhal se hérisse devant les vulgarités et les hypocrisies de son petit milieu bourgeois de Grenoble (1). Un peu plus tard, à Paris, chez les Daru, il exprime la même horripilation : « C'est dans cette salle à manger que j'ai cruellement souffert, en recevant cette éducation *des autres* à laquelle mes parents m'avaient si judicieusement soustrait... Le genre poli, cérémonieux, encore aujourd'hui, me glace et me réduit au silence. Pour peu qu'on y ajoute la nuance religieuse et la déclamation sur les grands principes de la morale, je suis mort. Que l'on juge de l'effet de ce venin en janvier 1800, quand il était appliqué sur des organes tout neufs et dont l'extrême tension n'en laissait pas perdre une goutte (2). » — Même froissement intérieur, plus profond et plus intime encore chez Amiel : « Peut-être me suis-je déconsidéré en m'émancipant de la considération ? Il est probable que j'ai déçu l'attente publique en me retirant à l'écart par froissement intérieur. Je sais que le monde, acharné à vous faire taire quand vous parlez, se courrouce de votre silence quand il vous a ôté le désir de la parole (3). »

Il semble, d'après cela, qu'on doive considérer la sensibilité individualiste comme une sensibilité *réactive* au sens que Nietzsche donne à ce mot, c'est-à-dire qu'elle se détermine par réaction contre une réalité sociale à laquelle elle ne peut ou ne veut pas se plier. Est-ce à dire que cette sensibilité n'est point primesautière ? En aucune façon. Elle l'est, en ce sens qu'elle apporte avec elle un fonds inné de besoins sentimentaux qui, refoulés par le milieu, se muent en volonté d'isolement, en résignation hautaine, en renoncement dédaigneux, en ironie, en mépris, en pessimisme social et en misanthropie.

Cette misanthropie est d'une nature spéciale. Comme l'individualiste est né avec des instincts de sincérité, de délicatesse, d'enthousiasme, de générosité et même de tendresse, la misanthropie où il se réfugie est susceptible de nuances, d'hésitations, de restrictions et comme de remords. Cette misanthropie, impitoyable pour les groupes — hypocrites et lâches par définition, — fait grâce volontiers aux individus, à ceux

(1) *Vie de H. Brulard*, pp. 177, 179.
(2) *Vie de H. Brulard*, p. 248.
(3) Amiel, *Journal intime*, II, p. 192.

du moins en qui l'individualiste espère trouver une exception, une « différence », comme dit Stendhal.

Hostile aux « choses sociales » (Vigny), fermé aux affections corporatives et solidaristes, l'individualiste reste accessible aux affections électives; il est très capable d'amitié.

§

Le trait dominant de la sensibilité individualiste est en effet celui-ci : le sentiment de la « différence » humaine, de l'unicité des personnes. — L'individualiste aime cette « différence » non seulement en soi, mais chez autrui. Il est porté à la reconnaître, à en tenir compte et à s'y complaire. Cela suppose une intelligence fine et nuancée. Pascal a dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. » La sensibilité sociable ou grégaire se complaît dans la banalité des traits ; elle aime qu'on soit « comme tout le monde ». La sensibilité chrétienne, humanitaire, solidariste et démocratique voudrait effacer les distinctions entre les moi. Amiel y voit avec raison l'indice d'une intellectualité grossière : « Si, comme dit Pascal, à mesure qu'on est plus développé, on trouve plus de différence entre les hommes, on ne peut dire que l'instinct démocratique développe beaucoup l'esprit, puisqu'il fait croire à l'égalité des mérites en vertu de la similitude des prétentions (1). » Le chrétien dit : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît. » A quoi un dramaturge moraliste, B. Shaw, réplique avec esprit : « Ne faites pas à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît : vous n'avez peut-être pas les mêmes goûts. »

Tous les grands individualistes communient dans ce trait: l'amour et la culture de la différence humaine, de l'unicité. « La tête de chacun, dit Vigny, est un moule où se modèle toute une masse d'idées. Cette tête une fois cassée par la mort ne cherchez plus à recomposer un ensemble pareil, il est détruit pour toujours (2). » Stendhal dit que chaque homme a sa façon à lui d'aller à la chasse au bonheur. C'est ce qu'on appelle son *caractère*. « Je conclus de ce souvenir, si présent à mes yeux, qu'en 1793, il y a quarante-deux ans,

(1) Amiel, *Journal intime*, II, p. 205.
(2) Vigny, *Lettre à Lord X...*

j'allais à la chasse au bonheur précisément comme aujourd'hui; en d'autres termes plus communs, mon caractère était absolument le même qu'aujourd'hui (1). »

Benjamin Constant tire du sentiment de son unicité cette conclusion pratique : « En réfléchissant à ma position, je me dis qu'il faut s'arranger selon ses besoins et son caractère ; c'est duperie que de faire autrement. On n'est bien connu que de soi. Il y a entre les autres et soi une barrière invisible ; l'illusion seule de la jeunesse peut croire à la possibilité de la voir disparaître. Elle se relève toujours (2). »

On le voit, Stirner n'a pas inventé le sentiment de l'*unicité*, s'il a inventé le mot. Ce sentiment se confond avec le sentiment même de l'individualité. Etre individualiste, c'est se complaire dans le sentiment, non pas même de sa supériorité, mais de sa « différence », de son unicité. — Et cela dans n'importe quelles conjonctures, mêmes les plus adverses ou même les affreuses. — Il est telle espèce d'hommes qui, frappés par le sort, honnis par la tourbe des imbéciles (il est vrai que ceci est un réconfort), engagés dans une de ces impasses de la vie où il semble qu'on doive toucher à l'extrême désespoir, précisément dans ce moment, trouvent une exaltation de force et d'orgueil dans le sentiment de leur *moi* et ne voudraient pas changer ce moi contre n'importe quel autre, tant favorisé fût ce dernier moi par la fortune ou par les hommes. — L'individualiste fait résider toute sa valeur et tout son bien non dans ce qu'il possède, ni dans ce qu'il représente, mais dans ce qu'il *est*.

L'unicité du moi ne va pas sans son instantanéité. — Dans le sentiment de l'individualité entre comme élément essentiel la sensation de la fluidité, de l'instabilité de ce moi pourtant si personnel. Ceci aussi est un trait caractéristique de la sensibilité individualiste. Benjamin Constant, Stendhal sont des sensibilités frémissantes, mobiles, insaisissables pour elles-mêmes et souvent déconcertantes pour autrui (3).

Même remarque pour Amiel en qui toutefois cet impressionnisme sentimental tente souvent, sans y parvenir toujours, de se corriger de stoïcisme.

Par cet impressionnisme sentimental, l'individualiste repré-

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard*, p. 110.
(2) Benjamin Constant, *Journal intime*, p. 43.
(3) Voir Benjamin Constant, *le Cahier Rouge* et *le Journal intime*. — Stendhal, *Vie de H. Brulard* et *Souvenirs d'égotisme*.

sente le contraire de ce qu'on appelle un « caractère », « un homme à principes ». — Et comme l'intelligence a ses racines dans la sensibilité, l'intelligence de l'individualiste est, comme sa sensibilité elle-même, mobile, impressionniste, artiste, fine, capricieuse et nuancée. De là la supériorité de l'intellectualité individualiste comparée à la pauvreté et à l'étroitesse intellectuelle souvent constatées chez les gens qu'on appelle des « caractères ». Ed. Rod note quelque part la fréquence de cette combinaison psychologique : un imbécile et un caractère.

Les deux éléments qui constituent le sentiment de l'individualité, unicité et instantanéité, semblent jusqu'à un certain point inconciliables. En effet, qui dit unicité dit constance au moins relative ; qui dit instantanéité dit fluidité, fugacité absolue. Le sentiment de l'individualité ne s'évanouit-il pas dans l'instantanéisme ? — A vrai dire, cette opposition est toute théorique. En fait, le sentiment de l'individualité combine ces deux éléments en les conciliant à chaque instant de son devenir. D'une part Schopenhauer a raison de dire que notre individualité nous accompagne partout et teinte de sa nuance tous les événements de notre vie : d'autre part, Stirner a raison de dire que l'Unique est instantané. Mais tous ces états d'âmes instantanés qui se succèdent comme un défilé d'images cinématographiques ont toute une teinte commune, une même coloration sentimentale. Cela suffit pour que nous nous reconnaissions. Cela suffit pour que le sentiment de notre individualité soit possible. L'instantanéisme absolu de Stirner est une exagération et une contre-vérité psychologique. L'instantanéisme absolu exclurait tout sentiment et toute culture de la « différence » humaine, toute notion de l'unicité.

§

La sensibilité individualiste entre inévitablement en conflit avec la société où elle évolue. La tendance de cette dernière est en effet de réduire autant que possible le sentiment de l'individualité : l'unicité par le conformisme, la spontanéité par la discipline, l'instantanéité du moi par l'esprit de suite, la sincérité du sentiment par l'insincérité inhérente à toute fonction socialement définie, la confiance en soi et l'orgueil de soi par l'humiliation inséparable de tout dressage social. C'est pourquoi l'individualiste a le sentiment d'une lutte sourde entre son

moi et la société. Il ne veut pas être dupe; il ne veut pas s'effacer devant les préjugés. « J'ai toujours vu, écrit Sainte-Beuve, que si l'on se mettait une seule minute à dire ce que l'on pense, la société s'écroulerait. » Stendhal dit : « La société ne m'a pas fait de concession ; pourquoi lui en ferais-je ? » — En même temps l'individualiste sent vivement la difficulté d'échapper à la société : « Je suis chaque jour plus convaincu, dit Benjamin Constant, qu'il faut ruser avec la vie et les hommes presque autant quand on veut échapper aux autres que lorsqu'on veut en faire des instruments. L'ambition est bien moins insensée qu'on ne le croit; car pour vivre en repos, il faut se donner presque autant de peine que pour gouverner le monde (1). » — Stendhal loue ceux qui, dans la vie, « ne se soucient pas plus de commander que d'obéir ». — Ligne difficile à tenir. La société ne vous passera pas cette fantaisie. Elle vous dira : « Il faut commander ou obéir, ou plutôt les deux à la fois. Il faut tenir votre place et jouer votre rôle. » L'individualisme est une façon de se dérober, une façon de fermer sa porte, de défendre son for intérieur ; c'est l'isolement hautain de l'individu dans la forteresse de son unicité; c'est une sécession sentimentale et intellectuelle. Content d'échapper à la société, l'individualiste la tient quitte de ses faveurs; il s'en prend à lui-même de son peu d'avancement social. Cela d'ailleurs sans remords ni regrets. « J'ai vécu dix ans dans ce salon, dit Stendhal, reçu poliment, estimé mais tous les jours *moins lié*, excepté avec mes amis. C'est là un des défauts de mon caractère. C'est ce défaut qui fait que je ne m'en prends pas aux hommes de mon peu d'avancement... Je suis content dans une position inférieure, admirablement content surtout quand je suis à deux cents lieues de mon chef, comme aujourd'hui (2). » — « Je ne suis pas mouton, dit encore Stendhal, et c'est pourquoi je ne suis rien. »

La sensibilité individualiste s'accompagne d'une intellectualité hostile à toutes les doctrines d'empiétement social; elle est antisolidariste, antidogmatique, anti-éducationniste. L'individualisme est un pessimisme social, une défiance raisonnée vis-à-vis de toute organisation sociale. L'esprit individualiste est, en face des croyances sociales, l' « Esprit qui toujours

(1) Benjamin Constant, *Journal intime*, p. 80.
(2) *Souvenirs d'égotisme*, Ecrit de Civita Vecchia.

nie ». Il dirait avec le Méphistophélès du second Faust : « Laisse-moi de côté ces anciennes luttes d'esclavage et de tyrannie ! Cela m'ennuie, car à peine est-ce fini qu'ils recommencent de plus belle et nul ne s'aperçoit qu'il est joué par Asmodée qui se blottit derrière ! Ils se battent, dit-on, pour les droits de la liberté; tout bien considéré, ce sont esclaves contre esclaves (1). » Réfugié dans son scepticisme et son dilettantisme social, l'individualiste goûte chez les auteurs un petit air d'ironie et d'irrespect propre à cingler les philistins cérémonieux et pontifiants. Il se délecte d'une pensée comme celle-ci qui est de B. Shaw et qui est exquise : « Ne donnez pas à vos enfants d'instruction morale ou religieuse sans être assuré qu'ils ne la prendront pas trop au sérieux : mieux vaut être la mère d'Henri IV que celle de Robespierre. » D'ailleurs l'individualiste ne songe pas à faire de prosélytisme. Il prendrait volontiers à son compte le mot de Barrès : « Il n'appartient à aucun de modifier la façon de sentir de son voisin. » L'individualiste propose des *placita* et n'impose pas de dogmes. Tout au plus, comme Stendhal, écrit-il *to the happy few*.

§

Disons un mot de la sincérité individualiste. Cette sincérité ne procède pas d'un scrupule moral, mais d'une fierté personnelle, d'un sentiment de force et d'indépendance. On se rend ce témoignage qu'on se moque de l'antipathie des autres. La sincérité est un signe de force : « Les personnes faibles ne peuvent être sincères », dit La Rochefoucauld.

On peut dire aussi que la sincérité de l'individualiste est en partie *réactive*, au sens nietzschéen que nous avons vu plus haut. L'individualiste est sincère en quelque sorte par esprit de contradiction. Il aime la sincérité et la netteté par antipathie pour l'hypocrisie sociale et pour ceux qui la représentent. « Mon enthousiasme pour les mathématiques avait peut-être eu pour base principale mon horreur pour l'hypocrisie, l'hypocrisie à mes yeux était ma tante Séraphie, M^me^ Vignon, et leurs prêtres (2). »

La sensibilité qui est l'antithèse de la sensibilité individua-

(1) *Faust*, 2e partie, acte II.
(2) Stendhal, *Henri Brulard*, p. 226.

listes, la sensibilité corporative, solidariste, est factice et toujours plus ou moins insincère.

Voyez les dessous de la mentalité corporative. La solidarité de façade y recouvre le banal égoïsme que nous avons distingué tout d'abord de l'individualisme; égoïsme compliqué ici de sentiments d'esclaves : envie, défiance, malveillance, dénigrement entre compagnons de chaîne. Je connais, dans une administration qu'il est inutile de désigner autrement, des fonctionnaires qui parlent de solidarité, qui lisent un journal intitulé *la Solidarité* (1). Mais qu'un collègue soit, de la part d'un chef hiérarchique, l'objet de quelque mauvais tour ou de quelque vilenie notable; ou qu'il arrive à ce collègue quelque mésaventure professionnelle, une mauvaise inspection, par exemple, vous verrez plus d'un de ces excellents collègues se frotter les mains *in petto* ou même manifester sa satisfaction par quelque allusion méchante, quand il est sûr qu'il n'a rien à craindre, c'est-à-dire quand le collègue visé n'est pas *persona grata* auprès du chef. Cherchant une hyperbole capable d'exprimer la pleutrerie corporative, je me suis arrêté à la suivante : Supposons qu'un chef hiérarchique grossier (l'hypothèse n'est pas absolument impossible) applique à l'un de ses subordonnés un coup de pied quelque part avec une intensité pouvant être représentée par 30 au dynamomètre, et qu'il se contente d'infliger à tel ou tel autre la même marque d'attention avec une intensité réduite à 20, ces derniers seront enchantés et considéreront la différence comme un avancement personnel, comme un bénéfice représenté par l'écart entre 30 et 20. — Il me reste un scrupule, dirait Schopenhauer : Est-ce bien une hyperbole?

La mentalité syndicaliste, — autre forme de la mentalité solidariste — a été définie par un publiciste qui connaît bien les syndicats : « Un altruisme camaradivore ». Récemment M. Buisson rapportait « les doléances d'instituteurs syndiqués qui se plaignaient que le président ou le secrétaire du syndicat ou même les deux, profitant de leur situation élevée, auraient mis la main sur de bonnes places (2). »

(1) On remarquera que nous ne contestons pas l'utilité de la solidarité comme moyen pratique d'émancipation individuelle ou collective, comme arme défensive ou offensive, contre certaines tyrannies et certains arbitraires.

(2) *Pages libres*, n° du 25 janvier 1908. *Entretien sur la démocratie.*

Il y a pourtant une sensibilité solidariste sincère et sérieuse. C'est celle d'un certain nombre de penseurs humanitaires et idéalistes qui aiment à se placer au point de vue du bien de l'ensemble, de la société, de l'humanité. — On sait que la vision de l'univers du point de vue solidariste est un « sociomorphisme universel » (Guyau). L'univers apparaît au solidariste comme une immense société de laquelle l'individu ne pourrait, quand il le voudrait, s'isoler. Le solidariste se complaît à croire que chacun de ses gestes, chacun de ses actes, presque de ses pensées a sa répercussion jusqu'en Chine, jusqu'au Kamtchatka, jusque dans Saturne ou dans Mars et inversement que chacun des gestes, chacun des actes des habitants de ces pays ou de ces astres lointains a une répercussion, si infime soit-elle, sur lui. Sentir cette dépendance universelle, s'y complaire, en jouir, l'exagérer à plaisir est le propre de la sensibilité solidariste.

« Sentir ainsi, dirait Nietzsche, c'est l'indice d'un certain tempérament. » Mais autant cette sensation de dépendance est chère au solidarise, autant elle est intolérable à l'individualiste. Celui-ci secoue le réseau de fils invisibles et mystérieux dont la charge le solidariste. Il se refuse aux nébulosités et à la religiosité solidaristes. Il voit nettement ce qu'il y a de factice dans la préoccupation du général. Il dirait volontiers avec l'Amaury de Sainte-Beuve : « Après tout, les grands événements du dehors et ce qu'on appelle les intérêts généraux se traduisent en chaque homme et entrent, pour ainsi dire, en lui par des coins qui ont toujours quelque chose de très particulier. Ceux qui parlent magnifiquement au nom de l'humanité entière consultent, autant que personne, des passions qui ne concernent qu'eux et des mouvements privés qu'ils n'avouent pas. C'est toujours plus ou moins l'ambition de se mettre en tête et de mener, le désir du bruit ou du pouvoir, la satisfaction d'écraser ses adversaires, de démentir ses envieux, de tenir jusqu'au bout un rôle applaudi (1). » — Ici nous retrouvons l'insincérité dont nous avons parlé plus haut et dont le solidarisme a tant de peine à se dégager. Ceux qui invoquent la philosophie solidariste sont, la plupart du temps, des personnalités absorbantes et autoritaires, des am-

(1) Sainte-Beuve, *Volupté*, p. 205.

bitieux à qui l'idée solidariste sert de prétexte pour étendre leur empire sur les autres volontés. Ces gens interdisent à l'individualiste l'isolement comme une immoralité. — C'est en vain que l'individualiste regimbera, qu'il invoquera l'inviolabilité de son moi, voudra fermer sa porte et rester, suivant le reproche consacré, « dans sa tour d'ivoire », le solidariste le poursuivra dans ses retranchements, lui interdira d'avoir un « chez lui », de verrouiller son moi ; il lui mettra la main au collet et le forcera à marcher au nom de la solidarité !

Nous avons tous connu le type du politicien solidariste. A l'heure où j'écris, ce type n'est pas mort. Il n'est pas encore entièrement usé dans les lointaines sous-préfectures. La spécialité du politicien solidariste est de rappeler sans cesse aux fonctionnaires qu'il veut « faire marcher » leur « devoir social » (œuvres post-scolaires, éducation populaire, conférences plus ou moins directement électorales, etc.). — Le « devoir social » a ceci de bon qu'il est très élastique et indéfiniment extensible. L'Etat étant l'incarnation suprême de la solidarité, il en résulte qu'un homme qui a l'honneur de toucher l'argent de l'Etat n'est jamais quitte envers la société. Il semble vraiment aux apôtres du « devoir social » que l'argent de l'Etat soit sacré, qu'il vaille dix fois plus que l'autre et que tout salarié de l'Etat, en échange d'un traitement pourtant modeste, soit redevable de tout son temps, de toutes ses forces, de toutes ses pensées au bien public, à l'éducation des masses, à la solidarité humaine, — au fond, aux ambitions électorales d'un Monsieur.

§

L'attitude individualiste telle que nous l'avons définie est surtout une attitude défensive. La grande arme de défense de l'individualiste contre les empiétements et les contacts sociaux est l'indifférence et le mépris. — Le mépris individualiste est un mur que l'individualiste, fort du sentiment de son unicité, élève entre son moi et celui des autres. Lorsqu'on vit dans certains compartiments sociaux, il est indispensable de s'envelopper d'une cuirasse de dédaigneuse impassibilité. Le mépris individualiste est une volonté d'isolement, un moyen de garder les distances, de préserver son être intime sinon son être physique du contact de certaines choses et de certaines gens.

Le mépris individualiste est un sentiment *réactif* au sens que nous avons dit plus haut. Cela veut dire que, souvent, le mépris remplace chez l'individualiste un sentiment tout opposé : une estime exagérée des hommes. Stendhal, dit : « J'étais sujet à trop respecter dans ma jeunesse (1). » Il s'est plus tard guéri de ce défaut. Il a remplacé la manie respectante par le mépris habituel. Attitude beaucoup plus rationnelle dans la société. — Le mépris individualiste a ceci de particulier qu'il s'attache de propos délibéré aux « choses sociales », comme dit Vigny, et aux gens qui vivent uniquement par ces choses sociales et pour elles. Ces « choses sociales » sont toute organisation sociale définie, toute hiérarchie, toute situation sociale acquise dans cette hiérarchie, toute mentalité collective figée, convenue et prévue, telle que esprit de caste, esprit de groupe, esprit de corps, préjugés, hypocrisies et mots d'ordre régnant dans tout compartiment social. Le mépris individualiste se distingue du mépris de l'humanité en général ou misanthropie d'un Alceste ; il se distingue aussi du mépris romantique d'un Lorenzaccio pour la lâcheté des peuples asservis. C'est un mépris proprement antisocial, un mépris qui s'adresse à des groupes humains déterminés et à l'âme, si l'on ose ainsi parler, de ces groupes.

Ce mépris affecte bien des degrés et des nuances, depuis le mépris rageur de Julien Sorel pour l'orgueil nobiliaire des La Môle, — depuis le mépris hargneux d'un Vallès pour son milieu universitaire, jusqu'à la nausée que cause à Stendhal la « boue fétide » des Bourbons ou la bassesse des généraux de l'Empire faisant assaut de platitude et empochant à l'envi les humiliations dans les salons de la Restauration (2); ou jusqu'au mépris « silencieux » qui remplace chez un Benjamin Constant la première surprise et la première indignation à la vue des hypocrisies et des petitesses de la société. Ce mépris revêt aussi bien des formes, depuis l'apostrophe célèbre de Julien Sorel : Canaille ! « Canaille ! Canaille ! » jusqu'à la réflexion de Stendhal : « Toute situation sociale acquise suppose un amoncellement inimaginable de bassesses et de canailleries sans nom », ou jusqu'à cette expression du dégoût intense du même Stendhal devant la platitude d'un milieu

(1) Stendhal, *Souvenirs d'égotisme.*
(2) *Souvenirs d'égotisme*, p. 71.

bourgeois : « Si l'on veut me permettre une image aussi dégoûtante que ma sensation, c'est comme l'odeur des huîtres pour un homme qui a eu une effroyable indigestion d'huîtres (1). » Avec l'expérience de la vie, cette exaspération du dégoût cède et l'on en arrive à un mépris souriant. « J'étais fou alors, écrit plus tard Stendhal, mon horreur pour le *vil* allait jusqu'à la passion au lieu de m'en amuser, comme je fais aujourd'hui des actions de la cour... (2). » Cette attitude moqueuse et souriante est aussi celle de Mme de Charrière, l'amie de Benjamin Constant : « Toutes les opinions de Mme de Charrière reposaient sur le mépris de toutes les convenances et de tous les usages. Nous nous moquions à qui mieux mieux de tous ceux que nous voyions : nous nous énivrions de nos plaisanteries et de notre mépris de l'espèce humaine... (3). »

La forme la plus modérée et la plus fréquente du mépris individualiste est l'indifférence au jugement des hommes. C'est le *sperne te sperni*. Stendhal regarde ce sentiment comme une primordiale condition de bonheur et d'indépendance. « Je n'aurai rien fait pour mon bonheur particulier, tant que je ne serai pas accoutumé à souffrir d'être mal dans une âme, comme dit Pascal. Creuser cette grande pensée, fruit de Tracy (4). »

Dédaigneux de l'opinion en général, l'individualiste honore d'un mépris spécial l'opinion de certains groupes qui le touchent de plus près, qu'il connaît bien et dont il a pénétré à fond les petitesses, les hypocrisies et les mots d'ordre.

Le mépris de l'individualiste pour les groupes s'oppose au mépris des groupes pour le non-conformiste, pour l'indépendant, l'irrégulier, pour celui qui vit en marge de son monde. Le mépris des groupes est un mépris grégaire dispensé selon les préjugés, selon ce qu'on croit exigé par l'intérêt ou le bon renom du corps, ou ce qu'on fait semblant de croire tel. Le mépris de groupe est un mépris rancunier, vindicatif, qui ne lâche jamais son homme, car, comme on l'a dit avec justesse, « les individus pardonnent quelquefois, les groupes jamais ». Le mépris de groupe est dicté par l'égoïsme de groupe. On

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 98.
(2) *Souvenirs d'égotisme*, p. 32.
(3) Benjamin Constant, *Cahier rouge*, p. 44.
(4) Stendhal, *Journal*, p. 113.

méprise celui qui fait bande à part, se soustrait à l'esprit de corps et ne s'en soucie pas. — Le mépris individualiste est désintéressé et dicté seulement par une antipathie intime pour la bassesse et l'hypocrisie; il oublie volontiers l'objet de son mépris et est accompagné de la sensation d'un immense éloignement entre soi et ce qu'on méprise et du désir de s'en tenir le plus éloigné possible : « Il n'y a pas trois jours que deux bourgeois de ma connaissance allant donner entre eux une scène comique de petite dissimulation et de demi-dispute, j'ai fait dix pas pour ne pas entendre. J'ai horreur de ces choses-là, ce qui m'a empêché de prendre de l'expérience. Ce qui n'est pas un petit malheur (1). »

Pour résumer ce que nous venons de dire du mépris individualiste, nous rappellerons que l'individualiste n'est pas *a priori* un contempteur de l'humanité. Car il fait des exceptions dans la bassesse générale. Il est seulement contempteur des groupes et de la mentalité de groupe.

L'indifférence de l'individualiste est *réactive*, comme son mépris. Son impassibilité est une impassibilité acquise et devenue une méthode de vie. Son vœu est celui formulé par Leconte de Lisle :

> Heureux qui porte en soi, d'indifférence empli,
> Un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines,
> Un gouffre enviolé de silence et d'oubli.

§

Après avoir décrit la sensibilité individualiste dans quelques-uns de ses traits les plus importants, on peut maintenant se demander chez quelle espèce de type humain se manifeste de préférence cette sensibilité.

C'est au type *sensitif* (M. Ribot) qu'appartiennent incontestablement la majorité des individualistes. Exemples : Benjamin Constant, Vigny, Amiel (2), dans la mesure où ce dernier représente la sensibilité individualiste. L'individualiste est généralement un « sensitif supérieur » (M. Ribot), un contemplatif, un méditatif, un adepte de l'observation sociale et de l'analyse personnelle.

Mais la sensibilité individualiste se rencontre aussi chez ce

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 92.

(2) Amiel est par certains côtés un mystique. — Il est vrai qu'on peut regarder le mysticisme comme une espèce d'individualisme, l'individualisme religieux.

type mixte que M. Ribot le nomme *sensitif-actif*. Tel est Stendhal. Il ne borne pas son égotisme à l'analyse personnelle. « S'il l'emploie, écrit M. C. Stryienski, c'est un moyen dont il use pour ne pas s'égarer dans la chasse au bonheur, et pour lui le bonheur ne consiste pas à se promener avec une langueur dolente dans l'enceinte réduite de son moi : il n'oublie pas de vivre à se regarder vivre. Il ne donne d'attention à son âme qu'autant qu'il faut pour ne pas s'abuser sur ses facultés, pour obtenir d'elles tout le service qu'elles peuvent rendre, et ne pas espérer d'elles un service qu'elles ne sauraient fournir. Il est convaincu que sans esprit juste il n'y a pas de bonheur possible. Il écrit : « La vraie science, en tout, depuis l'art de faire couver une poule d'Inde jusqu'à celui de faire le tableau d'Atala de Girodet, consiste à examiner avec le plus d'exactitude possible les circonstances des faits » ; voilà cette logique stendhalienne sur laquelle on s'est tellement mépris. Elle est, avant tout, un instrument d'action, non de contemplation (1). » Tel est l'égotisme stendhalien. — La sensibilité individualiste peut se rencontrer aussi, mais plus rarement, chez les *actifs*, les manieurs de grandes affaires et les meneurs d'hommes. L'action s'accompagne chez eux d'une sorte de dilettantisme supérieur et de détachement nietzschéen. Tel est le portrait que M. Barrès fait de Disraeli. « Si Disraeli, mieux qu'aucun homme, sut jouer de la société, ce fut toujours un jeu, c'est-à-dire une action passionnée, mais désintéressée, quand même ! Poète, dandy, ambitieux et manieur d'hommes, ce méprisant Disraeli gardait le don de mettre chaque chose à son plan : il ne dépendit jamais de rien (2). »

D'un autre point de vue et en servant d'une distinction nietzschéenne reprise par M. Seillière (3), on pourrait distinguer deux types d'individualistes selon que prédomine en eux la sensibilité dionysiaque (impulsive, passionnée, instable) ou la sensibilité apollinienne (pondérée, harmonique, réfléchie, aboutissant à un individualisme stoïque).

La sensibilité individualiste, surtout la nuance sensitive et passionnée, a été souvent qualifiée de pathologique. Cela ne signifie pas grand'chose. Car nous paraissons toujours anor-

(1) C. Stryienski, *Soirées du Stendhal-Club* (avant-propos, p. XVII).
(2) Barrès, *l'Ennemi des lois*, p. 167.
(3) E. Seillière, *Apollon ou Dionysos*.

maux à ceux qui ne sentent pas comme nous. La prétention d'appeler pathologique une attitude sentimentale qu'on ne partage pas est une prétention de moraliste. En dépit de l'incapacité sociale que quelques-uns (M. Seillière) (1) leur ont reprochée, les individualistes ont vécu, ils se sont tirés d'affaire à peu près comme les autres; ils ont eu leurs peines et leurs joies ; comme les autres et même mieux que d'autres, ils ont extrait de leur vie tout ce qu'elle contenait de saveur, même amère, et ils sont arrivés en fin de compte au même terme. — Pourquoi les blâmer? Pourquoi les déprécier ? Pourquoi les plaindre, ce qui est une façon indirecte de les déprécier ?

A notre époque où la sensibilité sociable et solidariste triomphe ou sévit, comme on voudra, la sensibilité individualiste plaira par contraste. Elle plaira du moins à ceux qui aiment à cultiver l'exception, la « différence » humaine.

G. PALANTE.

(1) E. Seillière, *Apollon ou Dionysos*, — et l'*Egotisme pathologique de Stendhal* (Revue des Deux Mondes, 1906).

REMARQUES SUR LA VERSIFICATION ET DISCUSSION D'UNE ERREUR PROSODIQUE DANS VICTOR HUGO

—

I

Théophile Gautier disait : « Si je soupçonnais qu'un seul vers de Victor Hugo pût être mauvais, je n'oserais pas me l'avouer à moi-même, à minuit, dans une cave, sans chandelle ! » C'était là une formule d'adoration. Nous estimons, au contraire, que, sans nous départir du respect que tous les poètes français doivent professer pour le Père, il est nécessaire de signaler ses faiblesses, ses audaces excessives, et quelques négligences dont la correction eût été facile, mais que la rapidité du torrent verbal laissait inaperçues.

Ainsi limitée, une telle étude ne saurait avoir d'autre résultat que de donner à ceux qui l'entreprennent la volonté d'éviter eux-mêmes des taches qui souilleraient de modestes travaux, alors qu'elles se perdent et s'effacent dans l'œuvre vaste et lumineuse du grand poète. Si donc nous avons choisi cette œuvre pour trouver l'occasion d'émettre des réflexions d'ordre général, c'est que personne ne nous croira guidé par un mesquin esprit de dénigrement. C'est aussi que nous tous, ses héritiers, avons réalisé le vœu implicitement formé dans la préface des *Orientales :* « Les autres peuples disent Homère, Dante, Shakespeare. Nous disons Boileau. » Aujourd'hui, nous disons : Hugo. Et combien son autorité dépasse celle du *Législateur du Parnasse*, puisqu'elle se fonde non sur un *Art poétique*, mais sur la Poésie même !

II

La richesse des rimes hugoliennes est proverbiale ; elle est réelle. Cependant, je voudrais montrer que cette richesse est, dans certains cas, purement apparente. La recherche constante de la rime riche a conduit souvent Hugo à préférer l'identité

de la consonne d'appui à l'équivalence vocalique. Les consonances *a — â, è — é — ê, i — î, ô — ô — au, u — û, ou — oû*,... qui se rencontrent d'ailleurs chez la plupart des poètes et qu'il serait trop rigoureux de proscrire absolument (1), sont, par conséquent, assez nombreuses : *pattes — rampâtes, combat — succombât, palais — chalets, couperet — forêts, baïonnettes* — si vous *n'êtes, crocodiles* — tacheté d'*îles, couronne — trône , flots — tableaux, fosse — fausse, gouttes — voûtes*. Citons encore *pays — maïs, marteaux — Athos, mont — donc, rocs — aurochs;* des rimes normandes : *amer — écumer*, et des licences aujourd'hui définitivement abolies : *passé* — je ne *sai* (2).

Mais l'attrait des belles rimes a fait tomber Hugo dans un abus qui doit être condamné sans restriction. Un des principes de la versification rimée — principe si naturel qu'il a été suivi avant d'être formulé — est qu'un mot ne peut rimer avec lui-même. Conséquences : 1° un mot ne peut rimer avec ses composés; 2° les composés d'un même mot ne peuvent rimer entre eux. La raison profonde de cette interdiction est que l'appel de mots nouveaux étend le champ de la vision et donne plus de richesse à la strophe. Si la grande variété du vocabulaire ne prouve pas toujours la puissance poétique, l'indigence verbale pourrait-elle s'allier à l'étendue et à la pénétration de la pensée ou à la magnificence de l'imagination? Aussi a-t-on quelque droit de douter *à priori*, d'après la fréquence des redoublements d'un même mot à la rime, de l'excellence d'un poème. La grandeur de Victor Hugo, visionnaire prestigieux, penseur qui, au fond de sa rêverie, avait « trouvé l'éternité », maître d'un immense vocabulaire, n'est pas diminuée par cette imperfection dont nous venons d'indiquer la cause. Mais il est un peu responsable de toutes ces lamentables pseudo-rimes d'adverbes en *ment* (lat. *mens*), *nuit — minuit, compagne —*

(1) Il y a entre *è* et *é*, *o* ouvert et *o* fermé (*ó, ô, au*), la même distance qu'entre *eù* et *eû* (*seule, meule*), consonances qu'on songe moins à critiquer, l'identité de graphie rendant moins apparente leur différence. Quant à la voyelle longue, elle représente deux brèves successives (*âge = aage*). Aux rimes de la forme :

consonne d'appui { voyelle longue / — brève

on ne peut donc contester que la qualification de *riches*. — Cf. les rimes allemandes : *gebœuden — leiden, lügen — liegen, treu — bei, erblicken — beglücken, können — trennen.*

(2) L'exigence de la consonance parfaite et de la consonne d'appui est en raison directe du nombre des mots qui les fournissent.

accompagne, temps — longtemps, concorde — discorde, etc., que leurs auteurs, pour les légitimer, rapprochent des siennes : *affreusement — fixement, temps — printemps, jours — toujours, pieds — trépieds, là — voilà — cela, fond — profond, bienfait — forfait, abattre — combattre — débattre, forme — difforme, face — surface — efface*... Je note seulement les rimes abusives les plus flagrantes. Ici, pour avoir voulu rimer trop richement, Hugo n'a pas rimé du tout. Cette liste serait interminable si j'ajoutais les mots où transparaît de façon moins frappante, sinon moins exacte, l'étymologie grecque ou latine : *dialogue — églogue, amphore — canéphore, maudite — interdite, fable — ineffable — hable* (esp. « hablar », du lat. « fabulari »), *magnifique — pacifique, homicide — infanticide, jambe — ingambe* (ital. « gamba », *jambe*), etc. Faut-il éviter absolument à la rime les mots dont la dernière partie est étymologiquement identique? Oui. Tout au plus pourra-t-on fléchir la rigueur de cette règle si la communauté d'origine est masquée par la profonde différence des sens. En un mot, il serait absurde, tout en reprochant à Hugo les rimes *clos — éclos, devance — d'avance*, d'interdire *aqueduc — duc, chose — cause, point — pourpoint, temple — contemple, strophe — catastrophe* (1)...

Signalons aussi la nécessité où se trouve quelquefois Hugo d'employer des rimes pauvres : *nuée — créée, mouillée — étoilée, plie — pluie, créé — effrayé ; cherche* rime avec lui-même dans la *Chasse du Burgrave* (2).

III

En versification française, il n'est pas de question plus délicate que celle des diphtongues. La métrique ancienne la traitait sans rigueur, et les poètes latins, selon les exigences du mètre employé, tantôt adoptaient les synérèses populaires : *proin-de* (pour « pro-inde »), tantôt, inversement, scandaient : *i-am* (pour « iam ») (diérèse). Les Grecs usaient des mêmes libertés. Quels arguments opposera-t-on à ceux d'entre nous qui

(1) De pareilles rimes, très rares en anglais (*foeman — yeoman* [Byron]) et en allemand (... *auf — darauf*, ... *ein — herein* [Gœthe]), sont fréquentes dans les *terze rime* de Dante : *continuamente — miseramente, una — ciascuna — aduna*.

(2) Abstraction faite de certaines pièces modernes, où leur emploi est systématique, ces auto-rimes sont des singularités. V. *forza* (Dante, *Enfer*, XIV) et *grab* (Heine, *les Grenadiers*).

les réclameraient ? Ils rappellent les changements très importants qu'a subis la prosodie (1) française depuis le XVI^e^ siècle, estiment qu'elle est appelée à évoluer comme la langue elle-même (2), citent les contradictions des meilleurs poètes entre eux, relèvent celles qui se rencontrent souvent chez le même maître, et demandent si, en présence d'une origine maintenant certaine, on bouleversera des traditions séculaires, et comment on fondera, sur des origines vulgaires ou conjecturales, une doctrine solide.

Qu'ils se rassurent! Nous ne proposerons pas de scander *vi-andes* (vivenda), *écu-elle* (scutella), *famili-er* (famili-aris). Conservons les synérèses populaires qui sont parfois heureuses comme dans miet-te (dim. de « mica »). Les combattre serait une entreprise aussi vaine que celle de corriger des graphies consacrées par l'usage : *poids*, *haut*, *lierre*... Nous n'avons pas davantage l'intention de refuser le choix entre *hier* et *hi-er* *duel* et *du-el*, *ancien* et *anci-en*, bien que le rappel de « her (i) », « dvellum », « anti (c) anus », indique où vont nos préférences. Mais cette condescendance doit être strictement limitée, et, pour la plupart des autres mots, les poètes, au lieu de s'en référer aux exemples de leurs devanciers ou à l'opinion des lexicographes, se créeront, après les avoir examinés, une conviction personnelle. Hugo ne serait pas un guide infaillible. Indifféremment, il divise la diphtongue dans *mi-asme*, *jusqui-ame*, comme le conseillent « mi-asma », hyoscy-amus », et, dans les mêmes mots, la prononce d'une seule émission de voix. Pour les mots suivants, à la scansion qu'il propose, nous préférons *anti-enne*, *aigu-iser*, *éthi-opi-en*, *jésu-ite*, *fou-ine ;* et, par contre, *groin* (lat. grunnium; cf. *cuir* — corium), *bé-douin* (arabe, bed-oui), *la* yo-le... Et que penser de la désinvolture avec laquelle, après avoir excellemment fait *yatagan*, il oscille entre *y-atagan* et *atagan*, barbarisme que les dictionnaires ont pieusement recueilli!

Malgré ces critiques, il est bien entendu qu'on ne poussera

(1) Il y aurait tout profit à employer, en versification française, le mot de « prosodie » avec le sens de « compte des syllabes »; « mètre » caractériserait le vers d'après leur nombre, et, sous le nom de « métrique », on étudierait les diverses combinaisons des mètres dans la strophe.

(2) Toutes sortes de causes rendent actuellement l'évolution de la langue commune fort lente; elle s'accomplit en dehors de la participation du peuple. La langue littéraire, qui trouve dans la poésie sa suprême consécration, est encore moins exposée à la corruption: le grand poète, qui la fixe pour une longue période, ne peut être qu'un esprit d'une haute culture.

pas la superstition étymologique au point d'exiger (1) *chiourme* (it. « ciurma ») en deux syllabes, et d'attribuer à *ou*, dans *ouest*, le caractère consonantique du *w* (west) (2).

IV

Si, devant le conflit fréquent entre l'étymologie et la tradition, l'hésitation est compréhensible quant aux mots du fonds latin ou d'apport étranger (3), elle n'est pas excusable quant aux mots que l'usage ou quelque modification n'a pas francisés. Hugo qui, n'étant pas un ignorant (4), disait *pue-blo*, *Gio-tto*, *gior-no*, *Coglio-ne*, aurait dû éviter *Du-ero* (le Douro), *Reggi-o*, *Cagli-ostro*, *imbrogli-o*. Il sait que *Juan* compte une syllabe (cf. esp. « guan-te, cuan-do ») :

Juan, Blas le captieux, Sanche le fratricide ;

en allemand, il connaît le caractère consonantique du yod : *la Jungfrau*,

Vos *Ié-na* sonnant du clairon,

et prononce comme il sied, *ie* = î :

L'immense éventrement de *Winkleried* joyeux.

Pourquoi donc oublie-t-il sa science dans ces vers :

Fait toute la grandeur de Don *Ju-an* athée...
Il suffit d'*I-éna* pour entrer à Berlin...
Austerlitz, *I-éna*, *Fri-edland*, météores...
Tous ceux de *Fri-edland* et ceux de Rivoli...?

A moins d'encourir l'accusation de pédantisme, on devra cependant fixer une limite à de pareilles exigences. Trop absolues, elles tendraient à interdire certains mots, soit à la rime, soit à la césure, sous prétexte que leur prononciation ou

(1) Puisqu'on n'a pas écrit, comme on aurait dû le faire : *chourme*.

(2) Cette étude est basée sur la lecture d'une vingtaine de volumes. Je n'ai pas rencontré *piano*. Cependant, on voudra bien me pardonner, l'occasion s'offrant, d'exprimer mon opinion sur ce mot. Elle est contraire à celle de poètes estimés et de Littré même. Dans les mots italiens *pia-no*, *pie-no*, *piom-bo*... l'*i* représente un *l* latin : planus, plenus, plumbum, et mouille, pour ainsi dire, simplement le *p*. Cf. l'esp. « llano », plaine. Il ne saurait avoir de valeur vocalique. Aussi ferons-nous *pia-no* et non *pi-ano*.

(3) Dans les mots de la contribution grecque, en général incorporés sans déformation populaire, la diérèse est conservée : *hi-éroglyphe*, *hy-ène*, *di-acre* (et non *dia-cre* comme l'a fait Hugo). Mais on ne s'étonnera pas que, dans *dia-ble* (di-abolos), la synérèse populaire se soit imposée.

(4) « Hugo et Vigny sont assez ignorants, je le reconnais ». Emile Faguet (*la Revue*, 1903).

leur accentuation s'en trouvera altérée : *Mossul — consul, Jungfrau — bourreau, navajas — goujats, caballéro — taureau, Malaspina — raina, steamer — mer, Beethoven — peulven*... Il s'établira, là encore, le compromis entre le rappel de la langue originaire et l'adaptation à la langue adoptante, compromis général en linguistique et dont nous avons déjà relaté diverses applications. Mais nous n'admettons pas qu'il autorise des altérations inutiles, et la rime *Séville — ville* sera écartée comme le serait *Vintimille — mille.*

Quant aux formes *Albert-Dure* (Dürer), *Wèbre* (Weber), elles sont de même nature et tout aussi acceptables, quoique plus inattendues, que *Foulques-Nère* (Nerra), *Scévole, Sforce, Alonze*... et la *Phyllodoce* de Hugo est préférable à la *Klytaimnestra* de Leconte de Lisle (1).

V

La haute poésie recueille, concentre, accroît et transmet le trésor de la langue, trésor vivant. Elle en maintient la pureté, l'enrichit de hardiesses, jusqu'alors encloses dans son génie, qu'elle découvre fatalement en recherchant l'expression d'une pensée et d'une vision nouvelles. Il n'est pas de poète plus que Victor Hugo soucieux de grammaire et du mot propre, et plus heureux en « trouvailles ». Il nous a laissé, en héritage, la tradition élargie. C'est donc dans le seul dessein de présenter un travail complet qu'après avoir noté des formes, soit défendables : *vilbrequin*, soit excellentes : *maravédi*, je citerai quelques licences : *Vergniaux*, quatre-*vingt* (80 ans), *nymphée* (pour « nymphæa »), *canezout, chimpanzée, le phalène, le Kéroubime* (pluriel hébraïque), *Bethsabé*, les fées *Urgel, Morgan;* ces vers regrettables :

> Partout où l'amour mène à *grands* guides son coche...
> (*La Forêt mouillée.*)
> Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'*une* pagne...
> (DIEU. — *L'Ange.*)

et celui-ci, vraiment stupéfiant et d'une déclamation impossible ou grotesque :

> L'écriteau ténébreux et flamboyant : INRI...
> (*Le Crucifix.*)

(1) Notons aussi *Kayser, burg* au masc. (all. *die* Burg), *titotleurss*, qui figure la prononciation de « teatotalers ».

VI

Nous ne prétendons point que les observations précédentes n'aient jamais été faites. Nous les avons seulement coordonnées. Nous sommes encore plus éloigné de croire que les défauts signalés aient échappé à Hugo lui-même. Son scrupuleux esprit critique ne le poussait-il pas jusqu'à rabrouer Voltaire pour avoir appelé Lope de Véga : *Lopez* (« Lope, Voltaire! »)? Mais, au lieu de s'attarder à de menus soins, il préférait corriger, comme il le dit, un ouvrage par un nouvel ouvrage.

Aussi bien n'aurions-nous pas entrepris d'écrire cette étude, si elle n'avait comporté une partie neuve, annoncée sous le titre de « Discussion d'une erreur prosodique ». Elle a trait au compte des terminaisons verbales de la forme : *voyelle* + *ent* (*créent*,... et les subjonctifs *rient*, *croient*, *traient*, d'une part, et, d'autre part, *soient*, *aient*, *aimaient*, *aimeraient*, et les indicatifs, *rient*, *croient*, *traient*...) Jusqu'ici, cette question a paru si obscure que les traités spéciaux l'ont tantôt seulement effleurée avec hésitation, tantôt faussement exposée et réglée ou simplement passée sous silence. De là, chez des chefs comme Hugo, la chute dans l'erreur, et, chez d'autres, l'abstention conseillée par le doute.

Ce doute va se dissiper, et le litige, depuis si longtemps *sub judice*, recevoir une solution précise, complète et définitive. Aussi, en vue de ce profit, on excusera un léger appareil de grammaire historique, nécessaire, et d'ailleurs réduit au minimum.

Considérons le tableau :

A)	LATIN	FRANÇAIS
	Indicatif et Subjonctif	
(*1re conjug.*)	cre-**as**, — **es**,	cré-**es**,
	cre-**a**(**t**), — **e**(**t**),	cré-**e**,
	cre-**ant**, — **ent**,	cré-**ent**;
	Subjonctif	
(*2e conjug.*)	ride-**as**,	ri-**es**,
	ride-**a**(**t**),	ri-**e**,
	ride-**ant**,	ri-**ent**; (1)

(1) Suivent de même la 2e conjug. latine : *seoir*, *voir*.

(*3e conjug.*)	cred-**as**,	croi-**es**,
	cred-**a(t)**,	croi-**e**,
	cred-**ant**,	croi-**ent** (1).

Il apparaît nettement que, dans toutes les terminaisons françaises, l'*e* représente une voyelle latine et, comme elle, forme une syllabe. Nous en conclurons que *le pluriel du subjonctif de nos 2e, 3e et 4e conjugaisons* (2) a, comme celui de l'indicatif-subjonctif de la 1re (qui n'est introduit dans la discussion que pour lui servir de base), *une désinence féminine*.

Voici des vers conformes à cette règle :

Si la Prusse, tenant Paris sous son talon, (*m*)
Nous eût crié : — Je veux que vos gloires *s'enfuient;* (*f*)
Français, vous avez là deux restes qui *m'ennuient,* (*f*)
Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre ; il faut... (*m*)
(L'ANNÉE TERRIBLE. *Les deux Trophées.*)

Considérons maintenant le tableau :

B)	LATIN	FRANÇAIS
	Subjonctif	
(*Être*)	si-**s**.	soi-**s** (2e pers.),
	si-**t**,	soi-**t**
	si-**nt**,	soi(e)-**nt**.
	Imparfait et conditionnel	
	— aba-**s**, — eba-**s**,	— ai-**s**,
	— aba-**t**, — eba-**t**,	— ai-**t**,
	— aba-**nt**, — eba-**nt**,	— ai(e)-**nt**;
	Indicatif	
	ride-**s**,	ri-**s**,
	ride-**t**,	ri-**t**,
	ride-**nt**,	ri(e)-**nt**;
	credi-**s**,	croi-**s**,
	credi-**t**,	croi-**t**,
	credu-**nt**,	croi (e)-**nt** ;
	trahi-**s**,	trai-**s**,
	trahi-**t**,	trai-**t**,
	trahu-**nt**,	trai (e)-**nt** ;
	fugi-**s**	fui-**s**

(1) Suivent de même la 3e conjug. latine : *braire, choir,-clure, fuir, traire.*
(2) On complètera la liste de ces verbes en ajoutant les composés aux simples énumérés dans le texte et les notes.

fugi-**t**	fui-**t**
fug(i)u-**nt**	fui (e)-**nt** (1).

Il apparaît encore nettement que l'*e* de ces pluriels ne représente aucune voyelle latine. Pourquoi l'avoir intercalé ? Simplement pour éviter que la nasalisation de la voyelle ou de la diphtongue française ne prévalût avec les graphies *soi-nt*, *ai-nt*, *ri-nt*... Il n'a donc pas de valeur dans le compte des syllabes et, conséquemment, les mots qui le contiennent, soit *les pluriels des subjonctifs des auxiliaires* (2), *ceux de tous les imparfaits-conditionnels, et de l'indicatif présent de nos 2e, 3e et 4e conjugaisons, ont une désinence masculine* (3). Ils peuvent entrer dans le corps du vers et alterner, à la rime, avec les désinences féminines :

Si grands que *soient* les rois, les pharaons, les mages...
Avant que...
Les champs *aient* subi les faucilles...
Mes flots...
Se *lèveraient* à l'horizon.
... infâme (*f*)
L'*imploraient*, et leurs mains tremblantes s'*élevaient;* (*m*)
Il sortait des vertus de lui qui les *sauvaient*. (*m*)
... fauve. (*f*)

Aucune contestation à propos de ces vers.

Par contre, et pour la même raison, ces pluriels ne sauraient : 1° accouplés à la rime, alterner avec des rimes masculines, ni 2° rimer avec ceux à désinence féminine, définis d'autre part.

Or, si l'on excepte les imparfaits-conditionnels, on constate que Hugo, incertain en ce qui concerne les auxiliaires (4), traite les autres pluriels absolument comme s'ils étaient à désinence féminine (5).

Hugo s'est mépris.

(1) A première vue, l'*e* de *fuient* paraît représenter l'*u* de *fugiunt*. Or, dans — *giunt*, l'*i* a seulement pour rôle de conserver l'articulation douce de *ge* (*fugere*). Il n'a donc pas plus de valeur vocalique que l'*e* dans *gag*(*e*)*ure*. A ceux qui m'opposeraient les formes *regit* — *regunt*, et le vers de Virgile : «... Fugi-unt de corpore vires », je répondrais qu'il s'agit ici de formation non savante, mais populaire.

(2) Pour l'auxiliaire « avoir », V. *infra*.

(3) Les rimes *soit* — ils *voient*, *luit* — ils *fuient*, et analogues, ne sont à écarter que pour la raison qui fait s'abstenir de *e* — *es*. La rime, qui doit surtout satisfaire l'oreille, cherche aussi à plaire aux yeux.

(4) Je le conjecture seulement pour « aient », que je n'ai pas trouvé à la rime.

(5) Au point de les éviter soigneusement dans le corps du vers.

Voici des exemples de cette faute, qui est capitale :

1° ALTERNANCE DÉFECTUEUSE

Mais qui donc sont-ils ceux à qui la honte plaît, (*m*)
O cieux profonds! Opprobre aux hommes, quels qu'ils *soient*, (*m*)
Qui sur ce pavois d'ombre et de meurtre *s'asseoient*, (*m*)
Qui du malheur public se font un piédestal. (*m*)
(L'ANNÉE TERRIBLE. — *Un cri.*)

... Bandit! (*m*)
O grand vainqueur d'enfants de cinq ans! Maudits *soient* (*m*)
Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux *voient*, (*m*)
Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu. (*m*)
(LÉGENDE DES SIÈCLES. — *Ratbert.*)

2° ACCOUPLEMENT DÉFECTUEUX A LA RIME

Malheur aux insensés qui *rient!* (*m*)
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons; (*m*)
Car il préfère encor les malheureux aux bons, (*m*)
Ceux qui pleurent à ceux qui *prient*. (*f*)
(FEUILLES D'AUTOMNE. — *XVII*).

On chasse, on rit, les ouvriers (*m*)
Chantent, et les moines s'*ennui-ent*; (*f*)
Les vagues biches qui s'*enfuient* (*m*)
Font tressaillir les lévriers. (*m*)
(LÉGENDE DES SIÈCLES. — *Chanson des Doreurs de proues.*)

Mais des foyers y *flamboi-ent*, (*f*)
Tout s'éclaircit, on le sent, (*m*)
Et déjà les anges *voient* (*m*)
Ce noir globe blanchissant. (*m*)
(CHANSON DES RUES ET DES BOIS. — *L'Ascension humaine.*)

Voilà ce qu'en voyant l'absolu leurs yeux *voient!* (*m*)
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui *flamboient*... (*f*)
(DIEU. — *L'Ange.*)

A son large festin que d'amis se *récri-ent!* (*f*)
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui *sourient*. (*m*)
(FEUILLES D'AUTOMNE. — *Pour les Pauvres.*)

Il en parle tout bas aux princes qui *sourient*. (*m*)
La prière — le peuple aime que les rois *pri-ent*... (*f*)
(*Ratbert.*)

Ces exemples suffisent, et la lecture de l'œuvre complète en allongerait certainement la liste.

— Pour le subjonctif de l'auxiliaire « avoir », en examinant le tableau ci-dessous :

A) ride-**am**,	ri-**e**,	habe-**am**,	ai-**e**,
ride-**as**,	ri-**es**,	habe-**as**,	ai-**es**,

. . . . . .

B) — aba-**t**,	— ai-**t**,	hab (e) a-**t**,	ai-**t**,
— aba-**nt**,	— ai(e)-**nt**	hab (e) a-**nt**,	ai(e)-**nt**,

on voit qu'il est nécessaire, pour expliquer l'anomalie de sa conjugaison, de lui attribuer un caractère hybride (1), en admettant la chute de l'*e* dans « habeat » et « habeant ».

La scansion *aient* (*m*) n'est pas en cause, ni celle de *ai-e*, *ai-es* (*f*).

Et que le vert-de-gris des plus viles monnaïes,
Ce qui n'empêche point par instant que tu n'*ai-es*...
(*La Misère humaine.*)

Je n'en aurais donc pas parlé si je n'avais dû souligner, dans Hugo, une faute étrange et sans doute unique :

Avant que tu *n'ai-es* mis la main à ta massue...
(FEUILLES D'AUTOMNE. — *Dédain.*)

vers que les métriciens citeront à jamais et qui deviendra, dans les écoles, aussi célèbre que le vers fautif d'Horace.

Regis opus sterilisve diu *palûs* aptaque remis (2)...

VII

En entreprenant cette étude, je devais systématiquement m'abstenir de voir, dans des pages innombrables, autre chose que des mots vides de sens. Combien de fois me suis-je distrait de ce rôle ingrat de grammairien, m'attardant devant tant de chefs-d'œuvre tout vibrants de lumière et de musique ! Et l'esprit critique en éveil expliquait et avivait l'enthousiasme de mes premières lectures. Si bien qu'en revenant à l'examen de menus détails, il me semblait interrompre mon admiration devant une belle statue de marbre pour cons-

(1) Cette conjugaison reproduit sans modification celle du XI^e^ siècle (*Chanson de Roland*), alors que les autres ont subi des altérations considérables, tant de graphie que de prosodie. De ces altérations, nous n'avons pas tenu compte ; et ce que nous avons appelé un peu trop pompeusement « grammaire historique » se réduit à une comparaison directe entre le latin classique et le français littéraire moderne. Notre prosodie s'est, comme notre orthographe, fixée ; et il ne serait pas plus logique de chercher à attaquer la conclusion de cette discussion en nous rappelant les anciennes scansions *ai-ent*, *sei-ent*, *il fui-ent* que de vouloir nous ramener à *j'avoi-e*, *que jo sei-e*, *j'estei-e*, *jo podei-e* (je pouvais).

(2) *Ars poet.* — 65.

Le résultat de cette discussion peut se condenser dans la règle pratique suivante : Les pluriels de la forme *voyelle* + *ent* correspondant au singulier en *e* sont à désinence féminine, et, correspondant au singulier en *t*, sont à désinence masculine.

tater les insignifiantes maladresses du praticien. Cette constatation faite, je me recueille un instant dans la contemplation de l'Œuvre auguste. Quelles que soient les atteintes fatales du Temps, quels que soient les nouveaux modes de penser qui en détacheront certaines parties déjà caduques, elle restera tellement grandiose dans sa variété qu'elle fera à jamais le désespoir des poètes qui tenteront de l'égaler. D'ailleurs, ils n'y sauraient songer qu'après l'avoir longtemps et profondément étudiée. Et qu'ils ne croient pas s'asservir à un maître! Le seul Maître est le génie de la langue française. Ils ne parviendront eux-mêmes à la maîtrise qu'en se pliant, comme Victor Hugo, à ses lois essentielles, lois qui régissent son vocabulaire, sa grammaire et sa rythmique. Les méconnaître est une preuve d'ignorance ou un aveu d'impuissance; et les dévoyés, après avoir éprouvé combien leurs vains essais d'anarchie leur avaient été funestes, comprennent qu'on ne devient grand qu'en s'inclinant devant elles !

PIERRE HALARY.

POÈMES

—

LES AMANTS HÉROIQUES

Nous nous sommes promis tous deux la vérité...
Comprends-tu bien à quoi, chère, ce mot t'engage ?
Ce n'est point, sache-le, quelque jeu de langage
Comme on jure d'aimer toute une éternité.

Laissons ce serment vague aux amants sans courage
Dont le débile instinct s'est au Rêve exalté.
Nous qui savons l'amour, son caprice ou sa rage,
Puisant notre assurance en sa mobilité,

Fidèles seulement à notre fantaisie,
Jurons de ne jamais gâter ce bel attrait
Par l'effort dégradant de quelque hypocrisie.

Ainsi liés uniquement par ce qui plaît,
Inconstants et rivés, libres et tyranniques,
C'est encor nous, crois-moi, les amants héroïques.

LENDEMAIN

Si des sournoises luttes que nous nous livrâmes
Nos cœurs gardent encor les stigmates hargneux,
Songeons du moins qu'aucun effet de mélodrame
Ne ridiculisa la scène des adieux.

Et d'un si bel amour nul souci de réclame
Ne pavoisa la mort d'oripeaux odieux;
Même il ne me souvient pourquoi il rendit l'âme,
Ni lequel eut les torts, moi, vous, ou tous les deux.

Mais puisque, libérés, l'avenir nous convie
A recommencer, chacun de notre côté,
Ce jeu charmant qui déjà tant nous a coûté,

Et qu'un soleil nouveau peut luire à notre vie,
Ah ! laissons-nous aller, instruits par la leçon
Au repos noble et niais d'aimer sans façon.

INVERSEMENT

Tu m'attiras d'abord comme un risque de vie...
Lorsqu'en riant, ce matin-là, je t'ai suivie,
Avec nos airs un peu fous de gamins,
J'ai senti tout à coup qu'il y a des chemins
Qui conduisent vers une destinée.
Mais toi tu ne semblais nullement étonnée,
Car vous autres, avec votre petit front dur,
Vous n'éprouvez jamais ce qu'il y a d'obscur
Dans le geste qui rapproche un être d'un être.
Tu souriais encor quand je ne riais plus,
Car je tremblais déjà devant les absolus
De certitude que contient chaque Peut-être...
A coups sourds j'entendais le rythme de mon cœur
Et j'étais tellement calme que j'avais peur.
Or tu sentais ma terreur comme une caresse,
Chère fleur de vertige et de détresse,
Et ton sourire, où mon Futur s'analysa,
Rêvant d'une âme d'homme à ton charme asservie,
Ondoyait comme aux lèvres de Monna Lisa.

. . . . . .

Plus tard, quand je t'eus tout dédié de ma vie,
Tu compris... Ton regard dans le mien exalté
Toucha soudain le fond de la sécurité :
Dans l'apaisant élan que fut cette minute
Sans doute tu prévis la fin de toute lutte,
Et, sûre désormais d'un destin moins trompeur,
Femme, ce fut ton tour de connaître la peur.

ALFRED MORTIER.

LE RÊVE DU BONHEUR

L'AGE D'OR

(*Suite* [1])

III

LE SENS EXACT DU MOT DE « NATURE » : LE CITADINISME ET LA RAISON

Si leurs idées très simples n'apparaissent plus aussi nettement au public qui lit aujourd'hui Rousseau et Bernardin par fragments espacés et à travers des commentaires innombrables, si ce qui nous est transmis de leurs théories tantôt par les critiques tantôt par les journalistes et les orateurs politiques ne permet point de s'en faire une idée exacte (2), il importe d'autant plus, avant d'exposer les conceptions de Rousseau dans leur ensemble, à l'aide de citations éloignées du contexte, de définir les mots : Solitude, Nature, que Rousseau emploie constamment, avec une mélodieuse prédilection, et qui ont eu un tel prestige sur la mentalité du XIX[e] siècle.

De ce que, dans le *Discours sur l'Inégalité*, il était arrivé par pure abstraction à supposer un âge où l'homme, nomade, solitaire, vivait heureux, on avait rapidement conclu à une misanthropie absolue, et la *Lettre sur les Spectacles*, où il prend assez violemment la défense d'Alceste, ne fit qu'affermir cette opinion. Mais si, dans sa foi toute d'intuition, il se crut autorisé à déclarer que *l'homme primitif* avait vu se compliquer son existence du jour où il s'était lié à ses semblables par des relations sociales, il ne s'en suit pas qu'il ait jamais recommandé la solitude à *l'homme moderne*. Tout au contraire, lui-même a écrit : « Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 263.

(2) L'idée la plus exacte semble donnée par M. André Lichtenberger dans son remarquable ouvrage sur *le Socialisme au XVIII[e] siècle* (Alcan éditeur).

ses semblables. » S'il a proclamé le droit que possède tout homme d'adopter le pays de ses goûts intellectuels et de ses inclinations morales, il lui a nié le droit de résilier le contrat social : « Je crois qu'en devenant homme civil j'ai contracté une dette immense avec le genre humain, que ma vie et toutes ses commodités que je tiens de lui doivent être consacrées à son service. » (*Projet de constitution.*) Loin de nuire au développement de nos qualités naturelles, la sociabilité y aide : « Si l'homme vivait isolé, il aurait peu d'avantages sur les autres animaux. C'est dans la fréquentation mutuelle que ce développent les plus sublimes facultés et que se montre l'excellence de la nature. » (*Pensées détachées.*) De quelles couleurs en effet a-t-il peint le passé de l'humanité quand, nomade, ne possédant point encore le langage, elle végétait éparpillée dans les forêts grossières? « Errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui-même... Si par hasard il faisait quelque découverte, il pouvait d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants. L'art périssait avec l'inventeur. Il n'y avait ni éducation ni progrès; les générations se multipliaient inutilement; et chacune partant toujours du même point, les siècles s'écoulaient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce était déjà vieille et l'homme restait enfant. »

Même en tenant compte des désavantages de la société, il la déclare encore supérieurement utile à l'homme : « Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point que, si *les abus* de cette nouvelle condition ne le dégradaient souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme ». (*Contrat social*, I, VIII.)

Ce que Rousseau appellera « solitude » est simplement l'art de participer à la société de telle façon qu'on en

retire plus de bien que de désagrément. Prenons garde qu'il ne parle jamais d'isolement et toujours de solitude ; il établit une différence essentielle entre les deux termes ; il a écrit *les Rêveries d'un promeneur solitaire* et non d'un *isolé*. Dans sa quatrième lettre, il dit qu'il n'est pas vrai qu'un solitaire ne remplit pas ses devoirs dans la société : au contraire. *Les Rêveries* montrent en effet un homme qui se retire à certaines heures loin de ses semblables afin de songer plus intensément et plus purement à leur bonheur; et il a si peu rompu avec le genre humain qu'aussitôt qu'il vient à se découvrir seul au milieu d'une vallée vide et silencieuse, il songe immédiatement, spontanément, à la peupler d'une humanité douce et bienfaisante. Solitude, chez Rousseau, signifie seulement méditation et méditation dans la nature, apaisement, recueillement. Et il la recommande au même titre que les exercices physiques : natation, course, marche, qui ont cet avantage de nous développer dans la nature : la « solitude » fait partie d'un système d'éducation, d'une discipline naturelle : c'est la fréquentation périodique de la nature en vue d'y multiplier et d'y féconder les plus pures de nos qualités instinctives : « L'esprit humain, *moins* étendu, *moins* noyé parmi les opinions vulgaires, *s'élabore et fermente mieux dans la tranquille solitude.* » Fatigué, appauvri par plusieurs siècles de vie banale dans les villes, l'homme doit recouvrer par le moyen de la solitude ses vertus natives, riches et solides : lié à ses semblables, se devant à eux, c'est la solitude seule qui fera de lui une vraie force sociale. Plus, en effet, il se sera enrichi intérieurement, plus généreusement il se donnera aux autres, et telle est bien, annoncée virtuellement, la théorie de l'individualisme — ou recueillement intensif du moi — commandant l'altruisme expansif qu'a longuement exposée Guyau, pour répondre aux hésitations de la conscience moderne qu'on a longtemps effarée en élevant une prétendue antinomie entre l'individualisme et le socialisme. Telle est la conception sociale de la solitude des Senancour, des Chateaubriand, des Hugo, des George Sand, des Laprade, et des Leconte de Lisle.

A son tour, le mot de « nature », employé si souvent dans Rousseau, a fatalement prêté aux interprétations abusives ou confuses. Rousseau fut inévitablement amené à lui donner

toutes les nuances que nécessite l'exposition d'une thèse aussi ample que la sienne ; et la langue était alors plus riche en synonymes mondains qu'en épithètes naturistes. Ce n'est point une raison de vouloir relever de graves contradictions. Selon la plupart de ses commentateurs et notamment de M. Maury, on peut discerner chez lui « deux manières » de concevoir la nature : après avoir vanté l'état de nature sauvage comme le plus heureux, Rousseau « déclara plus tard, dans un manuscrit qui est à Genève, que l'état de nature, cause d'isolement et d'égoïsme, aurait été contraire à la culture de l'entendement, de la bonté, de la moralité, et nous aurait empêchés de goûter « le plus délicieux sentiment de l'âme qui est l'amour de la vérité (2)... ». Soit. Mais cela se lit aussi clairement dans les discours du début, et, au fond, il n'y a point là cette contradiction qu'y discerne M. Maury : n'est-ce point toujours la nature qui, *après* nous avoir créés rudes et farouches, élabore en nous, par une évolution vers plus de complexité, l'instinct de sociabilité ?

De même, quand Rousseau écrit :

C'est une chose extrêmement remarquable que, depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les sauvages de diverses contrées du monde à leur manière de vivre, ils n'aient pu encore en gagner un seul... Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs et vivre à notre manière. Si les pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation du jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation, ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous, tandis qu'on lit en mille endroits que des Français et d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre, et qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes et innocents qu'ils ont passés chez ces peuples *méprisés* ?

On conclut sur ce texte et d'autres semblables qu'il déclare les sauvages supérieurs aux civilisés. Il dit simplement que les sauvages ne sont pas « si malheureux qu'on le prétend », et c'est la thèse vigoureusement soutenue contre Lubbock par J.-H. Rosny, dans *les Origines*, sans qu'on en puisse inférer

(1) « O homme, *de quelque contrée que tu sois*... voici ton histoire... »
(2) Petit de Julleville, *Hist. de la littérature*, t. VI.

des préventions de l'auteur contre la civilisation dont il est au contraire le plus enthousiaste descripteur. Est-ce déclarer que les civilisés, qui n'ont point tous l'état d'âme des missionnaires, seraient heureux en redevenant sauvages ? On peut inférer seulement de ce morceau que, moraliste, par un moyen analogue à ceux des prédicateurs du XVII^e siècle ou des journalistes socialistes du XIX^e — tel G. Sand sur les indigènes de l'Amérique, — il veut convier les civilisés à plus de modestie et de modération dans une meurtrière activité, en même temps que les ramener à une vision, c'est-à-dire à une comparaison plus juste de la vie sauvage. M. Faguet, dans ses *Réflexions sur le XIX^e siècle*, n'était pas éloigné de ce point de vue. Rousseau n'a jamais entendu dire que « bonheur naturel » pour l'humanité était le synonyme de « vie des sauvages ».

Il a implicitement défini à plusieurs reprises le sens et les nuances du mot Nature. Evolutionniste avant Lamarck, si on peut oser dire, il n'a jamais assimilé la vie naturelle que les Suisses et les Corses peuvent mener à celle d'Adam et Eve, ni même celle des premiers hommes à celle des sauvages de l'Océanie du XVIII^e siècle. Il a constaté souvent qu'il y avait autant d'états de nature que d'âges successifs de l'Humanité ; et notamment il y a « le pur état de nature », qui est en quelque manière les origines, et « la nature », ce qu'on apporte d'instinct en naissant. Or, remarquons déjà qu'il n'a pas imaginé de nous dire comment on pouvait revenir au premier, tandis qu'il a écrit six livres patients, *l'Emile*, pour nous aider par l'éducation à retrouver le second. Il ne dit point, à proprement parler, de revenir à la nature, mais de retrouver le naturel, et dès les *Discours*, il distingue *naturel* de *nature*, bien qu'il soit souvent forcé par l'usage du XVIII^e siècle d'employer le second terme pour le premier : nous ne tenons jamais assez compte dans les interprétations de textes des nécessités de style et de vocabulaire et que la langue du siècle de Louis XV ne pouvait s'accommoder exactement à la pensée de Jean-Jacques. « Celui qui, dans l'ordre civil, dit-il pour préciser, veut conserver la primauté des sentiments de la nature (le pur état), ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchants et ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. » C'est que, en effet, ce pur état de na-

ture n'estpour lui qu'une abstraction, un concept systématique où ce qu'il appelle homme n'est qu'un quotient de l'universalité des hommes (1), une expression mathématique avec laquelle on peut calculer divers problèmes d'éthique sans croire à sa réalité matérielle. « Il ne faut pas prendre les *recherches* dans lesquelles on peut rentrer sur ce sujet (les origines) pour des vérités historiques, mais seulement *pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels*, plus propres à éclairer la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde.

Ceci encore établit que c'est le sens de naturel qu'il donna au mot de nature, quand il conseille à l'homme de revenir à la nature. Le mot nature a encore chez lui bien des significations : essence des choses, ensemble des phénomènes physiques, ignorance et surtout instinct. Toutefois il y a deux significations principales : état ethnique de vie collective, et fond instinctif de vie individuelle.

Certes, ce sont deux choses très différentes, et il était très gênant d'avoir à les exprimer d'un même terme ; néanmoins la juxtaposition de ces deux notions distinctes sous ce vocable commun est facilitée par la croyance de Rousseau que la culture de l'instinct, réserve mystérieuse et précieuse de l'humanité, est propre à recréer dans la vie trop ratiocinante des sociétés actuelles un certain état de nature où l'homme retrouvera dans la civilisation non pas le même bonheur, mais la même qualité de bonheur dont il jouissait dans les âges primitifs. Il n'a donc pas cru que l'homme avait le bonheur dans l'existence sauvage ; il a cru qu'il avait une plus grande qualité de bonheur quand la raison — les raisonnements, les académies, la médecine, les modes, etc. — ne dominait point orgueilleusement l'instinct et, à force de le subjuguer, ne l'étouffait point. Et par « instinct » il n'entend nullement « routine », comme on a coutume de le faire, mais, d'une façon très féconde, il montre tout ce qu'il y a de créateur et même de novateur dans l'instinct, tandis que la raison, la tyrannique Raison de l'époque que plus tard Robespierre devait élever sur les autels, la raison, qui se croit au XVIII^e^ siècle si créatrice et novatrice, n'est le plus souvent que routinière.

(1) « O homme, *de quelque contrée que tu sois*... voici ton histoire... »

Déjà Montesquieu avait protesté dans *l'Esprit des lois :* « moi qui crois que l'excès de la raison est nuisible » ; et il faut convenir que les subtilités des philosophes excusent la rudesse des invectives de Rousseau. En somme, les Encyclopédistes ont été souvent les scolastiques de la philosophie moderne : ils discutèrent sur les facultés de l'âme avec un luxe d'arguments *logiques* plutôt qu'avec des documents; nulle expérimentation. C'est ce que devait bien voir Bernardin quand il attaqua les savants de cabinet qu'ils furent, leur Raison et son infaillibilité. Non qu'il veuille nier la raison : « les vastes génies *de tous les temps* et de tous les lieux ajoutent l'autorité de leur raison sublime à l'instinct universel du genre humain. » Mais il n'admet pas que nos sciences soient « infaillibles » et il « combat ce principe prétendu de nos lumières que nous appelons Raison ». La Raison ! « faculté versatile ! » Comme elle n'est que « la relation des objets avec nos besoins, elle n'est donc que notre intérêt personnel ». A l'excellence de la formule de Descartes, il oppose celle-ci : « Je sens, donc j'existe. Nos sensations physiques nous avertissent bien plus fréquemment de notre existence que la pensée. » Et il réclame pour les droits du sentiment : « Le sentiment me paraît être le résultat des lois de la nature, comme la raison le résultat des lois politiques. » L'esprit est la perception des lois de la société, le sentiment celle des lois de la nature » qui n'est pas moins importante, qui est primordiale (1). « La raison produit les hommes d'esprit et le sentiment des hommes de génie », formule excellente pour les oriflammes du Romantisme. « Ecoutez la raison, disent sans cesse les philosophes moralistes. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie : est-ce que chaque passion n'a sa raison? » Profonde réflexion sur laquelle on eût pu appuyer la négation de la prétendue antinomie entre la raison et l'instinct. Et finalement le suprême argument : « Quelle illusion a égaré cette raison merveilleuse d'où sont sortis tant d'arts, excepté celui d'être heureux ? »

(1) On peut aller jusqu'à dire qu'en mettant le cœur juge en dernier ressort de la science, Bernardin fait après tout comme les philosophes, y compris Kant, qui mettent la conscience subjective à la base de toute science. Notre conscience est faite de raison et d'instinct. Bernardin place l'instinct (dont fait partie le cœur) au premier rang, les philosophes la raison ; mais ceux-ci sont aussi éloignés que lui de mettre la science *objective* à la base de tout.

Le Bonheur, en somme, voilà le but de la vie, celui des réformes pratiques, que les Encyclopédistes, qui raillaient la naïveté faute d'innocence, niaient par incapacité de le conquérir, voire de le goûter. Les critiques de Rousseau et de Bernardin ne sont point si négligeables ; nous voyons un des principaux écrivains de nos jours, résumant dans le petit livre le plus essentiel la leçon de l'histoire moderne, écrire sur le XVIII^e siècle : « La Raison, cette puissance nouvelle, est dangereuse. Tout en se faisant pratique, elle est demeurée absolue ; elle est ignorante, ne sachant point la légitimité historique des états de chose... Elle enveloppe les origines, c'est-à-dire les causes, dans un dédain très léger pour la « barbarie gothique »...Elle ne voit pas les nations et prétend imposer à l'humanité, comme à un être réel, l'uniformité de ses principes et la banalité du sens commun. Ses erreurs seront expiées cruellement (1). »

Oui, à cette époque, c'est bien l'instinct, avili par Voltaire, énervé par les vices du siècle, qu'il faut entretenir et développer. La raison est souvent dangereuse comme frein de la force, dans un âge où la race est épuisée. La Révolution française devait être le retour à l'énergie, à la violence, d'une nation décrépite. Loin que nous devions, selon la morale catholique et mondaine, nous élever contre l'instinct, il faut le cultiver, car il est la réserve de vitalité et la substance féconde même de notre être : c'est ce que Rousseau a heureusement préconisé, la culture de l'instinct qui est le fondement de la pédagogie moderne.

Et c'est bien ce qu'il envisage dans son culte de la nature quand il considère la nature dans l'individu ; mais il la considère aussi dans la collectivité, dans l'humanité vivante, et alors s'exposent ses idées sur le bonheur social, et ce sont celles-là qu'on a assimilées étrangement à la thèse sauvagiste, antisociale, qu'on lui attribue (2).

(1) Ernest Lavisse, *Histoire politique de l'Europe.*

(2) D'autre part on a faussé également la notion que nous devons avoir de son sentiment romantique de la nature des paysages. M. Lasserre, dans sa thèse éloquente, se plaît trop habilement à produire cette seule citation d'une *Lettre à M. de Malesherbes :* « L'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de l'univers... j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit ; j'étouffais dans l'univers ; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini, etc. » Il eût fallu là composer

IV

LES ORIGINES DE LA CONCEPTION DU BONHEUR

Le Bonheur social ! Sans nul doute, il n'est point le premier à l'avoir désiré, à avoir caressé sa sensibilité altruiste du rêve de l'Age d'or. Il y a moins d'un siècle, Fénelon a édifié sa Salente d'une main patiente et fine de prélat artiste. Même son œuvre fut une composition si harmonieuse, fixée dans un dessin architectural d'une prestigieuse fermeté, que le timide Rousseau ne songera point à lui juxtaposer un autre plan. Comme on va le voir, la conception du précepteur royal s'élargit en lui de toute l'expérience du siècle, — de tout ce par quoi des découvertes considérables auront enrichi l'imagination et le sentiment européens. Mais, à plus forte raison, il craindra de formuler strictement son idéal, il n'osera point opposer au parfait ouvrage de Fénelon un nouveau Télémaque qu'on soit obligé de lui comparer. Sa pensée, son rêve sont spacieux, riches, intenses dans leur impulsive indécision, substantiels et féconds. C'est la plus vaste conception du siècle. Mais il faut aller la quérir, éparse dans son œuvre multiple, il faut recueillir, çà et là, les sentences morales, les visions artistiques, les observations psychologiques et ethnologiques, les spéculations sociales, afin de composer nous-mêmes son *Age d'or*. Et pour plus de clarté il faut commencer par discerner les origines et les éléments de sa philosophie du monde et de son avenir.

Si on cherche ce qui forma cette conception du naturisme qui caractérisa pour son siècle le génie de Rousseau et qui anima d'une même vie éloquente et rude toute son œuvre, on constate que c'est une intense culture classique. Tandis que cette même culture, légère, superficielle dans une France citadine et salonnière, n'avait guère produit jusqu'alors que des écrivains seulement épris d'érudition, de stériles lettrés ne possédant que la *lettre* antique et des artistes qui ne songeaient à goûter l'antiquité que comme un spectacle révolu, on voit quelle force de vie et d'action elle prend, assimilée profondément, dans un tempéra-

avec les mots essentiels des descriptions de la *Nouvelle Héloïse*, des *Confessions* et des *Rêveries* une page synthétique présentant le sentiment de la nature dans l'ensemble de l'œuvre : le talent de M. Lasserre, si souple aux considérations générales, y eût excellé de la façon la plus pressante.

ment neuf et robuste de campagnard suisse. Rousseau ne pratique pas les anciens pour le seul plaisir artistique de connaître leur littérature, mais pour nourrir puissamment son caractère de leur cœur et de leur âme même ; il a toujours cherché dans la science du passé non les vains motifs de déclarer inférieurs en art les modernes aux anciens, mais les éléments solides avec lesquels il pût construire le bonheur de l'humanité moderne. « Les anciens historiens, dit-il, sont remplis de vues dont *on pourrait faire usage*... mais *nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'histoire ;* la critique et l'érudition absorbent tout, comme s'il importait beaucoup qu'un fait fût vrai, *pourvu qu'on en pût tirer une instruction.* » Ce sont Homère et Hérodote qui lui ont enseigné « que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple (Egyptiens, Grecs ou Perses) a été celui de son ignorance » ; Platon, dont il a dit que la *République* est « le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait », lui recommanda l'éducation physique et intellectuelle des adolescents Plutarque, après lui avoir exposé le tableau frugal des premiers âges de la terre, l'a édifié sur le caractère des grands hommes vertueux et leur méthode morale ; et, entre tous les écrivains latins, celui qu'il cite le plus souvent, c'est ce Tacite, qui avait su, à une heure si opportune, décrire pour sa nation les mœurs rudes et pures des Germains. Avant Rousseau on ne voit guère dans le siècle que Fénelon qui, outre le plaisir littéraire de la forme, eût cherché dans les écrits des anciens des enseignements utiles au bonheur des modernes et c'est bien aussi pour cela que, de tous les auteurs du XVIIe siècle, Fénelon est celui que Rousseau cite le plus volontiers, qu'il laisse aux sages mains de Sophie les *Aventures de Télémaque*, alors qu'il enlève de celles d'Emile les Fables de La Fontaine. Il est vrai qu'il reproche à Télémaque le principe de la royauté, mais il n'y cherche pas moins avec Emile l' « heureuse Salente ». Comme Fénelon, Rousseau vit dans le souvenir permanent de la Grèce, mais, tandis que l'un se laissait charmer à chérir surtout ce que la civilisation grecque réservait de finesse, de volupté subtile et d'élégance, l'autre s'applique à méditer sur ce que la vie grecque présenta de simple et de sobre, d'exemplaire et d'héroïque. Aussi n'est-ce pas Athènes qui lui est un modèle de cité, mais Sparte, cette Sparte que son enfance habita, dont il est citoyen et dont il ne peut parler sans une

patriotique éloquence : « Oublierais-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité... Là, disaient les autres peuples, les hommes naissent vertueux et l'air même du pays semble inspirer la vertu. » Sparte « où la loi veillait principalement à l'éducation des enfants », où les plus belles cérémonies du peuple étaient des jeux d'adolescents aux rives lumineuses de l'Eurotas, où une jeunesse sculpturale vénérait la sérénité des vieillards, où les loisirs de la paix déroulaient des fêtes militaires, où l'amour maternel acclamait le courage du fils, où le choix des vierges consacrait l'endurance du soldat, Sparte, grande cité modèle d'Education, ville du Bonheur et de la Vertu. D'athénien qu'il avait été jusqu'alors dans une France policée, avec le campagnard Rousseau l'hellénisme devenait spartiate (1). Dès lors entraient dans la conception du primitivisme français ces éléments de rudesse, de virilité, de stoïcisme civique et militaire qui composèrent l'idéal républicain des grands révolutionnaires entretenus d'antiquité.

Produit nouveau de la vieille culture classique, le primitivisme de Rousseau fut aussi une élaboration de la science de l'époque. Toujours soucieux, pour ainsi dire, par une prédilection de tempérament, d'observer les peuples à leur origine et ne trouvant que chez très peu d'historiens anciens de quoi satisfaire cette curiosité, il dut consulter passionnément les relations de voyages modernes : seules, elles pouvaient le renseigner sur les sauvages, c'est-à-dire sur « les peuples existants qui se sont le moins écartés de l'état de nature ». Elles commençaient justement alors à se multiplier, et Rousseau fut avec les Buffon, les La Condamine, les Bougainville, de ceux qui s'empressèrent d'utiliser les premières acquisitions de la science ethnographique naissante. « J'ai passé ma vie, dit-il, à lire les relations de voyages. » Sans vouloir donner comme véridique de tout point, scientifique, la description qu'il com-

(1) De même Taine et Barrès dans son *Voyage à Sparte*. Il est curieux de voir comme M. Barrès, qui s'est peu nourri de Rousseau, vient de lui-même, en examinant les maux de son temps et en en cherchant les remèdes, aux mêmes idées et projets.

posa de l'homme à l'état de nature, il ne s'appliqua pas moins à y employer les documents fournis par les relations des explorateurs ; fréquemment il invoque l'exemple des Caraïbes des nègres, des Hottentots, des sauvages de la terre de Van Diemen ; il renvoie le lecteur à des ouvrages de Pérou, de La Coubère, de Le Beau, sur le Siam, le Mexique, le Canada. Après avoir demandé, en y insistant assez, qu'on tienne pour purement intuitive, tout hypothétique et personnelle, sa vision de l'homme primitif bon et heureux, il ne saisit pas moins l'occasion de faire valoir qu'elle concorde avec les conclusions d'un savant, Buffon, sur les sauvages : « Un sauvage absolument sauvage serait un spectacle curieux pour un philosophe ; il pourrait, en observant son sauvage, évaluer au juste la force des appétits de la nature ; il y verrait l'âme à découvert, il en distinguerait tous les mouvements naturels et peut-être y reconnaîtrait-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne, peut-être verrait-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé et que le vice n'a pris naissance que dans la société. » (*Histoire naturelle.*) Aussi Rousseau attend-il des ouvrages ethnographiques des révélations beaucoup plus importantes que toutes celles qu'il a reçues des écrits anciens : seuls, ils apprendront à l'homme à connaître sa nature, seuls ils lui permettront de comparer le bonheur que lui procure sa civilisation à celui que le sauvage tire de sa barbarie ; seuls ils le feront profondément réfléchir sur sa destinée terrestre. Avec l'ethnographie commencera à s'organiser la vraie science de l'homme, qui sera enfin celle du bonheur humain. Et c'est avec une impatience passionnée que Rousseau réclame des missions de penseurs dans le monde, qu'il dresse tout un programme que devait réaliser l'esprit « intégral » et « parlementaire » de la Révolution :

Nous ne connaissons point les peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par les Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière et ses nombreux habitants, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner ; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms : et nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant

pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie et surtout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons, vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay, s'il était possible, le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride, et toutes les contrées sauvages ; voyage le plus important de tous, et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin. Supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, finissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique, de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre.

(ROUSSEAU, note à l'*Inégalité*.)

Quelques livres de voyage — les premiers — ont suffi pour que l'Européen, jusqu'alors isolé par la civilisation, découvrît l'Humanité, que, pris de lassitude, il commençât à douter de son bonheur de société, qu'il osât faire avec sévérité le procès de son genre d'existence et qu'il entretînt avec nostalgie un rêve de terres nouvelles où, recommencée plus simplement, la vie fleurirait en félicité naturelle. L'exotisme, si restreint qu'il fût alors, c'est-à-dire borné à des relations de voyage, avait déjà sinon engendré du moins fortifié la théorie du Primitivisme dont allait s'inspirer tout un siècle constructeur de bonheur : primitivisme social et artistique analogue dans l'évolution des croyances sociales au primitivisme religieux et artistique des moines et peintres du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle dans l'histoire du christianisme. Souvent inconsciemment, mais toujours avec enthousiasme, tous les poètes de grand souffle du XIX^e^ siècle, le Chateaubriand des Voyages et des Mémoires, le Vigny biblique et orientaliste comme le solitaire des *Destinées*, Lamartine, Hugo, Leconte de Lisle, avec les Bouilhet ou les Laprade, les romanciers puissants, de George Sand à Zola, Rosny et Camille Lemonnier, — les auteurs de *Fécondité*, *Vamireh*, *Adam et Eve* — en seront les apôtres, comme les paysagistes de Barbizon et Puvis de Chavannes les peintres. Rousseau, qui avec Bernardin, en formule le premier le rêve, lui avait donné le nom d'Age d'or.

V

L'AGE D'OR

« On m'assure qu'on est depuis longtemps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutait-on encore qu'il y a longtemps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu ? » Age d'or équivaut pour Rousseau à Vertu, et, s'il croit qu'il a existé, c'est parce qu'il croit à la vertu. « On traite l'âge d'or de chimère, répète-t-il ailleurs, et c'en sera toujours une pour quiconque a le cœur et le goût gâtés. » C'est donc une raison à la fois morale (cœur) et artistique (goût) qu'il porte en son âme, une Evocation bienheureuse de son instinct, « l'imagination » de cette bonté et de cette pureté que l'homme possède en naissant.

A cet âge d'or Jean-Jacques croit comme à une aperception lumineuse de paradis terrestre mise en nous par la création, un don de vision de ce qui a été notre passé si beau qu'il pourrait être notre avenir. Cependant il n'a jamais déroulé en une sorte de fresque (1) la composition de cette vision intérieure, mais, quand il critique les mœurs de la civilisation, on discerne que c'est toujours en les comparant à celles des premiers âges que son rêve se représente. Et, de cœur comme d'imagination, il s'est attaché si étroitement à ces âges « innocents » qu'il parvint toujours à juger la vie moderne du point de vue primitif. « On ne peut réfléchir sur les mœurs, écrit-il, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps : c'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. »

La force physique, dont l'homme jouissait avec continuité, est ce que Rousseau donne le plus à admirer de l'âge d'or : n'ayant pas encore inventé d'outils, il faisait tout avec ses membres dont s'assouplissait la vigueur musculaire ; forcé de défendre, nu et sans arme, sa vie et sa proie contre les fauves ou de leur échapper à la course, son tempérament se pétrissait, robuste et presque inaltérable ; cependant, par une merveilleuse observation, il s'appropriait tous les instincts des animaux, s'intégrant les vertus vitales que la nature a réparties parmi eux,

(1) Bernardin a expliqué comment Rousseau n'avait jamais eu le loisir de le faire, mais l'avait guidé dans la création de *l'Arcadie* et de *Paul et Virginie*.

prenant plus aisément conscience de soi-même au contact ou au heurt des animaux différents de lui qu'au milieu de ses semblables. Eparpillée parmi les bêtes, libre dans la nature, l'humanité ne cessait d'être à l'école des animaux et des éléments. Solitaire, l'homme errait dans l'étendue silencieuse des forêts ; il se nourrissait de végétaux et portait un cœur sensible à la pitié, car la bonté c'est de la force : « L'enfant, a écrit Rousseau, n'est méchant que parce qu'il est faible ; rendez-le fort, il sera bon : celui qui pourrait tout ne ferait jamais de mal. » Pacifique parce que « l'état de nature est celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui », il demeurait serein, bienfaisant et généreux parce qu'il se suffisait à lui-même. Ses amours étaient paisibles : elles n'étaient point traversées de jalousie, car son temps se dépensait plus en vagabondage dans les bois que dans la case où la femme gardait la progéniture. N'ayant besoin de personne, il trouvait de la joie à vivre solitaire. Ne possédant point de champs, il était nomade. La famille à peine constituée, il n'en pouvait être encore le maître souverain ; la société à peine organisée, il n'en pouvait être l'esclave étroit. La vie était la plus harmonieuse alternance de douceur et d'autorité, de solitude et de fréquentation, d'ignorance et de curiosité, d'indolence et d'activité. Il y avait des jeux sous les arbres protecteurs, et sur les pelouses, devant les cabanes rustiques, des chansons et des danses où les enfants assemblés apprenaient à connaître l'amitié, les adolescents l'amour, et les couples la tendresse avec la fidélité.

Comme il n'y avait « ni manières ni politesses dans ces mœurs rustiques et naturelles », il ne s'était pas répandu entre les gens « une trompeuse uniformité », l'on se pénétrait aisément le fond de l'âme et chacun portait au visage la franchise instinctive de son caractère. Il n'y avait pas de discorde, parce que la propriété était inconnue ; pas d'inégalité, car la liberté était absolue ; pas de vices, car il n'y avait pas d'oisiveté ; pas de maladies, car il n'y avait pas de luxe. La vieillesse ne se faisait point sentir et le vieillard « s'éteignait sans s'apercevoir qu'il cessait d'être », au milieu d'enfants qui, nés avec l'excellente constitution de leur père, acquéraient, par l'exercice de leur vie à entretenir et à défendre, « toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable ». Telle était, sur

la terre, qui était belle parce qu'elle appartenait à tous, « la manière de vivre simple, uniforme et solitaire qui nous était prescrite par la nature », tel était « l'état de nature dans sa pureté », lequel est idéal parce qu'il conserve à l'homme « cette céleste et majestueuse simplicité dont son auteur avait empreint son âme ». Epoque « la plus heureuse et la plus durable », « état le meilleur à l'homme » et tel que « le genre humain était fait pour y rester toujours », ce fut la « véritable Jeunesse du Monde ».

De ce que Rousseau ne peut songer sans nostalgie à cet âge d'or et de ce qu'il y ramène toujours sa pensée, on a généralement conclu qu'il conseillait à l'humanité d'y retourner. Mais l'humanité peut-elle « *rétrograder* »? Lui-même a eu soin de montrer le genre humain « avili et désolé ne pouvant plus retourner sur ses pas », de spécifier que « l'homme sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir ». Loin de demander l'impossible, il s'appliqua plutôt à désirer ce qui reste humainement réalisable. Et en ce sens, il est souvent très difficile, quand on analyse sa conception de l'âge d'or, de discerner s'il pense à un bonheur passé à jamais révolu, à un paradis irrémissiblement perdu, ou à une félicité possible, prochaine, que nous devons de toute notre force convoiter. Il a écrit quelque part à propos de cet âge d'or : « un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être pas existé, qui probablement n'existera jamais », ce qui laisse voir comme il ne délimite pas lui-même ce qui est du passé de ce qui est de l'avenir dans sa vision de l'âge d'or.

Mais la preuve qu'il ne s'attacha point, pour nous faire recouvrer le bonheur, à demander le retour au pur état de nature, c'est qu'il n'a jamais même songé à nous en indiquer les moyens pratiques, alors qu'il a pris la peine de composer les six livres de *l'Emile* dans le seul but de montrer quelle sorte d'éducation naturelle peut conduire l'homme moderne au bonheur, *Emile*, vaste poème de l'Education dont la poésie vient de ce qu'on y voit le bonheur humain se constituer peu à peu comme un produit naturel formé par la mystérieuse combinaison des saisons, du climat, de la lumière.

Nul plus, que Rousseau, qu'on a tant accusé de pessimisme, n'a eu confiance dans l'éducation : c'est elle seule qui peut nous mener au bonheur et ce nous est un devoir d'y atteindre. « *Il faut être heureux*, a-t-il écrit, c'est *la fin* de tout être sensible ; c'est le premier désir que nous imprima la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. »

Une des conditions essentielles de bonheur est la force physique, car, suivant la conception grecque, la force est une vertu. « L'homme de Dieu, a formulé Rousseau, avant Taine, est un athlète qui se plaît à combattre nu. » Cette force, que la vie des sociétés et des grandes villes énerve et finit par épuiser, la campagne la conserve et la développe : « C'est sous l'habit rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan qu'on trouvera *la force et la vigueur du corps*. » Le bonheur habite donc la campagne : le couple humain, Emile et Sophie, tout le temps qu'il demeure sagement aux champs, vit heureux et bientôt goûte même la haute satisfaction de voir plus de joie et plus d'aisance se répandre autour d'eux, car, à la campagne, là où la terre apparaît libre et comme neuve, le bonheur devient facilement *créateur*, acquérant une merveilleuse force d'expansion. L'idéal de Sophie est de « ramener dans les lieux déserts la vie, la culture et l'amour... Vivifier la campagne et ranimer le zèle éteint de l'infortuné villageois. Je crois voir le peuple se multiplier, les champs se fertiliser, la terre prendre une nouvelle parure, la multitude et l'abondance transformer les travaux en fête, les cris de joie et de bénédiction s'élever au milieu des jeux ».

La maison du bonheur, l' « ermitage », serait blanche, avec de petits contrevents verts ; un toit d'ardoise douce aux nuances du jour la couvrirait ; mais, comme les premiers hommes furent moins heureux dès qu'ils commencèrent de résider dans une maison, la vie ne s'y enfermerait pas, elle se répandrait librement au dehors et improviserait dans des paysages choisis, au caprice des promenades, de jolis tableaux à la Watteau dont s'inspirera plus tard le grand illustrateur d'utopies W. Morris. « La salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers ; une longue procession de gais convives

porterait en chantant l'apprêt du festin, on aurait le gazon pour table, et pour chaise, les bords de la fontaine serviraient de buffet et le dessert pendrait aux arbres... De cette familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse et plus fait pour les cœurs. » Il importe que l'humanité recommence à vivre en plein air : « *Les anciens passaient leur vie en plein air*, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'État sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans les jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil... » Le travail lui-même, comme dans certaines toiles pastorales du Poussin, surtout dans les bienheureuses fresques de Puvis où l'on voit le tailleur de pierre sciant les blocs au bord de la mer, les maçons se déplacer sur l'azur et des forgerons battre le fer devant un bois épais, le travail doit s'organiser en plein air : point de métier qui oblige l'homme à demeurer sédentaire et casanier, c'est-à-dire qui le sèvre de la nature : « Les anciennes républiques de la Grèce avaient interdit à leurs citoyens tous ces métiers *tranquilles et sédentaires* qui, *en affaissant et corrompant le corps, énervent sitôt la vigueur de l'âme.* » Le travail ne doit concourir qu'à entretenir et comme illustrer la santé de l'homme : qu'il soit toujours le rythme de son indépendance dans la nature. Aussi bien l'homme, afin de vivre libre, sain, bon et heureux, ne devra-t-il s'appliquer qu'à des ouvrages qu'un seul peut faire, qu'à des arts qui n'ont pas besoin du concours de plusieurs mains : qu'à l'exemple du paysan suisse qui, dans l'intimité de sa maison de bois confortable et légère, est en même temps menuisier, cordonnier, horloger, forgeron, l'homme ait acquis plusieurs métiers, car, lui faisant réaliser en soi la synthèse de l'industrie humaine, ils lui permettront vis-à-vis les autres « les douceurs d'un commerce indépendant ». Ce n'est pas pour le labeur, mais pour la joie, que les hommes doivent se grouper sur le gazon d'une prairie au printemps ou à l'ombre d'un bois en été. Le travail doit être léger, facile, agréable, innocent. Qu'en toutes choses, l'homme, se défiant de « l'empire des passions », s'efforce de garder le sage milieu : entre l'activité et la fièvre, la pauvreté et le luxe, la sociabilité et la solitude ; son bonheur tient dans la modération, laquelle est une harmonie.

Libre au travail, l'homme doit rester en quelque mesure libre dans l'amour : ce ne sera point pour lui une servitude. L'amour ne devra jamais l'empêcher d'être homme, car il appartient à la société avant d'appartenir à une femme : « Sophie, déclare Emile, vous pouvez me faire mourir de douleur ; *mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité.* » Un tel amour, d'une rudesse volontiers spartiate, ne peut avoir été préparé que par une éducation qui, endurcissant l'adolescent aux fatigues par des exercices physiques et des travaux utiles, lui faisant concevoir avant toute chose l'amour de ses semblables et ses devoirs de solidarité, lui a appris la beauté féconde de la pureté, de la continence, de la virginité. Parallèlement une éducation douce et continue aura apprêté en des vierges saines et alertes des épouses dignes et désirables, trouvant du charme à limiter leur rôle à la direction intime du ménage et de la grandeur à ne pas laisser l'homme s'efféminer dans la maison en y restant trop longtemps. « Suivons les indications de la nature, *consultons le bien de la société;* nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois et *vivre ordinairement séparés.* Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se ressentent autant et plus qu'elles de leur trop intime commerce : elles n'y perdent que leurs mœurs, et nous y perdons à la fois nos mœurs et notre constitution, car ce sexe plus faible, hors d'état de prendre notre manière de vivre, trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne, trop molle pour nous; et ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes. » Mères, ayant allaité elles-mêmes leurs enfants, elles veillent de bonne heure à les élever « dans la liberté de leurs membres ». Cependant, les pères, les meilleurs précepteurs, interrompant à temps une instruction familière donnée au cours de promenades, ont soin de leur faire recouvrer, par des exercices agréables et variés l'acuité et la souplesse des sens des sauvages, des anciens Spartiates et des premiers Perses. De grands concours de jeux, groupant toutes les familles sur la verdure d'une pelouse ou dans la lumière d'une berge aérée, couronnent les jeunes vainqueurs à la gymnastique, à la lutte, à la course, au disque, aux joutes sur l'eau. Comme les « plaisirs exclusifs sont la mort du plai-

sir » et que « les vrais amusements sont ceux qu'on partage avec le peuple », les fêtes populaires se multiplient et se prolongent en guirlande tout le long de l'année. Elles exaltent en pure allégresse, en courage, en amour de vivre, le sentiment de la concorde et du bonheur que chacun porte en son cœur : « est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête? » Toujours empreintes « de décence et de gravité », ces fêtes conservent le coloris innocent et frais de la jeunesse. Une jeunesse confiante et généreuse s'y ébat gaîment au milieu d'une vieillesse qu'elle vénère. Les Emile de cet âge, dans ces grandes cérémonies familiales, s'accoutument à suivre les mouvements élégants et pondérés des Julie et des Sophie qui se mêlent en de pudiques rondes ou se suivent en légers cortèges décoratifs inspirés des mœurs anciennes : « Les jeunes filles paraissaient souvent en public, non pas confondues avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avait presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes. » Comme chaque saison apporte ses fleurs et ses fruits, chaque saison apporterait ses fêtes avec elle ; et comme les saisons teintent les fleurs et mûrissent les fruits, les fêtes prépareraient les amours, les fiançailles, les unions. Après les repas sur l'herbe, les danses et les chants dans la plaine, les réjouissances en plein air qu'amène l'été, limpide et gai, l'hiver, intime et sentimental arrive avec les réunions, les bals, les plaisirs dans la maison. Le bonheur y apparaît alors en toilettes légères et riantes, en accords de danse rustiques et fins, en propos gracieux et naïfs ; la vie, en se balançant, tournoie vers l'avenir dans une douce griserie commune. « Ces bals, a écrit Rousseau, compositeur de rustiques ballets, ressembleraient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille et du sein de la joie et de ses plaisirs naîtraient la conservation, la concorde et la prospérité de la république. »

VI

L'UTOPIE ET LE SENS PRATIQUE

Cette conception de l'Age d'or doit-elle nous faire tenir Rous-

seau pour un utopiste à la Cabet ? Lui-même a toujours pris soin d'avertir le public que les abstractions, nécessaires aux auteurs pour mieux objectiver et en quelque sorte dessiner leurs idées, ne devaient jamais être prises à la lettre (1). Le rêve, la condensation de l'idéal incertain en une image aux formes précises et pleines est utile à polariser la sensibilité confuse du public, dont, par suite, l'activité même se laisse déterminer par l'imagination. Par les visions douces de l'âge d'or on désaltère la fièvre révolutionnaire, on écrit un roman sain pour le peuple (cf. préface de *Julie*) comme *Julie* est un roman pour l'aristocratie : ce roman, Rousseau n'a pas eu le loisir de le composer, mais son disciple George Sand le publiera en plusieurs volumes, et, chez Eugène Sue ou d'autres romanciers populaires, le XIX^e^ siècle le relira en maintes éditions. Roman social, c'est-à-dire problème, thèse présentée au peuple fatigué avec tous les attraits de l'imagination, mais nullement utopie. Non : ce fils de paysan ne saurait être un utopiste comme l'abbé de Saint-Pierre, fils de bourgeoisie rentée et hôte des salons parisiens. Nous avons vu au contraire dans ses idées sur l'agriculture que Rousseau avait le sens pratique : tout en étant communiste, au lieu de se tenir dans la théorie et les plans de bonheur universel comme les utopistes du XVIII^e^ siècle, qu'il a ingénieusement critiqués tout en les étudiant avec sympathie, notamment dans son étude sur l'abbé de Saint-Pierre, il a restreint ses visées à des réformes sages dans un cercle étroit. C'est seulement vers la fin de son existence persécutée que, condamné à une trop affolante solitude, il s'éperd dans les généralités et les universalités : il a commencé par ne considérer que certaines provinces dans lesquelles il a vécu ou dont les habitants l'ont consulté : Genève, la Savoie, l'île de France,— la Pologne, la Corse. Ce fut essentiellement un rêveur, nous ne l'oublions point, mais un rêveur d'esprit positif qui se préoccupait d'améliorations modestes avec l'objectif de réalisations prochaines.

Sans utopisme dans sa vie familière, il envisage l'avenir avec bon sens et perspicacité. Le bon sens, contrairement à ce que l'on a toujours dit, est sa qualité fondamentale, et c'est dans sa vieillesse maladive que les soucis et les énervements le con-

(1) Avec une grande autorité, M. André Lichtenberger le fait ressortir fortement dans son *Socialisme au XVIII^e^ siècle*.

duisent à des excès de bon sens qui touchent à la folie. Sa perspicacité se démontre par l'influence effective qu'il eut sur ses successeurs et par ses précisions justes et modérées. S'il ne croit pas qu'un peuple une fois corrompu puisse revenir à la vertu — de même que la plupart n'admettent point aujourd'hui qu'une race, tels les Arabes, puisse reprendre l'hégémonie dans la civilisation après l'avoir perdue,— c'est parce qu'il ne croit pas plus que ne croira Taine à l'efficacité d'une révolution. « En vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité conservatrice de l'innocence et source de toute vertu, leurs cœurs, une fois gelés, le seront toujours; il n'y a plus de remède, à moins de *quelque grande révolution*, presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir. »

Mais il n'en croit pas moins le progrès possible. Si l'humanité entière, dans la composante qu'elle offre aujourd'hui de nations parfaitement délimitées, ne peut se régénérer tout entière, du moins nombre d'améliorations sont-elles réalisables, et c'est bien un peu lui aussi que Voltaire a caricaturé dans Pangloss. En vain ses rêveries, dont l'ardeur se gradue à l'ardeur même de ses craintes, s'enveloppent-elles naturellement de quelque pessimisme (1) sous lequel il s'efforce, en face de Voltaire, de ne point paraître trop naïf, — il laisse percer un optimisme presque enthousiaste dès qu'il a occasion de mettre en pratique ses conceptions; on le sent assez au ton net et à la fermeté inéluctable de ses prescriptions : il n'y a qu'à lire son projet de constitution pour les Corses si l'on veut voir sa confiance dans l'avenir. Elle éclate. Sauf aux heures noires de la fin, il a toujours espéré en l'avenir et pour sa gloire et pour le bonheur de l'humanité. En admettant, à la rigueur, qu'il ne songeât point d'abord à l'avenir quand dans ses premiers discours il préludait à ses théories naturistes, du moins les rêves minutieux de constitution le hantaient-ils (qu'on lise sa correspondance avec les officiers corses). « Corses, dit-il, voilà *le modèle* que vous *devez* suivre pour *revenir* à votre état primitif. »

Son tempérament, le genre même de son imagination le prédisposaient à édifier des constitutions — que l'on ne s'amuse

(1) « En songeant à ce que les hommes pourraient être; je tâcherai d'oublier ce qu'ils sont. » Qui ne voit ce qu'il y a de boutade dans la forme même de ces sentences qu'on a trop prises à la lettre.

pas à construire toute sa vie quand on les croit inapplicables. Il dit dans ses Dialogues que, même au temps de sa misanthropie, il fait des rêves de « sociétés délicieuses » composées d'hommes vrais, aimables et simples, de femmes gracieuses et modestes : la nature « s'habille pour lui des formes les plus charmantes », se peint à ses yeux de couleurs plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur. On peut dire que sa constante admiration de la splendeur de la nature lui a donné, tant s'impose l'harmonie entre la nature et l'humanité, l'intuition du Bonheur, du bonheur de l'humanité future. Son esprit était sans cesse orienté vers l'avenir (1) et il ne pouvait admirer la nature sans y encadrer ses rêves socialistes : « Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices (c'est-à-dire ce qu'il appelle la société), je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une *société* charmante,... je m'en faisais un siècle d'or... je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. » Et il parle de Paris.

Ses premières lectures dégagèrent et fortifièrent ses rêves inconscients de l'avenir. Avec d'Urfé, Plutarque, Fénelon, Daniel de Foë, ces trois grands optimistes, eurent une influence capitale sur son esprit. « Les traces des hommes antiques de Plutarque firent en moi des impressions qui n'ont jamais pu s'effacer. » (*Dialogues.*) « Ne trouvant rien autour de moi qui réalisât mes idées, je quittai ma patrie encore jeune adolescent et me lançai dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues et les Astrées dont je le croyais rempli. » Dès que son humeur combative eut l'occasion de se manifester, ce fut pour élaborer sa vision de l'âge d'or : il a révélé lui-même dans sa vieillesse quel esprit dirigea le *Discours sur l'Inégalité* : « Une malheureuse question d'Académie vint tout à coup dessiller mes yeux, débrouiller le chaos dans ma tête, me montrer un véritable *âge d'or*, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, et *réaliser en espérance* toutes mes

(1) C'est sa santé et son amour de la nature qui déterminent son primitivisme : « De quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout *ce qui peut être*, de tout ce qu'a de beau le monde sensible et d'imaginable le monde intellectuel. » 3e lettre à Malesherbes.

visions par la destruction des préjugés.» Bercé de l'espoir « de *rendre* les hommes sages, mon cœur était échauffé par l'idée du *bonheur futur* du genre humain... ».

Rien n'est plus sûr : loin qu'il soit un naturiste exclusivement anarchiste comme on s'est plu à le montrer, les passages des discours où il décrit l'Eden ne sont que la préparation à son Contrat Social, et M. Maury a bien vu qu'il a cru donner par ce livre « une sorte de réalité à son rêve de l'état de nature (1) ». Un anarchiste pessimiste ne croit pas à la nécessité de l'éducation : « Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation », ni surtout à l'efficacité de sa pédagogie : « Il me suffit que partout où naîtront des hommes on veuille en faire ce que je propose: et qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur et pour eux-mêmes et pour autrui. »

Voltaire, en étant avant tout le grand prédicateur de la tolérance, tend par là justement à ne donner que les moyens de prolonger la *société* actuelle en adoucissant l'anarchie régnante; Rousseau, révolutionnaire, tend à organiser une nouvelle société. C'est un esprit constructeur.

—

CONCLUSION

Il ressort avec éclat que dans toute la partie, négatrice, de son œuvre qui constitue la critique des mœurs de son temps, « du siècle », Rousseau est foncièrement chrétien : et de tous les grands penseurs et écrivains du XVIII^e^ siècle, moraliste et sermonnaire aussi bien qu'orateur et poète, ce grand adversaire de l'Encyclopédie nous apparaît bien le successeur de Bossuet, malgré tout ce que ce rapprochement comporte de paradoxal.

C'est un chrétien, c'est en chrétien qu'il condamne les mœurs galantes des cours et la corruption des villes, qu'en un certain sens encore il suspecte la science et loue la sainte

(1) Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française*, t. VI.

ignorance des origines. Mais, encore une fois, ce chrétien est protestant; bien plus, ce protestant du XVIII^e siècle est un libre penseur, par une évolution analogue à celle de la plupart des intellectuels protestants du XIX^e siècle. Foncièrement et logiquement il reste chrétien, mais, accomplissant le progrès fatal du christianisme qui reste fidèle à ses origines tout en évoluant normalement, il devient, il est républicain (1). Le républicanisme, c'est du christianisme qui s'est décatholicisé — par une méditation (2) plus méthodique des origines qui ne détruit jamais le christianisme, mais l'élargit (3), par la culture de l'antiquité pré-chrétienne qui se fond bientôt intimement avec la culture chrétienne, par l'étude des races sauvages. Ce n'est pas d'après la Bible et les livres saints que Rousseau imagine l'état de nature ou l'âge d'or. Républicain plus que chrétien, c'est d'après le spectacle des républiques helvétiques où il grandit, d'après les leçons des exemples historiques des premières civilisations égyptienne, grecque ou romaine, d'après les tableaux qu'avaient tracés des peuples sauvages les voyageurs envoyés en grand nombre dans le monde, en un mouvement d'ensemble, par le XVIII^e siècle fatigué de l'Europe.

Rousseau est chrétien, Rousseau est républicain, dans l'âme, non point seulement par l'entendement politique, mais par la sensibilité et l'imagination, tout à la fois en citoyen et en poète, dans son intégralité humaine. Ainsi ce n'est point uniquement sa politique qui est républicaine, mais aussi son esthétique. De là l'harmonie pure et colorée de son rêve du Bonheur Humain. Il reste pour tous caractéristique de son influence qu'il a introduit dans l'humanité intellectuelle le sentiment de la nature. Mais il n'y faut point voir que du sens pittoresque : le pittoresque ne saurait se séparer complètement, s'affranchir du social, pour un esprit aussi vaste et de la culture la plus variée, pour un esprit génial, qui embrasse les choses dans leur rapport, dans leurs « harmonies », comme dira bientôt son disciple Bernardin, pour Rousseau, qui, de

(1) Chez Lavater, on voit à quel point, à cette époque, le protestantisme commande le républicanisme. *Mémoires* de Gœthe, p. 521.

(2) Le Moyen-Age disait imitation. Il y a une gradation insensible de l'imitation à la méditation, à l'examen, à la controverse, à la libre-pensée. C'est l'évolution du christianisme au catholicisme, au protestantisme, à la libre-pensée.

(3) On le voit bien chez Renan.

tout le XVIIIe siècle, fut le premier à concentrer une érudition qui ne se nourrît pas exclusivement des génies des peuples de l'Europe ou de l'Orient classique, mais de toutes les races, de l'humanité intégrale — et précisément ici faut-il voir que sa notion abstraite de « l'homme », si âprement critiquée par Taine, était légitime chez un penseur qui avait envisagé le premier les mœurs de toutes les races et avait besoin de mettre un peu d'ordre dans ses idées et de synthèse après ses analyses.

Le sentiment de la nature chez Rousseau est un sentiment social. Et de là vient qu'il a pu si richement alimenter son éthique, sa politique, son esthétique, ses rêves de bonheur, — toute son œuvre et son génie — et à sa suite le XIXe siècle entier. Ce qu'il y a de profondément et fécondement original chez Rousseau, c'est, tout en en faisant un sentiment social, d'introduire et d'intégrer le sentiment de la nature dans une société anti-socialiste.

MARIUS-ARY LEBLOND.

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN ÉGYPTE

—

Chaque hiver est marqué, habituellement, en Egypte, par d'importantes découvertes archéologiques. Celui qui vient de prendre fin aura été particulièrement médiocre, et pas un seul des fouilleurs qui se donnent régulièrement rendez-vous sur la rive du Nil ne se déclare sincèrement satisfait.

Le fait est caractéristique, à la veille, ou peu s'en faut, du congrès archéologique qui, en avril 1909, tiendra ses assises à Alexandrie, au Caire et dans les ruines de la Thèbes antique. Maintenant que le programme en est arrêté, que la campagne d'exploration, qui vient de prendre fin, a fixé chacun sur la part qu'il peut y prendre, peut-être sera-t-il intéressant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les résultats acquis, pour préjuger de ce que sera ce congrès.

Mais d'abord, quel est le programme de celui-ci ? Naturellement, il laisse une latitude très large à ceux qui y viendront ; mais, néanmoins, dès maintenant, il semble clairement indiqué qu'une prépondérance absolue sera donnée à l'époque égypto-grecque, de l'heure où l'hellénisme pénètre au pays des Pharaons, avec la conquête d'Alexandre, pour prendre fin à la chute de Rome et se survivre une heure, sous la domination byzantine, dans le christianisme alexandrin. Partagé en six commissions, l'assemblée s'adonnera surtout à l'étude des questions suivantes :

I. *Archéologie préclassique.* — Civilisations égéennes et mycéniennes, autant que possible, dans leurs rapports avec l'Egypte. L'influence que l'Egypte a exercée sur elles et l'influence qu'elles ont exercée sur l'Egypte, dans la céramique, la bijouterie, l'orfèvrerie, etc.

II. *Archéologie classique.* — Les rapports historiques de l'Egypte et de la Grèce, depuis le temps des Pharaons jus-

qu'à l'établissement de l'Empire d'Orient. L'art alexandrin, la littérature, la science et la philosophie alexandrines.

III. *Papyrologie.* — Les manuscrits des écrivains classiques. Correspondance et pièces d'intérêt domestique et privé; actes judiciaires.

IV. *Archéologie religieuse.* — Le syncrétisme gréco-égyptien, l'hermétisme, le judaïsme et le christianisme en Egypte, jusqu'à l'établissement de l'Empire d'Orient.

V. *Archéologie byzantine.* — L'Egypte byzantine, administration, histoire, coutumes, sectes religieuses. L'Egypte arabe dans ses rapports avec l'Empire byzantin. L'art copte.

VI. *Numismatique et Géographie.* — La numismatique grecque, romaine et byzantine de l'Egypte. Les divisions géographiques de l'Egypte. Les divisions géographiques de l'Egypte gréco-romaine. Les explorations scientifiques et commerciales des Alexandrins.

Ce programme, tout en se restreignant à l'hellénisme, est vaste, et pourra prêter matière à d'intéressantes communications.

§

Les dernières découvertes n'y apportent, néanmoins, qu'un faible contingent, la plupart des chefs de mission s'attachant surtout à l'Egypte pharaonique. Il est même regrettable de constater combien, pendant longtemps, la période gréco-romaine est restée dédaignée par eux, alors qu'une mine de documents était là prête à révéler maints détails ignorés de la civilisation hellénique, que le sol de la mère-patrie n'avait pas su conserver. C'est ainsi que les fouilles si importantes de M. Flinders Petrie, localisées à la connaissance du passé préhistorique de l'Empire pharaonique, restent en dehors des communications prévues. De même M. Edouard Naville, dont on n'a pas oublié la belle découverte de la chapelle d'Hathor, au tombeau de la reine Hatasou. De même, aussi, M. Davis, en dépit de ses retentissantes trouvailles de plusieurs tombes royales, intactes. Cette année, c'est tout un trésor de merveilleux bijoux d'or, de la XVIII^e^ dynastie, qu'il vient de mettre à jour. Les parures sont les plus belles jusqu'ici retrouvées. De même le professeur Schiaparelli, qui poursuit en ce moment de grands travaux, dans la nécropole de Syoût, s'at-

taquant, sans hésiter, à tout un flanc de montagne, selon la méthode préconisée par moi, qui consiste à déblayer entièrement la pente, de la base au faîte, sur un très large front, — 250 à 300 mètres au moins, — en rejetant les décombres derrière soi, à mesure qu'on s'élève sur le versant.

Plusieurs tombes, en parfait état, qui avaient échappé aussi bien aux pillards d'autrefois qu'aux explorateurs d'aujourd'hui, ont été ainsi rencontrées. Leur mise à jour et la trouvaille des bijoux cités plus haut auront été les seuls succès réels des fouilleurs venus cet hiver. Ils ne peuvent entrer en ligne de compte, dans le programme des communications à faire au congrès, que pour une faible part.

J'ignore, à cette heure, le rendement exact obtenu par les représentants de l'Université de Cambridge. MM. Grenfell et Hunt, qui depuis 1898 ont été si heureux dans leurs recherches, ne sont point venus cet hiver, se bornant à envoyer un de leurs adjoints continuer les travaux. N'importe, les résultats acquis ces dernières années ont une importance telle que la campagne qui vient de finir, même en la supposant médiocre, ne saurait modifier l'intérêt capital qui s'attache aux découvertes faites. MM. Grenfell et Hunt ont récolté de véritables trésors littéraires, parmi les innombrables papyrus grecs trouvés par eux. Quelques-uns sont même déjà publiés. En tous cas, ils ont en mains des chapitres inédits de Thucydide et des pièces entières des meilleurs satiriques grecs. L'un des documents les plus curieux, à coup sûr, est un Evangile, — apocryphe certainement, — mais si merveilleusement imité que toute la critique s'en est occupée. D'un avis unanime, on s'accorde à le faire remonter au premier siècle, vers l'an 60 ou 80. Le thème est celui qu'on retrouve dans les Saintes Ecritures. Jésus entre au temple, sans procéder aux ablutions rituelles, et, pour ce fait, est apostrophé par les prêtres indignés. Alors, le Sauveur leur reproche leur hypocrisie formaliste et se sert de la parabole connue. « Vous lavez vos membres comme les joueuses de flûte et les courtisanes, qui se parent pour plaire aux hommes, tandis que leurs âmes fangeuses sont pleines de scorpions. » Le morceau, admirablement écrit, est l'œuvre d'un pasticheur de premier ordre. Comme la date

de sa composition semble coïncider avec celle de la prédication des gnostiques, il y aura tout lieu de l'étudier de près.

Je ne cite que ces quelques morceaux, mais le fonds formé ces dernières années par la Mission anglaise est inépuisable. MM. Grenfell et Hunt ont méthodiquement fouillé l'Oasis du Fayoûm, l'ancienne Oxyrinchus, et la rive du Nil, jusqu'à la hauteur de l'antique Hibé. Des cartonnages de momies, formés de papyrus, collés ensemble, puis recouverts de peintures funéraires, que patiemment ils ont défaits, feuillets par feuillets, leur ont donné des milliers de textes ; de même, des caisses de crocodiles embaumés, qui en étaient comme rembourrées, à plaisir. C'est la rénovation de la littérature hellénique, qui est en train de se faire, avec ces pièces, qui semblaient être perdues à jamais, et que leurs efforts nous rendent aujourd'hui.

Au même ordre documentaire se rattache la trouvaille faite, voici trois ans, par M. Gustave Lefebvre, du manuscrit d'une œuvre de Ménandre. Le jeune helléniste français explorait alors les ruines de Térémithis, aujourd'hui Téneh, situées à vingt-cinq milles en aval d'Antinoé. Outre ce papyrus précieux, il retrouva une pièce, encore inédite, extrêmement curieuse. C'est le testament d'un habitant d'Antinoé, dont la famille habitait Térémithis. Je ne me permettrai point de divulguer ce document, et me bornerai à dire que des legs importants étaient faits, par le testateur, à un monastère d'Antinoé, que, grâce à des vestiges encore subsistants, il sera du plus haut intérêt d'identifier. Ce legs, destiné à la fondation de messes anniversaires, à toutes les fêtes de l'année, et à la récitation du *memento*, chaque jour, était prélevé sur le revenu de vignobles, qui s'étendaient alors entre les deux villes mentionnées. Et cela encore, démontre combien la domination arabe a modifié l'aspect du pays, où ces vignobles alternaient, dans la basse Egypte, à des forêts, qui ont pareillement disparu.

§

A côté de ces brillants résultats, il faut placer en parallèle ceux obtenus, depuis quelque temps, par la mission allemande qui explore l'île d'Eléphantine. Le site appartient à l'histoire pharaonique. C'est *Abou*, où se sont concentrées les légendes,

qui lui valent une place prédominante dans la dogmatique antique ; Osiris y apparaît particulièrement en honneur. Seulement, aux basses époques, les cultes étrangers y reçurent, tour à tour, asile. Le voisinage de l'île de Philæ, la présence d'une colonie grecque importante, établie à Syène, le rôle joué alors par cette ville, située à la frontière de la Nubie, devaient forcément y acclimater les rites étrangers. Des Juifs s'y étaient fixés, et avaient obtenu d'y bâtir un temple. C'est à la recherche de ce monument que la mission allemande s'est appliquée, et si elle n'est point parvenue encore à reconnaître l'emplacement du sanctuaire, les documents qu'elle a recueillis, l'an passé, ne laissent subsister aucun doute sur sa fondation. L'hiver dernier, en effet, elle recueillait, dans les ruines, quantité de papyrus ; c'était la correspondance échangée entre les grands prêtres d'Eléphantine et ceux de Jérusalem, touchant les dispositions canoniques à donner à l'édifice et la supplique adressée par eux à Bogoès, gouverneur perse de la Judée. Les noms des prêtres de Jérusalem sont connus et de minutieux détails sont donnés par eux pour que le sanctuaire du Jahvé d'Eléphantine soit identique à celui de Jérusalem. C'est donc un point capital d'archéologie hébraïque qui sera élucidé par la mise à jour des fondations du temple, s'il est possible de les retrouver, puisque toute trace des temples juifs de Palestine a disparu.

En attendant, la correspondance, par elle-même, est une trouvaille unique au monde. Bien d'autres textes ont, au reste, été recueillis, et ces travaux font le plus grand honneur aux chefs de la mission. Depuis quelque temps, l'Allemagne a montré un vrai souci de se mettre au premier rang des explorations entreprises en Egypte. Un Institut a été créé au Caire, analogue aux Ecoles instituées à Athènes, pour la formation des jeunes savants. Là, les élèves de ces maîtres éminents que sont les archéologues de Berlin ou de Munich, viennent passer quelques années pour se former par la pratique. Le professeur Borchardt, qui les dirige, est homme à les faire connaître, à bref délai.

§

Je viens de parler de Philæ. Son nom ne figure point au programme du congrès, et c'est vraiment dommage. La der-

nière réunion congressiste avait eu lieu à Athènes, au Parthénon, afin d'aviser aux moyens de le réparer et d'assurer sa conservation. Aujourd'hui, Philæ est menacé, autant et plus que le sanctuaire de Minerve. On surélève le barrage d'Assouan de sept mètres, si bien que l'incomparable sanctuaire d'Isis, déjà noyé en partie, disparaîtra complètement sous les eaux. Le monde savant s'est déjà ému. Dès l'époque des premiers travaux entrepris en vue d'endiguer le Nil, la proposition avait été faite, par le service des irrigations, de mettre une somme de soixante-quinze millions à la disposition du gouvernement égyptien, pour transporter le sanctuaire de la Déesse à l'abri, sur un rocher émergeant des eaux en toute saison : l'île de Bigheh, — l'antique Sénem, — ou au-dessous de la cataracte, à la pointe de cette île d'Eléphantine, où s'éleva le sanctuaire de Jahvé, et dont l'aspect rappelle, à s'y méprendre, celui de l'île sainte, maintenant engloutie à jamais sous les eaux. La chose en resta là ; et pourtant, pas un seul monument de l'Egypte tout entière n'appartient, au même titre, à l'antiquité gréco-pharaonique. Le dernier souverain national, Neclanebo, entreprit la construction. Quelques années plus tard, la conquête d'Alexandre faisait passer la vallée du Nil sous une domination hellénique, celle des Ptolémées. Rien n'était changé à la constitution religieuse et politique du pays. Bien au contraire, les nouveaux maîtres s'ingéniaient à se forger une filiation légitime, qui les rattachât aux dynasties antiques. Ils n'épargnèrent aucun subterfuge, embrassant, en apparence tout au moins, les croyances de leurs sujets. Et ce fut ainsi que, pendant les trois cent cinquante ans que dura cette période de renouvellement, chaque règne vit s'agrandir ce suprême asile de la foi en Isis, auquel chaque souverain tenait à honneur d'ajouter des constructions nouvelles. Quand les Romains, à leur tour, s'emparèrent de leurs dépouilles, après la mort de Cléopâtre, qui avait tout particulièrement concouru à son embellissement, rien encore ne vint troubler l'état de chose établi. Caracalla et les Antonins rivalisèrent de magnificence. Chacun voulut orner ce palladium de la Déesse, s'y fit représenter accomplissant les rites sacrés. Il semblait devoir se perpétuer, à travers les âges, « pour des millions d'années », selon l'expression des inscriptions, étalées au seuil des chapelles où se célébraient les offices. Au lendemain de

l'avènement de Constantin, alors que la *Paix de l'Eglise* proclama le Christianisme religion d'Etat, les dévots y affluèrent, comme si rien au monde n'était changé.

Pendant ce temps, le dogme isiaque, propagé en Grèce et en Italie, avait conquis les provinces d'Occident à la foi de la Déesse. Bientôt, les empereurs eux-mêmes s'y ralliaient. Caligula consacrait au Champ-de-Mars le temple d'Isis Campensis ; Domitien érigeait l'Iseum ; Caracalla en dédiait un autre plus somptueux encore. Isis devenait en réalité la Régente de l'Empire romain. Et lorsque, au IIe siècle, les schismes de l'Orient triomphèrent des dieux vieillis de l'Olympe, battus en brèche par le Christianisme, la foi isiaque sembla encore aux païens le refuge suprême. Inconscients, ils demandèrent à son mysticisme le réconfort que le matérialisme de leur ancienne croyance restait impuissant à leur donner. Les processions isiaques parcouraient les rues de Rome ; Hadrien, dans sa villa de Tibur, instaurait les mystères du Sérapeum et les entourait d'un éclat fabuleux, pour honorer son favori, l'Osiris-Antinoüs.

Le monde occidental était conquis; le prosélytisme gagnait la Provence, puis la Gaule tout entière ; la Germanie était bientôt conquise, à son tour ; puis l'Espagne, puis le reste du monde romain. Partout où le culte des dieux avait pénétré, chacun demandait à la religion d'Isis un renouveau d'espérance. Si bien qu'on peut affirmer hautement que, s'il était possible, aujourd'hui, à chacun de nous de reconstituer sa généalogie jusqu'au siècle d'Hadrien, il reconnaîtrait dans l'ancêtre d'alors un initié aux mystères d'Isis.

§

Et c'est le temple où la suprême prière des dernières isiaques monta vers la Déesse, au commencement du règne de Justinien, qui va disparaître ! Si l'on est resté impuissant à conjurer ce désastre, du moins qu'un pieux hommage des savants du monde d'aujourd'hui aille encore vers le vieux sanctuaire ! C'est là, avant qu'il s'engloutisse sous les eaux, qu'ils doivent se réunir, au prochain congrès. Qui sait ? Leur initiative est peut-être capable de le sauver ; leur effort commun ne saurait être inefficace. Matériellement, l'enlèvement du monument, pierre à pierre, et sa réédification à une autre place ne présen-

tent aucune difficulté. C'est chose courante pour les ingénieurs modernes. Qu'on décide le transfert ; le reste s'accomplira comme automatiquement. Voilà pourquoi je forme le vœu de voir inscrire la visite du temple de Philæ dans le programme des excursions congressistes. Quand elle ne serait que le pèlerinage suprême de notre civilisation actuelle au sanctuaire de la Déesse, ce serait encore une manifestation qui aurait sa grandeur.

§

Parlerai-je, en terminant, de mes travaux de cet hiver, puisque j'ai rendu compte de ceux des autres? J'ai déjà dit, plusieurs fois, qu'ils ne sont pas à mettre en parallèle, puisque je ne dispose pas des mêmes moyens d'action. Mes modestes recherches ne peuvent être considérées que comme des glanes, à côté de leurs récoltes. L'intérêt qui s'attache à elles est de porter sur une ville où toute la civilisation de la décadence gréco-romaine s'est concentrée, et qui, miraculeusement épargnée par le temps, nous révèle aujourd'hui des secrets que les sphinx endormis des autres villes de même époque ont oubliés.

Et pourtant, si les siècles étaient restés cléments à ce passé lointain, le vandalisme des hommes s'est depuis cent ans acharné à détruire les vestiges de la cité Hadrienne. Quand Champollion la visita et l'identifia, vers la fin du XVIII^e^ siècle, il trouvait encore debout l'arc de triomphe, dressé en l'honneur de l'Osiris-Antinoüs, et les propylées, comptant quatre-vingts colonnes, qui le précédaient. Aujourd'hui, l'arc a disparu, et la forêt des fûts monolithes est abattue. Derrière cette porte glorieuse s'ouvrait la voie triomphale, piquant droit vers le désert, sur une longueur de quinze cents mètres, bordée de portiques à arcades comptant plus de trois cents colonnes. A un carrefour, l'avenue d'Alexandre Sévère la recoupait, à angle droit, courant sur une longueur de trois kilomètres, des thermes d'Hadrien au théâtre, et pareillement formée de portiques, où les colonnes se pressaient au nombre de huit cents. Tout cela est marqué sur les plans de la *Commission d'Egypte* qui accompagnait Bonaparte. Maintenant, c'est à peine si l'on reconnaît les bases, et, au carrefour, la vasque où pleurait le jet d'eau. Des quatorze temples, relevés

par Champollion, quatre seulement ont conservé l'ensemble de leur ordonnance; le théâtre est dégradé, et le cirque, le plus vaste connu, a perdu ses revêtements.

N'importe. Sous les décombres, s'étend, quand même, la ville gréco-romaine magique, qui surgirait d'un dégagement mille fois mieux conservée que la Pompéï tant vantée. J'en ai pu juger, cet hiver encore, par divers sondages, qui m'ont révélé des quartiers entiers, enfouis sous des collines de poteries brisées et de sables. De grands palais sont là, qui attendent l'heure de nous apparaître, prodigieux. A côté, des maisons privées, dont on peut visiter les appartements, gravir les escaliers, étage par étage, sont telles qu'il y a dix-sept siècles, alors qu'elles furent bâties. Et puis, c'est partout des colonnes, aux chapiteaux finement sculptés; des frises et des corniches refouillées, qui firent partie de chapelles, de reposoirs et de stations, où s'arrêtaient les cortèges et les processions de l'Osiris-Antinoüs. Chaque coup de pioche donné dans ce sol fabuleux dit l'intensité des mythes antinoïtes, l'extension prise par les cérémonies du culte institué en l'honneur du bel éphèbe. Toute l'histoire des rites instaurés en son honneur est là, transcrite en pages monumentales, témoins endormis prêts à se réveiller.

§

Ce n'est point cependant là que je pus pousser mes recherches. Je n'avais pas les ressources nécessaires à telle entreprise. Si même je me décidai à reprendre cette tâche, interrompue des années, ce fut pour remplir une obligation de formalité, en raison de circonstances dont je ne dirai rien de plus pour l'instant.

D'ailleurs, je ne pouvais faire davantage cet hiver : il me fallait former une collection nouvelle, et pour cela retourner à la nécropole. Ce n'est point, certes, que dans la ville il soit impossible d'en réunir une, et même de grande valeur. J'estime, au contraire, que le dégagement des édifices est seul capable de fournir ces pièces remarquables qui fixent l'importance artistique d'une civilisation, statues de marbre ou de bronze, vases d'or ou d'argent, bijoux, objets de luxe, meubles précieux, les mille formes, en un mot, où se synthétise le faste d'une époque, la vie d'une cité, les préférences de ceux

qui l'ont habitée. Seulement, il faut chercher beaucoup plus au hasard que dans une nécropole et, par conséquent, disposer d'un véritable budget d'exploration. Avec mes modestes ressources, il faut marcher presque à coup sûr ; en tous cas, aller seulement là où l'on a toutes chances de réussite, restreindre la part des mécomptes au minima, autant que faire se peut.

J'ai été dédommagé pourtant de cette abnégation par d'intéressantes découvertes. En explorant la partie du cimetière située à la limite des ruines qui, sur les plans de la *Commission d'Egypte*, sont marquées comme ruines de Bésa, l'antique bourgade, qui aurait occupé le site d'Antinoé avant la fondation d'Hadrien, je me suis aperçu que des tombes se trouvaient engagées jusque sous les murailles. J'entrepris aussitôt de forer des puits de sondage à travers celles-ci. Partout, le cimetière continuait ; partout, sous les fondations que je laissais intactes, je retrouvais des sépultures helléniques. Un point demeure donc acquis. Les ruines en question ne sont point celles de Bésa, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'ici ; il ne faut voir en elles que les vestiges d'une bourgade postérieure à la domination romaine, c'est-à-dire, probablement, du IVe siècle, étant donnés les éléments architectoniques. Sur ce point, les plans de la *Commission d'Egypte* sont à corriger.

§

Un peu plus loin, vers le pied de la montagne, un terrain attirait particulièrement mon attention ; nulle part n'apparaissait le sol antique, tout n'était que décombres. Je fis enlever cette butte artificielle ; et dessous, je retrouvai une plateforme, au centre de laquelle s'ouvrait l'orifice d'un puits. Point de margelle ; mais seulement, du côté de l'Est, une plinthe, de la hauteur d'une marche, surbaissant le plan du dallage. Le puits est circulaire et mesure trois mètres de diamètre. La partie Ouest se recouvrait, à fleur du sol, d'une demi-coupole hémisphérique, pendant que la partie Est demeurait à ciel ouvert. La modénature, fort belle d'ailleurs, est romaine. Ce n'était pas un puits destiné à fournir de l'eau, le fait était évident. J'entrepris aussitôt de le déblayer, bien que ce travail s'annonçât long et pénible. J'étais déjà à quatre mètres au-dessous du plan des terres environnantes ; les cinq ou six

mètres suivants ne présentèrent pas grandes difficultés. Au delà, il n'en fut bientôt plus de même. Trois piocheurs seulement pouvaient demeurer au fond, pendant que tous les décombres devaient remonter dans des couffes, enlevées par des cordes. A douze mètres, je rencontrai les pierres ayant formé jadis la demi-coupole, dont les amorces étaient demeurées en place, au bord du puits. A partir du quinzième mètre, les sables, mêlés à des cailloux, qui, jusque-là, avaient formé le remplissage, firent place à des os humains, mêlés à des pierres et à des briques cuites. Je suis descendu ainsi jusqu'au trente-deuxième mètre, extrayant toujours des os brisés et de gros cailloux. Les piocheurs surmenés refusèrent alors de continuer ; aucun des autres ouvriers ne consentit à descendre. Force me fut donc d'abandonner cette exploration.

Le rôle joué par ce puits demeure ainsi, pour le moment, une énigme. Faut-il voir en lui, ainsi que je l'ai supposé, de prime abord, le luminaire d'une catacombe? Toutes les vraisemblances plaident en faveur de cette hypothèse. La présence des ossements humains m'a fait penser, dans la suite, à un charnier. A la réflexion, cette seconde supposition paraît peu fondée. On conservait tous les morts ; aucun, même les suppliciés — j'en ai retrouvé, il y a quelques années, — n'était jeté au charnier. Comment, alors, expliquer la présence des os et des pierres. Je répondrai à cette objection en citant l'exemple de la catacombe d'Alexandrie, découverte il y a quelques années à peine, où le luminaire était pareillement comblé d'ossements. De patientes recherches ont montré qu'au cours d'un de ces massacres, si fréquents à cette époque, des corps avaient été jetés par l'orifice du luminaire, pêle-mêle. Un cavalier, emporté à la poursuite des victimes, était même tombé avec elles ; et son squelette était demeuré uni, dans ce chaos, à celui de son cheval.

Ce qui me porte le plus à pencher vers cette hypothèse est que, vers la fin de ma campagne, j'ai reconnu, dans cette partie de la nécropole, deux autres puits, non maçonnés, simples forages pratiqués à travers les sables compacts, qui semblent avoir été des issues secrètes, dissimulées à travers les tombes. Je n'en parlerai pas davantage, pour le moment, pour des raisons qu'il est momentanément inutile de divulguer.

§

Qu'ajouterai-je à cela? J'ai trouvé, naturellement, une collection qu'il ne m'appartient point d'apprécier. Elle comprend des toiles peintes, donnant les portraits de plusieurs défunts; des masques de plâtre, reproduisant les traits d'un plus grand nombre d'autres; des figurines de laraires, des vases, des « vêtements de gloire », ainsi que disaient les anachorètes pour désigner la toilette revêtue par les morts pour paraître devant le Seigneur.

Le rite de l'Osiris-Antinoüs est aussi représenté. Une nouvelle officiante est retrouvée : « la Porteuse du Miroir... » ; le reste de l'inscription manque.

Pour l'instant, je me bornerai à la mentionner. Quand mes recherches seront terminées sur le rôle qu'elle a pu jouer, je m'efforcerai de dégager sa personnalité, ainsi que j'ai fait pour ses devancières. J'ai été critiqué pour avoir agi ainsi : j'en ai si peu cure que je m'apprête à recommencer. D'abord, je n'ai jamais présenté ces reconstitutions comme absolues. J'ai eu soin, toujours, de prévenir le lecteur ou l'auditeur que l'assimilation était puisée à des études comparatives, aussi documentées que possible, mais ne m'étant confirmées par aucun grimoire officiel. Le titre dont je donne ici la traduction est tracé en rouge, au fond du caveau. J'ai la photographie de celui-ci, elle montre l'impossibilité absolue d'avoir celle de l'inscription, le réduit dans lequel reposait le corps ne laissant point place à la mise au point et étant privé de lumière. Je ne pouvais pas davantage prendre l'aspect de la sépulture, puisque le corps remplissait le tombeau. Il en est de même, d'ailleurs, quand la voûte a cédé; car alors, à mesure que des décombres un objet surgit, il faut le dégager à la main et l'enlever de suite, pour qu'il ne soit point brisé par la pioche. Tout sort ainsi pièce à pièce, fragment par fragment, lambeau par lambeau.

Peu m'importe d'ailleurs de telles objections : en procédant comme je l'ai fait, j'ai conscience d'avoir accompli œuvre utile. Quelques esprits chagrins ont estimé que rechercher ce que pouvait être le luxe ou les fêtes de l'Antinoé païenne était chose frivole ; que l'étude du costume byzantin, des danses sacrées, des représentations des mystères divins ou de l'habil-

lage des images saintes n'était point digne d'un vrai savant, s'il n'était irréfutablement couvert par quelque texte affirmant que tout cela était bien tel qu'il le montrait. Qu'importe, si ces analogies dont j'ai parlé indiquent clairement que c'est probable ? Les morts d'Antinoé n'ont point emporté, dans leur tombeau, le formulaire de leurs attributions : mais les pages du rituel antique sont là, peintes sur les murailles, ou conservées par les papyrus des temps antiques, et les témoignages des monuments d'Antinoé nous affirment que le culte de l'Osisiris-Antinoüs était calqué sur celui de l'Osiris d'autrefois.

Et puis, même en admettant quelques hérésies de détail, ces études ne sont-elles point utiles, autant et plus, aux écrivains, aux artistes, aux lettrés, aux dilettantes, à tout le monde pensant, en un mot, que les doctes mémoires traitant de questions telles que celle-ci : « Le chien d'Alcibiade était-il tondu ? » contrôlés aux sources que peuvent fournir les caricatures et les satiriques antiques ? Cette question d'archéologie capillaire peut présenter un intérêt sans doute, — à condition de n'être point faite par un Paysan du Danube, — elle laissera toujours le monde pensant indifférent.

C'est pour cela que je continuerai, sans m'écarter de la voie que je me suis tracée, en m'efforçant d'établir quel pouvait être le rôle de la Porteuse du Miroir, retrouvée cette année. Et, loin de répondre aux esprits chagrins, je formerai, pour eux, le vœu sincère qu'à ce pèlerinage de Philæ, que je voudrais tant leur voir faire, ils trouvent encore ces guirlandes de roses que le grand-prêtre de la Déesse, au dire d'Apulée, présenta jadis à Lucius.

ALBERT GAYET.

LA PAQUE DES ROSES

A ma Mère.

Je t'écris... C'est un jour de ce premier printemps
Où ta robe à travers le gazon embaumé
Ne doit plus imprimer son sillage mouvant...

Tu n'es pas là, ta place est vide sur ce banc,
Et mon regard tourné encore vers l'allée
Ne voit plus, sur le sable tiède et ruisselant,
La trace de tes pas à jamais effacée...

O ma Mère, faut-il qu'un jour je vienne seul
En ce jardin, parmi ces buis, parmi ces roses,
Et que je cherche en vain, à travers tant de choses,
Tes yeux dont le sourire était tout mon accueil ?...

Tout est là : toutes ces choses insaisissables
Qui vivaient de ta vie et me parlent de toi ;
Ce parfum qu'une fleur au bord de notre table
Par un printemps pareil longuement exhala ;
Le rayon de soleil qui glissa sur ta main
Berceuse de la rose où dormait une abeille,
Et les bourgeons naissant sur les légères treilles,
Et le cri de ce paon affolé par les chiens...
Tout est là : un matin semblable à ces matins...

... Tu venais, ton front nu se voilait de l'ombrelle,
Et doucement dans le jardin tu descendais ;
Sur un arbre naissait quelque branche nouvelle,
Tu t'arrêtais, la contemplant, puis tu disais :
« Mon enfant, il faut être bon, sage, pieux,
Il faut aimer Celui qui fit notre vie telle,
Et croire en le Bonheur comme l'on croit en Dieu. »

Tu crus en Dieu : quand l'heure vint de ta souffrance,
Sous la langue de feu qui minait ton cher corps,
Tu l'entrevis, dernière et suprême espérance,
Comme un phare puissant qui guide vers le port ;
Et, le front incliné, comme une fleur qui penche
Sur le bord de la coupe où la brisa le sort,
Vers Celui dont le nom brûlait ta lèvre blanche
Tu partis, mutilée et belle dans ta mort...

O Mère ! Tu disais : « Puisse cette douleur
A mes enfants que j'aime éviter de souffrir ».
Et tu offris ton mal, comme on offre une fleur,
A Celui qui voit tout et te voyait mourir...
... Maintenant, je viens là ainsi que je venais ;
Je n'ai pas, comme toi, la Foi qui réconforte,
Le mal d'être tout seul, tout seul je le supporte,
Je crois que rien ne sort d'une tombe fermée.

Je viens ici ; Kim, le bon chien, rêve au soleil ;
Kima, entre ses pieds, a reposé sa tête ;
Ce coin te fut paisible, et sur ces douces bêtes
Tu promenas ta main par un matin pareil,
Ils sont là. Autour d'eux la nature sommeille,
Sur la terre et les fleurs flottent quelques vapeurs,
Le parfum d'un lilas, le bourdon d'une abeille...
Le grand jardin est triste et doux, comme ton cœur...

*

Ma Mère, tu n'es plus, et la vie recommence :
Voici qu'autour de moi, ainsi qu'aux jours passés,
La sève du printemps met sur les vieilles branches
Les bourgeons qui seront des branches cet été.

Voici qu'auprès de moi, continuant la nôtre,
La vie, la claire vie de mon enfant aimé,
De ton petit-fils George, emplit toute l'allée,
Bourgeon qui sera fleur quand pâliront les autres...

Tout est bien fait : il faut des larmes aux sourires,
Il faut de la rosée aux fleurs qui vont s'ouvrir ;
Et, des bouches crispées et des cœurs en délire,
Il faut des mots d'espoir pour ceux qui vont mourir...

Il faut... Auprès de moi souffre mon pauvre père
L'éternelle douleur de ceux qui ne voient plus
Sur le chemin les pas de celle qui fut chère
Et qu'ils savent, là-bas, à jamais disparue ;

Il te dira qu'il reste en l'âme qui se fausse
Une corde tendue qui ne résonne point,
Mais dont, un jour, pourra s'échapper une note
Ainsi que d'un violon endormi dans un coin...

Il te dira... Mais moi, qui ne sais pas tant dire,
Je viendrai au jardin, comme tu dus venir ;
Auprès de nous, ton petit-fils, dans un sourire,
Caressera les fleurs que tu voulais cueillir.

Il saura — les enfants connaissent tant de choses,
Que ta vie est en moi et la mienne est en lui,
Et dans son cœur, serein comme le cœur des roses,
Ton clair amour semé germera dans la nuit...

... Et quelque jour, sur la terrasse où tu rêvas,
Sa mère le tenant par la main, attentive,
Je lui dirai : « Ainsi ma mère me parla. »
Je dirai... Et l'enfant saura qu'il peut partir,
Car, sans songer à lui donner une autre égide,
Comme on trempe le fer afin qu'il soit rigide,
J'aurai trempé sa vie nouvelle au Souvenir.

★

Mère !... Ceux qui verront en tête de ce livre
Ton nom, que je voudrais ainsi rendre immortel,
Ne sauront pas, bien que je dise qu'il fut tel,
Quel souvenir ici ma jeunesse leur livre.

Nous deux, nous deux tout seuls sans doute, en cet instant
Où ton âme de mère en mon âme d'enfant
Poursuit sa vie, ainsi qu'en mon cœur qui s'agite
Et rien qu'à ta pensée encore bat plus vite,
Ce sang qui fait ma force et qui reste ton sang,

Nous deux tout seuls savons, en cet instant sublime
Où la communion est si parfaite en nous,
Que la dame à la faulx, qui passe et qui décime,
Contre ce Souvenir impalpable et très doux
Usera son tranchant comme sur une lime...

Nous savons... Tous ces vers de ma jeunesse folle,
Ces premiers vers d'amour et ces vers de douleur,
Je venais quelquefois, incliné sur ton cœur,
Comme l'oiseau blessé qui vers le nid revole,
Les confier à ton indulgence de sœur...

Je venais, tu prenais mon front entre tes mains,
Et ton âme attentive à consoler ma peine
Etait comme une fleur gonflée et toujours pleine
De rosée et de miel...

Ainsi quelque matin
Vous vîtes votre mère apaisante et sereine,
Doux poètes auxquels ma pensée me ramène,
Verlaine, Rodenbach, Samain, Charles Guérin...

★

Ces vers que tu savais, aujourd'hui je les offre :
Ils sont là, je voudrais qu'en eux vécût ton Nom,
Afin que du laurier attaché à mon front
La clarté sur ton front rejaillise et se pose...

Je ne sais point... Il semble à mon âme en délire
Que ce que j'écrirai ne s'effacera pas.
Est-ce l'orgueil qui met cette force en mon bras,
Est-ce l'amour ou la pitié, je ne puis dire ?

Mais ce que je sais bien, — et tandis que ces lignes
Des rouilles de l'oubli pourront un jour ternir, —
C'est que ce livre encor te garde de mourir,
Et que j'apporte en lui, bien que peut-être indigne,
Le bouquet que tes mains ne purent pas cueillir.

*

Je t'apporte ces vers — comme on offre des roses,
Non sur le mausolée éternel et fermé,
Mais dans la chambre heureuse où les persiennes closes
Mettent une ombre autour des objets reposés.

Je t'apporte ces vers, c'est la Pâque des Roses;
Toutes ces belles fleurs que ta main caressa,
Les pivoines de pourpre et les mauves lilas,
Dans la chambre embaumée où seule tu reposes
Tout le jardin d'amour je le porte en mes bras...

(A Touny, 1907,
le jour de la Pentecôte.)

TOUNY-LERYS.

DE STEVENS
ET QUIBUSDAM ALIIS
NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ARTISTIQUE DE NOTRE TEMPS

—

Mon cher Théo,

Quand tu viendras (et je t'engage à venir vers le 16 juin au prix de Paris), nous arrangerons ton frontispice, *Ad majorem Diaboli gloriam*, ce qui est l'épigraphe que je prendrai pour mon Album du Diable, une machine que je rumine depuis longtemps. Je t'ai parlé de Stevens dans ma dernière lettre, mon cher Théo, et tu me réponds en parlant de la tentation de saint Antoine, œuvre tout à fait *fantaisiste*, quoiqu'elle ne soit pas en dehors de l'Idée moderne pour ceux qui savent lire entre les traits de crayon, mais qui n'avait rien à voir en cette affaire. Ne crois pas que j'aie voulu me mettre en parallèle avec Stevens! Lorsque je parle art dans une lettre ou verbalement, je ne pense jamais à moi et je traite toujours mes confrères comme si j'étais un simple amateur d'art quelconque, — un avocat intelligent — il y en a ; ou un marchand de caoutchouc vulcanisé qui aurait fait ses humanités et s'intéresserait aux choses. Du reste, je n'ai pas donné ma note, crois-le bien. Je ne suis pas vieux, j'ai toutes mes dents, tous mes cheveux et deux maîtresses, convenablement chevauchées ainsi que le doit faire un bon fils du pays des Gaules, élève de Rabelais, de Mathurin Régnier, et de quelques autres raillards et bombanciers. Je ne redoute pas de me mettre nu comme un faune devant les belles dames, que le soleil dore mon échine au bord des fleuves, ou que la lampe discrète des boudoirs me caresse de sa clarté lunaire! — Pareil aux colonnes Vendôme et Trajane, mon chibre arrogant se dresse en sa verdeur, défie les déboulonnements et fait rêver les pubertés. Si l'on me poussait à bout, j'en trouerais les toiles de Slingeneyer, comme la pique d'Attila trouait les drapeaux de la décadence! Ah! tu vois que je ne suis pas un vieux!

Parlons sérieusement. Je t'assure que je ne considère tout ce que j'ai fait jusqu'ici, à part quelques machines de mœurs modernes, que comme œuvre d'esprit et de fantaisie. Je ferai des choses qui entreront plus avant dans la vie moderne, crois-le bien. — Je vois *très loin* en art et si je n'arrive pas à l'endroit où je voudrais arriver, c'est que je n'aurai pas eu bon pied bon œil, voilà tout, et d'autres y arriveront. Je ne veux pas, comme toi, comme tu l'as dit, que l'on peigne des *systèmes philosophiques* et que l'on se serve de couleurs *pour écrire des livres*, je n'aime pas non plus « L'ESPRIT » en peinture, c'est-à-dire l'esprit arrangé, voulu, l'esprit de vaudeville et d'épisode, de l'école de Dusseldorf, des Vibert et des Knaus, mais entre cela et passer sa vie de peintre à rendre l'éclat d'un satin et les reflets de l'acajou d'un piano, il y a quelque nuance! — Et puis, l'esprit se trouve en nature, et c'est celui-là qu'il faut peindre, — l'esprit que vous découvrez comme on découvre une orchidée dans un fouillis d'herbes sur lequel les bourgeois du dimanche ont dîné, sans rien voir. Dans la plupart de ses tableaux, Rembrandt est plein d'esprit et d'observation, et cela ne nuit pas. Et Callot! et Rubens! et Raphaël! et tous les grands : Ribéra, Zurbaran, Véronèse! Et Goya! — Si on admet le principe défendu par les gens *sans imagination* contre les intelligences de haut vol, on arriverait à préférer les natures mortes de Jordaens à ses Bacchantes, et deux cuirasses de Vollon à la chapelle Sixtine. Je ne demande pas que notre école belge sorte de ses traditions inhérentes à la race, au climat, au sol, mais enfin Jean Steen est un bel artiste et il avait une jolie imagination! *Il ne faut pas nous laisser dépasser par les photographes*. Et je ne connais pas d'école plus vive, plus spirituelle dans toute l'acception du mot que l'école flamande, qu'on présente toujours comme une école d'êtres purement matériels, — au XVII^e^ siècle et au XVI^e^.

Stevens, voilà pourquoi je t'en reparle, fait — en dehors des Belges — un four absolu, INDÉNIABLE, ici. On le juge sur cette exposition, et on a tort. Les gens comme Arthur Stevens ont tant parlé de « grand art » à propos de Stevens, les marchands de tableaux « à découvert » l'ont tant comparé à Velasquez et à Michel-Ange que ces gros pavés d'ours lui sont retombés sur la tête et jonchent son jardin. On n'a plus gobé

ces choses-là qui se disent impunément au Cercle artistique de Bruxelles, mais que l'on n'accepte pas si facilement ici. On a rejeté les pavés et l'on a bâtonné les ours de Vanderdonck. Voilà tout.

Ici Stevens est triste, il faut bien l'avouer, parce que la belle, savoureuse et forte exécution qui en faisait, dans son genre, un *maître peintre* après Courbet et le sentiment qu'il avait de certaines intimités parisiennes qui le mettent au nombre des peintres de la modernité (une modernité courte et petiote, absolument conventionnelle, mais enfin « Modernité »), tout cela a fléchi. Il y a dans cette salle aux Stevens une demi-douzaine de tableaux médiocres, pas mauvais, pis : médiocres tout simplement et un peu bébêtes. Deux portraits tout à fait faiblots : son fils, mal dessiné, mal campé, peint en tons violacés, et sa fille, un mauvais Reynolds et un Reynolds malade comme si c'était d'un peintre hésitant et ne connaissant pas son métier, lui ! Stevens, un maître praticien ! Puis un tableau demi-nature, bête à lui donner du foin à ruminer, « deux jeunes filles regardant un masque japonais », l'éternelle brune et l'éternelle blonde, — *d'aucune époque !* — Un grand tableau le plus important de nouveau : *des femmes du monde regardant des* « bibelots japonais » *avec un bébé* regardant aussi, autant que son âge le lui permet, « les bibelots japonais ». Toujours ! toujours !! — C'est fait « à l'aquarelle » en petites lèches, le fond est superbe, s'il n'y avait pas de personnages, mais tous les bibelots « japonais » ont plus d'importance que les figures qui sont plus sottes encore que les deux femmes au masque « japonais ». Et la plupart des machines sont de cet acabit. Je parle des *nouvelles choses* faites depuis deux ans. — A côté de toute cette vuiderie, le bon peintre qu'il est se retrouve encore dans un bout d'accessoire, dans une traîne de robe, dans des fonds splendides. Il y a là une tête peinte il y a six ans, *vrai régal de vrai peintre*, une tête d'enfant superbe, admirable, on mangerait de cette pâte-là.

Heureusement, quoi qu'il arrive, son œuvre est fait. Il a été et il sera encore parfois un merveilleux peintre d'accessoires et d'intérieurs. Il n'a jamais pu, comme Courbet, peindre un *beau morceau* de chair féminine. Le souffle lui manquait, et quand il essayait de la grandir, sa peinture s'amincissait, se « laminait » sous l'effort comme un crépon japonais (dont il

a tant fait usage) par l'effet de l'agrandissement. Dans deux ou trois tableaux : *Consolation*, *les Chasseurs de Vincennes*, *le Mercredi des Cendres*, *Petite Industrie*, *le Modèle*, il a entrevu un art plus grand, et il y serait arrivé et beau premier, si... s'il n'avait pas eu et Crabbe ! et Vanderdonck ! et Arthur ! qui lui ont fait produire à la vapeur, autant qu'*eux* le voulaient... Arthur, l'homme aux bourdes et aux blagues, le type du marchand de tableaux qui roule le client et faite dire aux journaux tout ce qui lui plaît, et il s'en vante. — Je connais toutes ces tristes histoires que Balzac « birotteauriserait » et qui sont tristes souvent parce qu'elles perdent les vrais peintres. Et celui-là est un vrai peintre, et il l'a toujours été. Mais c'est le ténor qui a forcé sa voix. Ces maîtres de l'exécution, s'ils n'y prennent garde, sont perdus par l'exécution même qui arrive au « tour de force », comme la danseuse de style qui veut épater son public arrive tout de suite à la *saltimbanquerie*. Et quand cette exécution fuit sous eux, comme leur art n'est pas très élevé ni comme pensée ni comme esthétique, il ne reste que peu de chose. C'est le cas de Stevens. — Il y a des choses inouïes de faiblesse à cette exposition : « *Un de Knyff coupé en deux sur un balcon regarde un modèle italien* », une Italienne qui se détache sur un fond de jardin, *insensé*, à ne pas croire. — Et toujours, dans tous les tableaux de lui, il y a dans un coin le vrai peintre, le *beau peintre* qui se révèle. Sans en avoir l'air, il a subi l'influence de beaucoup de gens. De Groux et Courbet l'ont impressionné beaucoup. Et ce qui lui a fait beaucoup de tort c'est l'influence des Fortuny et des Boldini. J'ai beaucoup étudié cela, et de près. Le robuste peintre qui peignait en belle et pleine pâte, et quelle pâte ! brillante, grasse, rutilante, d'une belle couleur *profonde*, *savante*, a été inquiété par cette exécution nerveuse, vibrante, des Fortuny, des Boldini et de tous ces acrobates merveilleux de l'Ecole de Madrazzo. Le gros lion flamand regardait gambader avec envie ces léopards mâtinés de singes qui grimpaient aux arbres et se balançaient à des bouts de branches aux applaudissements d'un « public idolâtre ».

Boldini et Fortuny surtout lui causaient une jalousie qui s'épanchait en récriminations pleines d'amertume : il parlait toujours du *prix de leurs tableaux*, car Arthur avait fini par lui inoculer pas mal de gouttes du bon sang des « Judenstrasse »

qui coule dans ses veines. Puis ce terrible Boldini ; un homme qui, avec sa verve latine, jette une douzaine de petites femmes dans un salon, et qui fait des Parisiennes, des vraies, comme s'il avait toujours vécu au boulevard des Italiens, du bout de son petit pinceau mordant comme s'il le trempait dans l'acide nitrique, enlève toutes ces élégances et toutes ces finesses ! Cela bouleversait Stevens, qui a voulu imiter ces rapidités, ces enlevages, ces nervosités et *il est sorti de sa nature!* Car jamais ce gros garçon sanguin, aux immenses surfaces charnues n'a peint des *Parisiennes*. Je ne lui ai jamais connu une Parisienne dans les pattes. Sa femme ressemblait à une grosse flamande de Bruges, à part les mains, qu'elle avait très belles ; sa maîtresse était moins Française encore, — son modèle était surtout Daniele et Moïse, des « juivesses » de tous pays. Il n'était pas curieux, ne furetait pas dans les boudoirs étranges pour y découvrir les finesses mystérieuses de la vie de Paris et les hasards des poses surprises. Il fait venir son modèle à l'heure, l'habille, peint ce qu'elle a sur le dos et sa tête du jour, puis cela fait « la grande modernité » selon Arthur Stevens.

C'est un pur flamand adorant la couleur et la peinture pour elles-mêmes, rendant merveilleusement les choses inertes, et tout cela me paraît une assez belle part d'artiste ! Je crois que *nul peintre* n'a mieux rendu un velours, un satin, les tons sourds des tentures dans les appartements parisiens et les valeurs de ton de tout cela. Quel bel œil et comme il voit juste quand il peut, *à son aise*, peindre ce qu'il voit. Son gros œil reflète complaisamment toutes ces belles matérialités, il ne pénètre rien, s'arrête à fleur de peau, et se déclare satisfait de rendre les surfaces. Jamais il n'a eu le geste, ce geste que Fromentin et Delacroix ont cherché toute leur vie et que tous les grands peintres ont trouvé. Pas une de ses femmes n'a su ouvrir une porte et elle n'en avait pas besoin, puisqu'elle était là pour faire admirer les bruns, les bleus ou les rouges de son châle.

Je tenais à te dire mon opinion sur Stevens ou plutôt simplement à la dire. Je ne donne point mon opinion comme bonne, mais comme mienne, ainsi que dit Montaigne, mais j'ai beaucoup étudié l'homme et le peintre, et chez lui tout se tient. Lemonnier, qui a fait de fort belles pages sur lui d'ailleurs, et

qui a vu juste par moment, l'a mal jugé parce qu'il a écrit Stevens à travers les histoires d'Arthur, parce qu'il n'a pas assez habité et vécu à Paris, dans *ses intimités*, pour savoir combien sont peu parisiennes ces grandes *Stevensoises* et puis qu'il ne l'a pas suivi dans ses transformations et les influences que Stevens subissait. — Comme dessinateur, il a peu de finesse; le dessin est énervé, maladroit. Avec Monziès nous avons gravé de ses tableaux; la couleur enlevée, il n'en reste rien; c'est lourdaud et il faut le rectifier même pour obtenir un résultat présentable. J'entends par rectifier enlever les lourdeurs, qui sont dissimulées par la séduction de la couleur. « *Somme toute, je le trouve en résumé : un* EXCELLENT *peintre*, ADMIRABLE *même en ses bons jours*, *un* ARTISTE SECONDAIRE, *un* MODERNISTE RESTREINT. » Comme peintre, Courbet est d'une autre envergure ! Comme *artiste* les Millet, Rousseau, Delacroix, Daumier, Gavarni et cinquante autres de son temps sont à mille pieds au-dessus de Stevens.

Il y a deux ans, je me promenais avec Neuville au Salon, et Fromentin vint à nous. Neuville partit et je me mis à parler *modernité* avec cet homme dont l'esprit était si élevé, l'intelligence si nette et si grande. Je parlais de Stevens, du mouvement naturaliste, etc... Tout d'un coup (je ne sais ce que j'avais dit qui avait pu le blesser), Fromentin s'emporta, me prit brusquement le bras et me dit : « Vous m'embêtez avec « votre modernité — et Stevens et de Jonghe et tous ceux-là ! « Certainement il faut peindre son temps — je le sais bien ! « mais il faut en rendre avec les aspects matériels, qui sont « les aspects scéniques, le *décor*, les personnages aussi ! ! Et « *surtout ! !* il faut en rendre les mœurs, les sentiments « *avant* les costumes et les accessoires. Ces choses-ci jouent « un rôle aussi, mais absolument secondaire. On ne me per- « suadera jamais qu'une femme qui lit une lettre, dans une « robe bleue, une dame qui regarde un éventail, dans une « robe rose, une fille levant les yeux au ciel pour voir s'il « pleut, dans une robe blanche, constituent des côtés bien in- « téressants de la *vie moderne*. Je regarde cela avec plaisir, « les robes sont des merveilles d'exécution, les Chinois de la « tapisserie sont parlants, on prendrait le thé dans les vieux « Japon et le paravent est à lui seul un poème. Mais la fameuse « *Modernité* où est-elle ? — Dix photographies d'album me

« donneront la dose de modernité inclue là-dedans! d'autant « plus ! que : la dame, la demoiselle et la fille ne sont pas « prises *sur le fait*, mais sont amenées à cent sous la séance « dans l'atelier pour revêtir les susdites robes et représenter « la « vie moderne » ! C'est comme si j'avais pris le marchand « de dattes de la rue de Rivoli, si je lui avais mis une chibou- « que dans les pattes et si j'avais peint toute l'Algérie d'après « ce juif tunisien !!! C'est aussi bête que cela ! La *vie* moderne « où est-elle dans tous ces tableaux que Worth eût peints, s'il « avait eu un tempérament de peintre ? — La *vita*, la VITA ! !» criait Fromentin, « le monde est là, il rit, crie, souffre, s'a- « muse, et on ne le rend pas ! — Moi, j'étais un contempla- « tif et je suis allé vers l'Orient, vers les pays calmes et grands « dans la vie primitive. *Si ma vie était à refaire, je ferais « peut-être autrement(!!!)*. Mais enfin j'ai rendu les aspects et « les passions, les dernières grandeurs d'une race qui s'en « allait et c'est encore de mon siècle. Et puis..., et puis je n'ai « pas passé ma vie à peindre la matière inerte ! » — Et Fro- mentin me quitte. Il me rattrape et me dit sur l'escalier : « Je ne veux pas dire qu'il faille avoir beaucoup d'esprit, mais « voir *l'esprit des choses*, qui est énorme et découle de toute « la nature, comme, comme l'eau découle des fontaines, mais « voyez comme ces peintres de modernité, de « *modes*-nité » « plutôt, sont bêtes ! J'étais chez l'un d'eux il y a huit jours. « Entre une petite fille de vingt ans, l'air canaille, un mou- « tard morveux fabriqué dans les lieux de la « reine Blanche » « à la main, jolie comme tout, et pour un sou de noir de fumée « aux yeux : superbe à faire pâmer un « voyant ». Le peintre « la fait se débarbouiller, donne un sou au moutard, le flan- « que dans le coin, jette une belle robe de velours sur cette « catin, lui met un bibelot dans les pattes et cette salope, si « jolie à peindre en salope, *devient « une dame regardant une « chinoiserie » !!* La modernité, mon jeune ami, la moder- « nité ! ! — Il fallait aller chez une vraie dame, si on voulait « peindre une dame ! Mais cela n'empêchera pas « le frère » de « raconter aux Belges que c'est la princesse Poniatowska qui « a posé ! » (Textuel, mon cher Hannon, absolument textuel.)

En rentrant, et pour ne pas perdre cette belle et rude leçon, j'ai pris une feuille de papier et j'ai sténographié cette con- versation qui m'a été bien profitable et le sera surtout. Je te

la certifie textuelle *dans ses moindres mots*. Elle ne me sortira jamais de l'esprit. De cette conversation de Fromentin, j'en ai touché un mot à Lemonnier et je lui en raconterai d'autres quand je le verrai, car il a l'esprit lui aussi trop voyant, pour ne pas voir à un moment donné, et je crois qu'il n'a pas vu juste dans son article sur Stevens.

L'exposition belge est belle. Elle est, en outre, très bien arrangée, bien éclairée, et confortablement établie. On a tiré de ce local désagréable *tout ce qu'on pouvait en tirer*.

Elle est mieux que les autres. Rousseau triomphe et c'est justice. — Viens voir cela et préviens-moi de ton arrivée deux ou trois jours à l'avance.

Bien à toi et à bientôt.

Comprendras-tu cette lettre écrite au galop et pleine de ratures! Je n'ose pas relire! Enfin comprends si tu l'oses!!

Je te serre la main de vieille amitié. Mes compliments, je te prie, à ce vieux Camille. — Du reste, je vais lui écrire un mot.

FÉLICIEN ROPS

Ne vois dans tout ce bavardage que ce qui y est, mon cher Théo, c'est-à-dire une conversation entre nous sur Stevens, — il y a longtemps que je veux te dire mon opinion sur son art et je te la dis, voilà tout. Je ne veux pas « démolir » Stevens — je ne songe pas à ces choses-là et cela ne me viendra jamais à la pensée, mais il est bon de dire de temps à autre son opinion sur les hommes et les choses et à en converser à l'amiable.

Montre ma lettre, si tu veux, à Camille. Cela m'évitera de lui écrire des redites. J'ai une foi en art. Mes croyances sont partagées par les gens qui s'appellent *Bastien Lepage*, *Degas*, *Gervex*, *Béraud*, *Manet*, et cent autres. Ce que nous croyons et ce que nous espérons, c'est d'arriver à un art qui serait presque *l'opposé de celui de Stevens*. — Voilà où nous en sommes! — *L'art de la Vie* et de toutes ses manifestations et de toutes ses passions — faire tout ce qui vous frappe et ne pas s'enfermer dans de petites « spécialités » presque niaises. PETIT ART, PETIT ART, toutes les spécialités d'intérieurs et de bibelots — et cela n'empêche pas de *bien peindre!* — *le mieux que l'on peut!!* Si c'est bien peint, tant mieux! si c'est mal peint, il

restera quelque chose au-dessus de la peinture matérielle, la vie ! — Suppose un Stevens mal peint ! ! ! ! Il y a au musée de Stockholm une tête de Christ de Matsys — MAL PEINT — c'est le plus *inoubliable* chef-d'œuvre du monde ! Qu'elle soit de Matsys ou d'un Suédois, qu'est-ce que cela me fait ! ! Inoubliable ! !

F. R.

Et l'homme à la houe de Millet *mal peint* est ce que l'école française a produit de plus élevé au XIX^e^ siècle.

Garde ma lettre, j'en ferai un jour un article sur tout cela, ou tu le feras — car toi et Camille vous penserez comme moi avant qu'il soit longtemps et quand les « Arthur » ne vous empaumeront plus pour les besoins de leur « magasin » !

LA FARCE DE LA MARMITE

(*Suite* [1])

—

SCÈNE XIV

LETOTON

LETOTON (*seul*). — Je me comporte en larbin profitable et manœuvre, si je l'ose dire, chouettement. Pas de gâchis ni de flemme, quand j'exécute les préceptes de monsieur. Un camérier qui recherche les bonnes grâces du patron n'est pour lui que zèle et mégarde pour soi. Alors même qu'il roupille, il dort en officieux. Quand il appartient, comme j'en ai l'avantage, à quelque galant échauffé d'amour, s'il voit que le tempérament désorbite son jeune homme, que doit-il faire? A coup sûr le refréner, le conduire à sauvement et le retenir sur la pente où l'emballèrent ses petites complexions.

De même que, pour leur apprendre à nager, on étend les écoliers sur une périssoire faite de vîmes et de roseaux — leur fatigue est moindre, car leurs mains et leurs pieds rament en cadence — de même, l'esclave d'un éphèbe en chaleur s'appareille à la nacelle qui le porte et le garde de sombrer. Comme un qui relève les augures, il analyse le ton des ordres notifiés; ses regards lisent à livre ouvert le visage du maître; à la moindre fantaisie, il court et galope et le plus vite quadrige ne le distance pas. Ainsi faisant on esquive les réprimandes et la censure en cuir de bœuf; on ne risque pas de fourbir avec ses membres la rouille des menottes et des ceps. Mon singe est féru de la voisine, M^lle^ d'Argencourt. Et savez-vous ce qu'il vient d'apprendre? Que l'Estimé — père noble — marie à Grand'largesse, autre barbon, la poule convoitée. Il me dépêche ici en observation, afin que je le tienne au courant de leurs démarches. Pour n'émouvoir aucun soupçon et ne donner à quiconque l'éveil, je prends comme escabeau l'autel

(1) Voy. *Mercure de France*, n^os^ 262 et 263.

sacré. De là je pourrai sans fatigue épier les mouvements des deux partis.

Il entre dans le temple de *Bona Fides* et d'un bond s'assied au coin de l'autel.

SCENE XV

L'ESTIME, LETOTON

L'ESTIMÉ.— Toi, cependant, Fides ! ne t'avise pas d'informer les gens que ma pécune est à l'abri dans ton *fanum*. De l'avoir subtilement cachée une confiance m'est venue : et je ne crains plus qu'un déprédateur me la barbote. *Edepol !* celui-là serait un joli chopin qui t'éventerait, marmite pleine d'or ! Mais je t'en prie, ô *Bona Fides !* ne permets pas une telle noirceur.

A présent, je vais au bain premier que célébrer la chose divine. Je ne voudrais pas me faire attendre. Que mon gendre puisse emmener chez lui ma Phœdra, sitôt qu'il enverra les paranymphes. Veille donc, *Bona Fides!* veille toujours ! veille encore et puissé-je ramener intacte ma oulle de chez toi. Je place mon or sous ta garde. Il est enfoui dans le bocage et l'enceinte voués à ta divinité.

Il sort.

LETOTON (*seul*). — Sacré nom de tous les dieux !

Elle est bien bonne ! Le gaga vient d'inhumer un pot au feu garni de picaillons dans les communs du temple ! *Bona Fides !* veux-tu m'être fidèle et rendre le monsieur cocu ? Homme vénérable ! et si je ne me trompe, l'auteur de l'ingénue à qui mon patron fait ce qu'on nomme la cour ! Je vais entrer là-dedans, perscruter les murs faire en sorte de mettre la main sur le gâteau, pendant que notre vieille branche accomplit ses dévotions. Que je repère la menouille, Déesse ! et c'est moi qui régale. Je t'offre un *congius* de vin doux sur lequel tu ne trouveras point mauvais que je m'enfile une chopine ou deux.

Il entre dans le *fanum*. L'Estimé reparaît.

L'ESTIMÉ (*très inquiet, donne tous les signes d'une véhémente perplexité*). — Ce n'est pas sans motif que le corbeau vient de croasser à ma gauche ; il croassait et « cra ! cra ! cra ! » égratignait la terre avec ses ongles. Aussitôt mon cœur de battre la chamade et, comme un funambule, de bondir en mon sein. Pourquoi tarder? Courons. (*Il aperçoit Letoton.*) Hors d'ici ! Hors d'ici ! lombric ! rampante bête, tu ne te mon-

trais pas tout à l'heure et nul te voyait; mais tu sors, à présent, et je t'aurai la peau ! Bonneteur ! maquereau ! pendard ! je m'en vais chauffer ton entrée !

Il le traîne violemment.

LETOTON. — Or, ça, dis-moi? Tu as rencontré le loup-garou ? C'est lui qui te fait déraisonner et piquer ton attaque? Avons-nous jamais fait commerce ? Ai-je gardé les cochons avec toi? Vieille tante! Pourquoi me bousculer? Pourquoi m'écarteler? Pourquoi me flageller ?

L'ESTIMÉ. — Tu le demandes encore, homme très bastonnable! non voleur, mais trivoleur !

LETOTON. — Pardon! que t'ai-je soustrait ou dérobé ?

L'ESTIMÉ. — Restitue, et sur-le-champ !

LETOTON. — Quoi? et que faut-il que je restitue ?

L'ESTIMÉ. — Ce toupet!

LETOTON. — Je n'ai rien poissé qui fût à toi.

L'ESTIMÉ. — Voyons! rends toujours ce que tu as poissé, mais qui n'est pas à moi. Eh bien?

LETOTON. — Eh! bien ?

L'ESTIMÉ. — Tu ne saurais l'emporter avec toi.

LETOTON. — Mon papa, tu es un peu marteau.

L'ESTIMÉ. — [Remets-le-moi !

LETOTON. — Vieux cochon ! tu n'a pas encore cessé de te le faire mettre?]

L'ESTIMÉ. — Remets-le-moi, te dis-je, sans plus goguenarder ; je ne suis pas en train d'expectorer des foutaises.

LETOTON. — Mais que veux-tu que je te mette? Nomme la chose par son nom. *Hercle !* je n'ai grinchi ni larroné quoi que ce soit.

L'ESTIMÉ. — Voyons tes mains.

LETOTON. — Soit.

L'ESTIMÉ. — Montre donc !

LETOTON. — Les voici.

L'ESTIMÉ. — Je vois. Allons. Exhibe la troisième.

LETOTON. — Des larves à coup sûr ou bien quelque lubie, un hanneton peut-être lui débistroquent le cerveau. Prétends-tu, oui ou non, me faire injure ?

L'ESTIMÉ. — Superlative, j'en conviens. Car tu devrais, depuis longtemps être pendu par le cou. Mais cela ne tardera guère, si tu refuses ton aveu.

LETOTON. — Malepeste ! Quel aveu ?

L'ESTIMÉ. — Que m'as-tu dérobé ?

LETOTON. — Les dieux me perdent si je t'ai dérobé la moindre chose !

L'ESTIMÉ (*il imite Letoton*). — Et si je n'ai pas voulu faire main basse, dis ? Allons vite ! secoue un peu ton *pallium*.

LETOTON. — Comme il te plaira.

L'ESTIMÉ. — Ne le dissimulerais-tu pas sous la tunique ?

LETOTON. — Palpe si cela t'amuse.

L'ESTIMÉ. — *Vah !* garnement ! comme il fait la chatemitte et le doucet pour me fermer les yeux ! Mais je n'ignore pas les tours des sycophantes. Or sus, montre encore ta main droite.

LETOTON. — Hem !

L'ESTIMÉ. — A présent, la gauche !

LETOTON. — Les voici toutes deux.

L'ESTIMÉ. — Je suis fourbu. Plus de sondage ! Rends-le-moi.

LETOTON. — Rendre quoi ?

L'ESTIMÉ. — Cesse de feindre. Tu l'as certainement.

LETOTON. — Je l'ai, faoutre ! mais quoi donc ?

L'ESTIMÉ. — Je ne le dirai pas. Tu veux me faire parler. Ce que tu peux avoir à moi, je t'ordonne de le rendre.

LETOTON. — Tu baffouilles, m'as-tu assez douané, peloté pour en définitif ne trouver à toi dans mes poches que tringlette et balai de crin.

L'ESTIMÉ. — Reste, je le veux, reste. Qui donc était ici, en même temps que toi ? *Herclé !* je suis exterminé ! Quelqu'un se muche là-dedans qui cause du dégât. Si je lâche celui-ci, l'autre gagne au pied. En somme, je l'ai douané sans résultat. Va te faire foutre ! Jupiter et les dieux te baillent la malemort !

LETOTON. — Voilà bien ta civilité !

L'ESTIMÉ. — Je m'en vais là-dedans où, si je le rencontre, je tordrai la gargamelle à ton co-voleur.

LETOTON. — Bonsoir !

L'ESTIMÉ. — Et que je ne te revoie plus.

SCENE XVI

LETOTON, seul.

LETOTON. — J'aimerais mieux crever de la peine forte et

dure que de ne pas charrier aujourd'hui même ce gâteux. Il n'osera plus enfouir sa marmite dans le temple. Je crois bien qu'il va l'emporter, à la recherche d'un autre caveau. *Attat !* La porte grince. Le vieux déménage ses pepettes. Chut ! je vais m'appliquer derrière cette porte.

Il se cache.

SCENE XVII

L'ESTIMÉ, LETOTON

L'ESTIMÉ (*il porte la marmite sous son manteau*). — On se peut, disais-je, abandonner sans crainte à *Bona Fides ;* eh bien ! il s'en est fallu d'un cheveu qu'elle ne débarbouillât ma face dans la crotte. Au fond, j'étais perdu sans le corbeau. Moi, *Herclé !* je voudrais bien le voir, ce corbeau signalétique; je voudrais qu'il m'approchât afin de lui dire quelques bonnes paroles : « petit, petit, petit... » Car lui donner à manger n'est pas dans ma manière. Ce que l'on donne est ratiboisé. Maintenant il s'agit d'abriter mon argent et de trouver, pour ce faire, un endroit isolé. Voyons. Le bois de Silvanus : hors les murs, à l'écart, des saules abondants, voilà bien mon affaire. Chose entendue et je me fie à Silvanus de préférence à *Bona Fides.*

LETOTON. — *Euge ! Euge !* les dieux eux-mêmes complotent mon succès. Je cours et devance le pied plat. Je grimpe sur un arbre. Je note la cachette et... Monsieur m'avait enjoint de l'expecter ici. Mais, bastante ! le profit est assez grand pour que je risque l'anguillade. Je ferai fortune au détriment de mes épaules.

SCENE XVIII

LOUVETEAU, MADAME HONESTA, PHŒDRA, *dans la coulisse.*

LOUVETEAU. — Eh bien, oui, maman. Voilà toute l'histoire; tu sais par le menu ma galanterie avec la fille du voisin. Je t'en supplie et t'en conjure encore et t'en conjure de nouveau, ma bonne petite mère, dis la chose à mon oncle et lui parle pour nous.

MADAME HONESTA. — Ce que tu veux, mon enfant, je le veux aussi. J'ai la conviction que mon frère se laissera toucher. Rien de plus juste d'ailleurs que ta demande si, comme tu l'afirmes, tu as mis à mal cette jeune fille, étant pris de vin.

LOUVETEAU. — Non, mère, tu ne crois pas que j'oserais mentir en ta présence?

PHŒDRA (*derrière le théâtre*). — Ah! Ah! Ah! Je meurs. Ah! Nourrice! Grâce! Grâce! Mon ventre! Ah! Ah! Juno! Juno! Lucina! Viens! Au secours!

LOUVETEAU. — Hein! vois-tu, maman, les choses parlent d'elles-mêmes.

MADAME HONESTA. — Elle brame! elle accouche! Doux enfant! Viens avec moi chez mon frère. Ce que tu désires, il faut que, sur le champ, je l'obtienne de lui.

LOUVETEAU. — Va, je te suis, maman. Mais je cherche où peut être Letoton, mon esclave; je lui avais prescrit de m'attendre ici. La chose m'étonne. Mais j'y pense, il travaille sans doute à mes affaires. Donc, j'aurais tort de me fâcher. Me voilà: je te suis pour prendre part aux Comices où l'on va statuer sur mes destins.

SCÈNE XIX

LETOTON

LETOTON. — Les pics aux ailes d'or qui font leurs nids sur des montagnes d'or, je fais la figue à leur magnificence, étant plus riche qu'aucun d'eux. Car je ne m'abaisse pas à commémorer ces porte-besace qu'on appelle des rois. Je suis, moi, le tyran Philippus. O jour délicieux! Je file comme un zèbre; j'arrive le premier au bois de Silvanus. Je grimpe, et me colloque dans un saule et regarde le barbon enterrer son magot. Il s'esbigne; je descends; je déterre l'oulle d'or truffée. *Eia!* Je pars et que vois-je? notre birbe qui rentre chez lui sans m'avoir aperçu, car j'avais la précaution de me tenir en marge de la route. *Attat!* mais derechef je l'aperçois. J'irai pour cacher à la maison le poupard que voici.

SCÈNE XX

L'ESTIMÉ

L'ESTIMÉ. — A mort! A l'assassin! Au meurtre! Où courir? Où ne pas courir? Arrête! Arrête! Qui? Lequel? Je ne sais rien. Je ne vois rien. Je marche aveugle. Je ne comprends pas très bien où je suis, où je vais, mais vous autres je vous prie et vous observe et vous adjure! Vous allez me montrer l'homme. Vous savez bien l'homme qui l'a prise. Vous autres, là, qui

vous drapez dans vos robes blanches et vous tenez en personnes du monde. Et toi, que dis-tu? Parle, je te crois. Tu m'as l'air d'un brave homme. Eh quoi! vous riez! Ah je vous connais tous, entendez-vous? D'abord je n'ignore pas qu'il y a ici des voleurs en masse. Hem! aucun d'eux ne l'a prise? Tu me poignardes. Parle, voyons, dis-moi qui l'a. Tu n'en sais rien? Heu! malédiction! malheur! c'est la mort, c'est la misère! Heu! Ruiné! O jour de deuil, jour de lamentation et de désespoir. Voici! la faim! la pauvreté! Je suis le plus minable des vieillards. Que faire de la vie, à présent que j'ai perdu mon or, tant d'or si bien gardé? Je me dérobais le nécessaire! Je me refusais tout plaisir! Je refrénais mon cœur et mon génie! A présent quelqu'un se réjouit de mon dam! Non, je ne le peux souffrir! (*Il s'abat en pleurant contre l'hôtel de Grand'largesse.*)

SCÈNE XXI

L'ESTIMÉ, LOUVETEAU

LOUVETEAU (*sans voir l'Estimé*). — Quel personnage luctueux sanglote et gémit à notre porte? N'est-ce pas l'Estimé? C'est fait de moi! Le pot aux roses est découvert. Faut-il rester? partir? l'aborder, ou lui tourner le dos? *Edepol!* je ne sais que faire.

L'ESTIMÉ. — Quel homme parle ici?

LOUVETEAU. — Un malheureux.

L'ESTIMÉ. — Je le suis davantage: la ruine, la débâcle, tant de soucis et tant d'affronts!

LOUVETEAU. — Sois de bon courage!

L'ESTIMÉ. — Cela est-il possible, je te le demande?

LOUVETEAU. — Eh bien! C'est moi qui suis coupable et l'auteur de tes maux.

L'ESTIMÉ. — Que me dis-tu?

LOUVETEAU. — La vérité.

L'ESTIMÉ. — Quel mal t'avais-je fait pour me ruiner ainsi et perdre mes enfants?

LOUVETEAU. — Quelque dieu m'enivra qui me poussait vers elle.

L'ESTIMÉ. — Comment?

LOUVETEAU. — J'eus grand tort, je l'avoue, et reconnais ma

faute et c'est pourquoi je te prie, afin que tu m'exauces et d'un plus calme esprit m'accordes le pardon.

L'ESTIMÉ. — Ce n'était pas ton bien. De quel front cependant oserais-tu le toucher?

LOUVETEAU. — Que veux-tu? Le mal est fait. Nul ne peut abolir nos gestes révolus, mais les dieux m'ont conduit par la main, car, sans leur volonté, je n'aurais pas eu cette audace.

L'ESTIMÉ. — Les dieux veulent de même que je te fasse périr chez moi, les pieds dans un *nervus*.

LOUVETEAU. — Ah, ne dis pas cela!

L'ESTIMÉ. — Comment? Oser sans mon aveu toucher à ce qui m'appartient!

LOUVETEAU. — L'amour en fut la cause et le vin généreux.

L'ESTIMÉ. — Homme très dévergondé, avoir le front de me tenir un pareil discours! Impudent! Mais si ton excuse était admise, chacun aurait licence d'arracher en plein midi les joyaux des matrones, puis, en cas d'arrestation, de plaider l'amour et l'ébriété. Ah! combien seraient infames et le vin et l'amour, si le buveur, si le mignon de couchette avaient droit à l'impunité!

LOUVETEAU. — Mais non, puisque je viens spontanément te prier d'absoudre ma folie.

L'ESTIMÉ (*le dévisage avec colère*). — Ils ne me plaisent point, les hommes qui viennent, ayant prévariqué, faire des soumissions. Tu savais qu'elle ne t'appartenait point. Il n'y fallait prétendre.

LOUVETEAU. — Quoi qu'il en soit, puisque j'eus cette audace, je ne demande pas mieux que de réparer, je n'ergote en aucune façon pour la garder préférablement à toute autre.

L'ESTIMÉ. — La garder! La garder malgré moi, quand elle est tout mon cœur!

LOUVETEAU. — Pas malgré toi, puisque je te la demande : j'arbitre qu'il faut qu'elle m'appartienne. Dans un moment tu seras de mon avis, l'Estimé!

L'ESTIMÉ. — Si tu ne me rends...

LOUVETEAU. — Si je ne te rends?

L'ESTIMÉ. — Cette chose mienne par toi soustraite, *hercle!* je te conduirai devant le préteur et déposerai une plainte.

LOUVETEAU. — J'ai soustrait une chose tienne? Comment? De quoi veux-tu parler?

L'ESTIMÉ. — T'aimera Juppiter de même que tu l'ignores.

LOUVETEAU. — A moins que tu ne me dises toi-même ce que tu réclames.

L'ESTIMÉ. — Je réclame, te dis-je, cette marmite, cette marmite pleine d'or que tu as dérobée ainsi que tu m'en as fait tantôt l'aveu.

LOUVETEAU. — *Edepol!* Je n'ai rien dit, ni rien fait de pareil.

L'ESTIMÉ. — Tu nies?

LOUVETEAU. — Et je renie. Et l'or et la marmite je les ignore : je n'en sais pas le premier mot.

L'ESTIMÉ. — Je parle de cette marmite que tu as déterrée au bois de Silvanus. Rends-la-moi! Nous couperons la poire en deux. Tu m'as cambriolé. Soit! Mais au cambrioleur je fais remise de sa peine. *Attat!* Sois gentil. Rends-la-moi!

LOUVETEAU. — N'as-tu pas le timbre un peu fêlé, toi qui me traites de voleur ?

Il s'agit, l'Estimé, d'une autre affaire, d'une affaire qui me concerne et dont je te croyais informé. La matière est d'importance : avec toi j'en voudrais sans hâte discourir, pour peu qu'il te plaise m'écouter.

L'ESTIMÉ. — Parle franchement ! Tu n'as pas éventé ce trésor ?

LOUVETEAU. — Franchement, non.

L'ESTIMÉ. — Et tu ne sais pas qui me l'a pris ?

LOUVETEAU. — Franchement et toujours, non.

L'ESTIMÉ. — Mon voleur, si tu venais à le connaître, le dénoncerais-tu ?

LOUVETEAU. — Avec plaisir.

L'ESTIMÉ. — Et, quel que soit le gavache, tu ne prendrais aucune part dans son butin ? Et le recel? Tu ne le ferais pas ?

LOUVETEAU. — Comptez-y.

L'ESTIMÉ. — Néanmoins, si tu défaillais à ta promesse?

LOUVETEAU. — Alors, que le grand Juppiter me châtie à son gré !

L'ESTIMÉ. — Il suffit. Parle maintenant. Que me veux-tu ?

LOUVETEAU. — Si tu n'es pas averti de quelle maison je suis né, apprends que j'ai pour oncle ton voisin, Grand'largesse.

Mon père se nommait Antimachus. J'ai pour nom Louveteau et suis fils de madame Honesta.

L'ESTIMÉ. — Parfait ! ton lignage m'est connu. A présent de quoi retourne-t-il ? Cela, je voudrais le savoir.

LOUVETEAU. — Ecoute donc. Tu possèdes une fille de toi ?

L'ESTIMÉ. — Sans doute ; même, pour le quart d'heure, elle est à la maison.

LOUVETEAU. — Tu l'as, si je ne me trompe, fiancée à mon oncle ?

L'ESTIMÉ. — Parfaitement exact.

LOUVETEAU. — Sauf respect, mon oncle m'a chargé de te notifier la rupture et qu'il abandonne ce projet.

L'ESTIMÉ. — Une rupture quand la noce est prête ! Quand le repas est sur le feu ! Que les dieux immortels, que les déesses, pour tant qu'il en existe, arrachent les boyaux du misérable ! Car lui seul est cause que j'ai perdu mon bien. Hélas ! Hélas ! infortuné !

LOUVETEAU. — Calme-toi. Prononce des paroles de bénédiction ! Pour le bonheur de ta fille et pour le bonheur tien, répète : AINSI QU'IL PLAISE AUX DIEUX !

L'ESTIMÉ. — AINSI QU'IL PLAISE AUX DIEUX !

LOUVETEAU. — AINSI QU'IL PLAISE AUX DIEUX ou en ma faveur à moi ! Ecoute donc. Un homme fait pardonner ses fredaines, quand lui-même se réprimande et qu'il dit : j'ai tort ! Donc, l'Estimé, si dans un coup d'affolement j'ai manqué à toi-même, en outrageant ta fille, oublie et pardonne ! Conformément aux lois, mets sa main dans ma main. Oui, pressé par les aiguillons du boire et de l'adolescence, je la vergondai, aux matines de Cérès.

L'ESTIMÉ. — *Hei !* à moi ! de quel fortait oses-tu m'instruire ?

LOUVETEAU. — A quoi bon te douloir ! Te voilà grand-père aux noces de ta fille. Car elle accouche présentement, les neuf mois révolus. (Compte-les sur tes doigts !) Mon oncle la répudie en ma faveur. Entre et, si je dis vrai, tu pourras t'en convaincre.

L'ESTIMÉ. — Je suis foutu ! Disgrâce et contumélie ! Entrons cependant et sachons la vérité.

LOUVETEAU. — Je te suis à l'instant. La chose dans le gué du salut me paraît embarquée. Et Letoton, mon officieux ? Où donc s'est-il fourré ? Je vais l'attendre quelque peu, juste

de quoi donner le temps au père noble de faire causer la vieille nourrice, camérière de Phœdra.

SCENE XXII

LETOTON, LOUVETEAU

LETOTON. — Dieux, favorables dieux ! quelles et quantes rigolades vous m'avez décernées ! Ma tambouille est enceinte ! Elle porte en sa bédaine quarante livres d'or ! Croyez-vous que l'on trouve dans Athènes un zigue plus rupin que moi, sans compter l'agrément de plaire aux dieux ?

LOUVETEAU. — Qui parle ? J'ai à coup sûr entendu quelqu'un tout près d'ici.

Il aperçoit Louveteau.

LETOTON. — Tiens ! le patron.

LOUVETEAU. — Voilà-t-il pas mon domestique ? Lui-même tout craché.

LETOTON. — Monsieur...

LOUVETEAU. — Letoton...

LETOTON. — Je l'aborde...

LOUVETEAU. — Je vais à lui... Sans doute il aura, d'après mes ordres, causé avec la nourrice de Phœdra.

LETOTON. — Pourquoi ne pas sortir au patron ce que j'ai dégotté ? Ensuite je l'exhorte à me donner la manumission. Une ! deux ! Allons-y (1), j'ai trouvé...

LOUVETEAU. — Quelle chose ? dis.

LETOTON. — Pas précisément ce qui fait crier aux gosses : « voilà ! voilà ! voilà... » quand ils épluchent la fève.

LOUVETEAU. — Est-ce que tu fais la bête ? Ça ne te change pas.

LETOTON. — Monsieur, prends donc patience. Je te vais débobiner cela. Ecoute.

LOUVETEAU. — Parle donc.

LETOTON. — J'ai déterré aujourd'hui un bas de laine qui n'est pas modeste.

LOUVETEAU. — Où ?

LETOTON. — Une marmite pleine d'or. Quatre livres pesant.

LOUVETEAU. — Quelle histoire ?

LETOTON. — Je l'ai chauffée au papa l'Estimé, notre voisin.

LOUVETEAU. — Où cet or ?

(1) Ici commence le raccord d'Urceus Codrus.

LETOTON. — Chez moi, dans un tabernacle. A présent, je veux que tu m'accordes la manumission.

LOUVETEAU. — Moi t'affranchir, cumulard de toutes les scélératesses?

LETOTON. — Tout doux! Monsieur, je sais à quoi m'en tenir. Gentille, n'est-ce pas, ma petite expérience? Déjà tu t'apprêtais à me faire lâcher prise. Eh bien! que ferais-tu, si je l'avais dénichée?

LOUVETEAU. — Trêve de sornettes! File et rends-moi cet or.

LETOTON. — Que je rende cet or?

LOUVETEAU. — Sur-le-champ, pour le remettre au vieux.

LETOTON. — Ah ça! Où veux-tu que je le prenne?

LOUVETEAU. — Mais, dans le tabernacle où tu l'as mis.

LETOTON. — *Herclé!* Je m'amuse à dire des bêtises. Une blague, et voilà tout.

LOUVETEAU. — Tu n'as peut-être pas réfléchi à ce qui t'attend.

LETOTON. — *Herclé!* tu me peux saigner, puisque cela t'amuse : quant à faire venir autre chose de moi...

LOUVETEAU. — Qu'il te plaise ou non, écartelé aux montants de l'arbre sec et tes animelles variqueuses... Mais je tarde à saisir le gredin par le cou, à renvoyer son âme aux plaines d'asphodèle! Rends-tu? ne rends-tu pas?

LETOTON. — Je rends.

LOUVETEAU. — Rends tout de suite.

LETOTON. — Monsieur, tu vas l'avoir; cependant trouve bon que je récupère mon haleine. Ah! Ah! Mais que veux-tu, maître, que je te donne?

LOUVETEAU. — Tu l'ignores, coquin! Oserais-tu nier ce que tu disais tout à l'heure et la marmite d'or quatre livres pesant? *heïa!* faites venir les porteurs d'étrivières.

LETOTON. — Voudrais-tu m'écouter un instant?

LOUVETEAU. — Je suis sourd. Hé! les maîtres donneurs de de bastonnade!

SCÈNE XXV

LETOTON, LOUVETEAU, LES PORTEURS D'ÉTRIVIÈRES

LES PORTEURS. — Tu nous appelles?

LOUVETEAU. — Or ça, qu'on prépare des chaînes.

LETOTON. — Ecoute un peu! Si cela t'amuse, tu pourras ensuite me faire cadenasser.

LOUVETEAU. — Entendu, mais garde-toi des longs discours.

LETOTON. — Si tu me fais tourmenter jusqu'à la mort, vois un peu quel sera ton bénéfice. D'abord tu perdras un esclave; ensuite la chose que tu désires te sera pour toujours inhibée. Ah! si tu m'appâtais avec cette promesse de la tant douce liberté, je me ferais le vassal de tes caprices et tu n'aurais qu'à te louer de mon zèle. Tous, Natura nous enfanta libres; qui de nous et malgré soi n'aime la liberté? De tous les maux, le plus affreux n'est-il pas la servitude?

LOUVETEAU. — Tu ne parles pas avec stupidité.

LETOTON. — Ouïs le reste. Notre âge enfante des hommes trop acharnés au lucre. Pauvres dans l'opulence, je les nomme volontiers des Harpago, des Harpya, des Tantalus, mourant de soif auprès de la fontaine. Nulle richesse ne leur paraît assez grande pour eux, ni celle de Midas ni celle de Crœsus. Non, les trésors des Perses eux-mêmes ne sauraient assouvir leur jabot tartaréen. Les maîtres en usent vis-à-vis de leurs esclaves d'une façon inique et les esclaves le leur rendent bien. Dans les deux camps, on s'abomine. Office, buffet, cellier, crédence, tout est fermé à triple cadenas par des mornes grigous. Ils refusent le nécessaire à leurs enfants, mais le domestique les vole en incagant leurs clefs en trousseaux. Les fers, les croix, bagatelle! Tenez pour certain qu'ils n'avoueront jamais. Rapine et discrétion! D'êtres captifs les fripouilles se dédommagent de leur mieux; ils guoguenardent et s'administrent du bon temps. Conclusion : la liberté fait les meilleurs esclaves.

LOUVETEAU. — Bien raisonné, mais tu n'es pas économe de paroles ainsi que tu l'avais promis.. Voyons. Si je te donne la manumission, me rendras-tu...

LETOTON. — Je la rendrai ; mais j'exige des témoins. Excuse, patron, car je n'ai pas la moindre confiance en toi.

LOUVETEAU. — A ton gré; fais venir un cent de témoins, j'y souscris volontiers.

LETOTON. — Grand'largesse, Honesta, venez, de grâce! venez donc, vous rentrerez dès que la chose sera parfaite.

SCÈNE XXVI

LETOTON, LOUVETEAU, GRAND'LARGESSE
MADAME HONESTA

GRAND'LARGESSE. — Qui nous appelle ? Me voici, Louveteau.

MADAME HONESTA. — Me voici, Letoton. Qu'est-ce ? Parlez.

LOUVETEAU. — Le chapitre sera court.

GRAND'LARGESSE. — Déduis-nous cette affaire.

LETOTON. — Soyez témoin ! Si je ramène ici une marmite pleine d'or quatre livres pesant, si je la remets à Louveteau, il m'affranchit et me voilà mon maître. Tu t'engages ?

LOUVETEAU. — Absolument.

LETOTON. — Vous l'entendez?

GRAND' LARGESSE. — Oui.

LETOTON. — Jure par Jovis.

LOUVETEAU. — A quoi me réduit la peine du prochain ! C'est trop d'insolence! Pourtant il faut s'exécuter.

LETOTON. — Heus ! notre siècle ne porte pas des moissons de bonne foi. On libelle des actes. On a douze témoins : le scribe spécifie et le temps et le lieu. Ce qui n'empêche pas que l'on trouve un rhéteur pour nier la chose impudemment.

LOUVETEAU. — Or ça, dépêchons-nous.

LETOTON. — Heus ! prends ce caillou.

LOUVETEAU. — SI JE TE MANQUE PAR FALLACE QUE JUPITER, — SAUFS LES BASTIONS ET LA CITÉ, — *me* REJETTE COMME JE FAIS DE CE CAILLOU. Eh bien? Es-tu content ?

LETOTON. — Tout à fait. Je vais apporter l'or.

LOUVETEAU. — Cours d'un vol pégaséen ! Bois la route et viens ici.

SCÈNE XXVII

LOUVETEAU, LETOTON, GRAND'LARGESSE, L'ESTIMÉ, MADAME HONESTA

LOUVETEAU. — Qu'un larbin discoureur est une sotte chose quand il veut avoir plus d'esprit que vous et moi ! Peste de l'affranchi Letoton ! Qu'il apporte néanmoins le trésor du père l'Estimé. Je veux étancher ses larmes au bonhomme et le rendre à la vie et le mettre en goguettes pour qu'il m'octroie sa fille dont un fils couronne élégamment aujourd'hui la parturition (*saluant le public*) de quoi je suis l'auteur. Mais voici la chose, Letoton chargé comme un bardeau. Il apporte, en effet, la bienheureuse marmite.

LETOTON. — Louveteau, je te ramène ici une marmite pleine d'or quatre livres pesante. Ai-je tardé ?

LOUVETEAU. — Hourrah ! que vois-je ici? Dieu juste! Quel trésor! Deux, trois et quatre fois six cents *philippus* d'or! L'Estimé! L'Estimé! L'Estimé !

GRAND'LARGESSE. — L'Estimé ! L'Estimé.

L'ESTIMÉ. — Quoi? Que me voulez-vous? Quoi ?

LOUVETEAU. — Descends au plus vite. Les dieux sont avec toi, nous avons la marmite.

L'ESTIMÉ. — Est-il vrai? N'est-ce point un jeu ?

LOUVETEAU. — Nous l'avons. Cours!

L'ESTIMÉ. — O grand Juppiter! O Lar! et toi Juno! Alcides qui retrouves les objets perdus. Vous avez pris pitié d'une victime en cheveux blancs. Oh! que bienheureux, marmite, que bienheureux ton vieil ami! Je te presse dans mes bras. Je m'enivre de tes baisers. Mille baisers de toi ne peuvent me suffire. O vie! O cœur! Tombe le deuil en poussière !

LOUVETEAU. — J'estime de vieille date que pour les enfants, les hommes et les vieillards, faute d'argent est la pire douleur. La misère induit l'éphèbe à se coucher, l'homme à escroquer, le vieux à mendigotter. Mais il est plus triste encore — je le vois à présent — d'avoir de la pécune fort au delà de ses besoins. Quelles amertumes la perte de son or causait à l'Estimé!

L'ESTIMÉ. — A qui rendrai-je les actions de grâces méritées? Aux dieux qui respectent les bons? A mes amis ? En détail ou collectivement ? Oui, à tous. Et toi d'abord, Louveteau, l'instigateur d'un si grand bien, je te guerdonne de la marmite. Accepte de bon cœur. Je veux qu'elle t'appartienne. Et prends ma fille aussi, car tel est mon désir, je te l'atteste devant ton oncle Grand'largesse et ta mère, la très estimable Honesta.

LOUVETEAU. — Beau-père souhaité, compte sur ma légitime gratitude.

L'ESTIMÉ. — Prouve-la. Reçois mon cadeau nuptial et ton beau-père avec lui.

LOUVETEAU. — J'accepte. Que dorénavant mon foyer soit le tien.

LETOTON. — Il reste quelque chose à faire. Souviens-toi de m'affranchir.

LOUVETEAU. — Tu m'admonestes justement. En récompense

de tes vertus, sois libre, Letoton, mais sans oublier pourtant de remettre au feu la cuisine interrompue.

Au cours des précédentes répliques, l'Estimé a prélevé sur la Marmite un écu d'or qu'il offre à Letoton. Celui-ci regarde avec étonnement la pièce de monnaie et la fait reluire au soleil, puis se résout à l'empocher.

LETOTON. — Spectateurs, le ladre est tout à coup devenu magnifique. Imitez son exemple. Faites-nous largesse et, si vous avez ri, Seigneurs, applaudissez.

LAURENT TAILHADE

1er septembre-7 novembre 1907.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXIII. — Morale.

M. DELARUE.— Réjouissez-vous, mon cher ami, on va pendre tous les pornographes et brûler tous leurs livres, enfin!

M. DESMAISONS. — Mais je ne me réjouis pas du tout, attendu que j'aime beaucoup la pornographie.

M. DEL. — Comment, vous osez?...

M. DESM. — Oui, j'ose dire que la belle pornographie me rejouit, celle de la Bible, celle d'Aristophane, celle de Martial et de tous ces solides Romains qui vitupérèrent la débauche avec une précision merveilleuse, la nôtre enfin, celle qui amusa le moyen-âge, celle de Rabelais, celle de Ronsard, celle dont Henri IV se plaignait qu'on ne lui en donnait pas assez, la pornographie éloquente du président Maynard, qui mène le train bacchant du grand siècle, et tout ce qui suivit, jusqu'à nos derniers grands écrivains que la justice bourgeoise, comme il sied, persécuta. J'aime aussi l'italienne, d'un si beau style, d'un si noble réalisme, et l'espagnole, dont l'expression touche au mysticisme, et la vénitienne dont Baffo fut le Pétrarque délirant. La pornographie tient une grande place dans toutes les littératures, et je me demande même si un écrivain chez lequel on ne sent pas un peu de pornographie est un véritable écrivain.

M. DEL. — Vous n'allez pas un peu loin?

M. DESM. — Du tout. Mais il est bien entendu que, par ce mot stupide de pornographie, j'entends la libre expression du sentiment sexuel. Je m'en sers parce que tout le monde s'en sert, mais il ne vaut rien. Le mot qui convient, c'est peut-être le mot érotisme, avec son équivoque sensuelle ou sentimentale. Il y a de fort plates poésies érotiques et il en a de furieuses. Je reprends donc ma proposition : pas de poésie sans érotisme, pas de roman sans érotisme, par de philosophie sans érotisme...

M. DEL. — Oh!

M. DESM. — Quelle serait donc, je vous prie, cette philosophie qui prétendrait faire abstraction du grand ressort vital, l'instinct de reproduction? Cela serait la philosophie de la niaiserie. Vous avez lu Spinoza? N'a-t-il pas fait à l'érotisme sa part normale?

M. DEL. — C'est vrai.

M. DESM. — Un Bossuet n'a pu s'en défendre. L'érotisme chez lui s'appelle concupiscence. Sans érotisme, pas de pensée. Loin de croire qu'il y ait antinomie entre les deux termes, il faut, je crois, les lier étroitement. Ce qui nous trompe parfois, c'est le masque banal que prend l'expression de l'érotisme. L'accoutumance fait que nous ne percevons plus le sens réel des mots. Il y a un symbolisme inconscient qui transforme en formules les affirmations physiologiques les plus nettes et les plus claires.

M. DEL. — Je ne comprends pas bien.

M. DESM. — Oui, il vous faut un exemple. A moi aussi, il me faut des exemples pour comprendre l'abstrait. En parlant, j'en avais un dans l'esprit; le voici.

M. DEL. — A la bonne heure.

M. DESM. — Iriez-vous dire à une petite fille : Mon enfant, tu es le fruit du ventre de ta mère ?

M. DEL. — Non, je lui demanderais plutôt combien les bébés valent au marché ou, à la campagne, si on en trouva beaucoup sous les choux, cette année.

M. DESM. — Sans doute, et cependant, depuis bien des siècles, les petites filles, s'adressant à la Sainte Vierge, répètent, avec moins d'innocence qu'on ne le croit sans doute : Béni est le fruit de ton ventre, Jésus. Cette petite leçon physiologique est excellente, mais on pourrait, si on avait le caractère d'un démocrate chrétien, la prendre de travers. Quelle tête ferait-il, le démocrate chrétien, si on disait à sa petite fille : « Tu n'es pas venue sous un chou, mon enfant, tu es tombée du ventre de ta mère, comme on te le fait répéter deux fois par jour dans tes prières. Tâche de comprendre ce que tu récites. » Admettez-vous maintenant que l'érotisme est partout, jusque dans la plus modeste prière? Toute l'histoire du christianisme, qui passe pour la religion la plus chaste, n'est qu'une suite de tableaux érotiques. Il ne peut pas en être autrement : supprimer l'érotisme, ce serait supprimer la vie. Je ne connais aucune grande manifestation sociale qui ne soit une manifestation érotique, et la plus libre est encore le mariage cérémoniel, cette exposition préalable du couple, au moment même qu'il se prépare aux ébats amoureux. Pour moi, je ne fais aucune différence entre le mariage de la Vierge, de Raphaël, et la peinture de ce vase grec qui représente un homme et une femme en accouplement. C'est le même acte, à deux phases différentes. Qui peint la première phase me suggère la seconde. Tout n'est qu'érotisme.

M. DEL. — C'est vrai, mais l'érotisme latent diffère tout de même de l'érotisme avéré. Puis, il y a les coutumes, la mode.

M. DESM. — Je le sais et je tiendrai toujours compte de cela dans

un raisonnement. Il ne faut rien brusquer, il faut laisser faire. C'est précisément la coutume que j'invoque pour demander dans les écrits et dans les arts plastiques la liberté d'expression. Il y a des tempéraments divers. Aux uns une expression modérée suffit; d'autres en exigent une plus forte. Evidemment, l'homme qui écrivait à Maxime du Camp : « En publiant cette *Madame Bovary*, vous déshonorez la France aux yeux de l'Europe », cet homme n'avait pas besoin de *Mademoiselle de Maupin*. Il satisfaisait très facilement son besoin d'érotisme. Pourquoi le prendrions-nous comme type? Pourquoi ne pas concéder à un tempérament différent des lectures d'une sensualité plus forte? C'est ce qui se fit, je pense, dans tous les temps. Les hommes eurent toujours le choix de leurs livres. Qu'on ne touche pas à cette tradition. Toutes les époques ont produit de ces livres que le vulgaire appelle aujourd'hui pornographiques, en même temps que de ces livres qu'on appelle édifiants. Choisissez, mais laissez-nous choisir également.

M. DEL. — On dirait que vous faites un discours, vous ne me laissez pas placer un mot.

M. DESM. — Pardon, cher ami, parlez, je vous en prie.

M. DEL. — Je ne sais plus ce que je voulais dire.

M. DESM. — Vous n'êtes pas de mon avis?

M. DEL. — J'en suis à peu près.

M. DESM — Alors ?

M. DEL. — M'y voici. Ils disent que les livres pornographiques, ce sont les livres érotiques écrits sans talent.

M. DESM. — Et à quoi reconnaissent-ils cela, les cuistres?

M. DEL. — Je l'ignore.

M. DESM. — Quel est pour eux le talent ?

M. DEL. — Que sais-je ?

M. DESM. — Est-ce l'édification, le moralisme, l'ignorance?

M. DEL. — Pas tout à fait.

M. DESM. — Quoi donc ?

M. DEL. — Peut-être une certaine manière de peindre la vie sous des nuances azurées, de présenter l'amour comme une des formes les plus nobles de l'idéal, de ne faire aux passions que des allusions générales, abstraites, lointaines, de respecter toutes les conventions, tous les préjugés, toutes les hypocrisies...

M. DESM. — Non, ce n'est pas tout à fait cela. Sans doute, ce genre fleurit toujours, avec l'approbation des salons, mais ce qu'ils appellent le talent est tout matériel, tout extérieur. C'est le style.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — J'en suis sûr. Tenez, si M. René Bazin voulait écrire un livre pornographique, il vaincrait toutes les pudeurs. Il écrit si bien ! Vous souvenez-vous de ce passage d'un voyage en Angleterre

où, décrivant un chemin creux fait de terre molle et de gazon, il disait : On avait la sensation de marcher dans un vaste sorbet panaché, pistache et chocolat?

M. DEL. — Le c..... !

M. DESM. — Vous êtes vif.

M. DEL. — C'est peut-être que je ne suis pas styliste, mais j'aime les images propres.

M. DESM. — Lisez les pornographes. Vous n'y verrez jamais que de jolies femmes, soigneusement lavées, parfumées et poudrées. Rien de répugnant. Des images de volupté. La vie est une fête amoureuse et l'on joue nu à nu sur les tapis de fleurs et les tapis de soie. Des roses, des jets d'eau et des violons :

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crincrins et des tambours de basques.

Des seins se gonflent, des arcs se bandent, des bouches se trouvent, des corps se ploient.

M. DEL. — Vous poétisez peut-être un peu ?

M. DESM. — Du tout. Je vous esquisse le tableau des divertissements qui inspirent aux anti-pornographes la plus forte haine.

M. DEL. — Et cela se comprend bien.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Viollis : *Monsieur le Principal*, Calmann-Lévy, 3.50. — Edouard Quet : *Les Charitables*, Fasquelle, 3.50. — Marie de la Hire : *Modèle nu*, Bibliothèque indépendante, 3.50. — Nonce Casanova : *Jean Cass*, Ambert, 3.50. — Henry Rabusson : *Frissons dangereux*, Calmann-Lévy, 3.50. — Maurice Montégut : *Le Roi sans trône*, Lemerre, 3.50. — Paul Marabail : *Le Secret du sphinx*, Lemerre, 3.50. — Mary-Gill : *L'Officine*, Tassel, 3.00. — Paul Margueritte : *Les Jours s'allongent*, Plon, 3.50. — G. Guitton : *Ce que seront les hommes de l'An 3.000*, Librairie illustrée, 3.50. — Marquise de Pontevès-Sabran : *Le Curé de Sainte-Agnès*, Plon, 3.50. — *Album Mariani, Tome XI^e*, Floury.

Monsieur le Principal, par Jean Viollis. Dire juste et bien au sujet des mœurs de province voilà qui devient de plus en plus difficile. On s'est trop moqué et trop légèrement des provinciaux pour que toute étude nouvelle de leurs faits et gestes ne paraisse pas exagérée. On retombe forcément dans la même vieille plaisanterie ou dans le même attendrissement de sentimentalité fausse. C'est comme ces fameux grands tableaux de maîtres qui à force d'avoir été reproduits donnent l'illusion de devenir des chromo. L'auteur de ce volume a vécu de la vie de ses héros, je pense ; il les a connus, non comme quelqu'un qui descend de l'express de Paris et s'étonne de tout, mais comme quelqu'un qui a pénétré dans leurs intérieurs paisibles troublés du moindre coup de sonnette et il ne s'est pas offensé de leurs

pauvres ridicules de gens végétatifs. *Monsieur le Principal* dirige le collège de la ville de Guinette, un petit endroit bien loin des orages de la capitale, si, cependant, y souffle assez souvent la tramontane. C'est un homme honnête que poursuit le désir bien légitime de faire des économies tout en améliorant l'ordinaire des collégiens. Il n'est ni méchant ni sot. Bourré de préceptes indigestes, il voudrait pouvoir associer la volonté de les nourrir convenablement tout en leur fournissant plus de latinité que de pain. « L'homme ne vit pas que de pain! » Puis il a deux filles, coquettes sournoises, une femme tournant au vinaigre le vin généreux que fut jadis son affection conjugale. On coupe le raisin du dessert en menus morceaux, on allonge un peu l'abondance et l'on fait donner aux poêles, mal réparés, leur maximum de tirage. Tout cela discrètement, administrativement. Le *petit endroit* n'a pas de respect pour tous ses efforts matériels; quant aux efforts intellectuels, il faut demander son impression à l'irascible commandant Clavières! Les mères se plaignent dès qu'on leur réclame le carreau cassé par le jeune défunt. Un collégien a beau être mort *d'accident*, il reste à son passif l'accident du carreau cassé. Le malheureux M. le Flos, principal du collège de Guinette, pressé par ses créanciers, car, hélas! il a des dettes et ses souliers prennent l'eau, réprimandé par ses supérieurs, les inspecteurs d'Académie, mal vu de ses subordonnés, tente une démarche du côté de Messieurs les professeurs. Il voudrait au moins, par la puissance du verbe, les réchauffer d'un enthousiasme scolaire que lui-même ne possède plus et rien de navrant comme cette scène à l'auberge où il va trouver ses collègues, l'esprit tourmenté de grandes phrases réformatrices, et où il est obligé d'assister à une partie de cartes pendant qu'il perd, lui, son honneur de principal ancien jeu. Réduit aux pires expédients, ses dettes augmentent, un professeur dernier bateau ameute contre lui ses collègues, ses ennemis, les enfants qui finissent par lui manquer de respect. Un matin, il se tue, ne pouvant plus supporter une existence d'ailleurs menacée aussi par la maladie chronique, l'albuminurie, qu'il se découvre en réalisant une expérience chimique dans la vulgaire solitude d'un laboratoire de collège. On pourrait certainement écrire sur sa tombe: « Ci-gît un brave homme qui eut le tort de conformer sa vie aux préceptes de la bienséance. » Il incarne le type de l'homme de province effaré par la puissance du progrès, demeurant fidèle à la loi d'urbanité qui régit ou doit régir les directeurs de l'enseignement français. Pauvre diable point sot, digne de respect, mais tellement en retard dans le siècle des automobiles, étranglé surtout par l'implacable misère intérieure des gens toujours en représentation et sacrifiant tout à la décence de leur extérieur. *Monsieur le Flos* est un bon et beau type de cette vie de province qu'on nous peint généralement si mal. L'auteur l'a sans doute créé d'après na-

ture, mais il y a ajouté tout son art discret de psychologue poète, ce dont il le faut remercier.

Les Charitables, par Edouard Quet. Le procès des gens du monde ivres de bienfaisance comme on le serait d'un champagne de grande marque. La charité qui mousse, déborde, emplit de son parfum distingué les esprits les moins enclins aux idées ascétiques. Certaines femmes, sur le retour, sans beauté célèbre et sans occupation artistique, font de la charité comme elles feraient du sport, un sport spécial pas très fatigant, car on organise des bureaux qui vont en ville pour porter les aumônes. Ils y vont même en voiture, ce qui simplifie la question et achève d'enrager le peuple. Mme d'Arlanc distribue donc sa fortune, voire la fortune des autres, aux miséreux. Elle donne des fêtes en l'honneur de la misère ; elle a trouvé mieux, elle fera bâtir le palais de la Charité et elle recevra la croix de la Légion d'honneur pour la récompense de ce magistral défi porté au bon sens des pauvres. Mais toute croix ne s'obtient pas sans l'effort d'un calvaire à monter et, durant qu'on la décore, elle apprend qu'on a séduit sa fille, sa propre *orpheline temporaire*, dont elle a, depuis des années, abandonné la direction comme étant un devoir indigne de la grande bienfaisance universelle.

Modèle nu, par Marie de la Hire. Par hasard une femme de lettres a su se rapprocher de la ligne toute simple d'une bonne académie dans un roman exempt des fioritures mondaines d'usage. C'est l'histoire d'un atelier sans le bric à brac du peintre amateur. Garçons et filles, massier et massière, cher maître et jeunes apprentis vivent d'une vie naturelle, sans chercher trop à faire *le morceau* sous nos yeux ahuris. Celle qui raconte les aventures du modèle et de ceux qui le copient ne parle pas d'elle, ce qui est d'un ton très probe. On y voit la pauvre Rosa s'épanouir dans toute sa gloire de modèle nu, triste beauté d'exposition qui compte à peine comme créature d'amour et qui meurt à l'hôpital, ne pouvant plus offrir de sujet d'études qu'à Messieurs les carabins. Ce livre, le second de l'auteur, est en grand progrès sur le premier. Je n'aimais guère *la Nièce du curé de Rozan*, mais j'estime fort ce *Modèle nu*, malgré le tapage du titre.

Jean Cass, par Nonce Casanova. L'auteur m'a l'air de faire un cours d'argot. Son pauvre diable, trop distingué pour le milieu où il évolue, ressort cruellement sur le fond de toutes ses immondicités. Il ne paraît pas très vrai, mais certainement symbolique. C'est la misère de l'intellectuel aux prises avec les pires guenilles sociales : la prostituée, le souteneur, le voleur, l'assassin. Une petite figure très douce s'estompe à côté de Jean Cass, celle d'une petite ouvrière trahie, puis reprise brusquement à son amitié de pauvre diable respectueux par l'amant dompteur. Jean Cass ne supporte point ce dernier coup du sort et se jette à la Seine, près de la Morgue. Il faut bien finir en

beauté quand on n'a pas pu vivre selon son rêve d'idéale tendresse parmi le bétail humain.

Frissons dangereux, par Henri Rabusson. Un Monsieur amateur de fleur d'oranger et une demoiselle ayant les goûts les moins virginaux se rencontrent. Ils flirtent à outrance, tellement que ça ne s'appelle plus flirter, mais se compromettre. Un amoureux transi les suit dans leurs pérégrinations assez ridicules et attend devant l'hôtel des Réservoirs, à Versailles, que la demoiselle (ou le Monsieur) daigne en avoir assez. Le frisson dangereux est surtout pour lui qui pourrait attraper une fluxion de poitrine. Voyez le caprice du sort! Il tombe dans un précipice des Alpes où il était allé cacher son désespoir et c'est la jeune flirteuse qui vient l'en arracher pour s'en faire un mari.

Le Roi sans trône, par Maurice Montégut. Monsieur de Granlys est bien Louis XVII, le petit Capet sauvé du Temple. Ce roi proscrit s'éprend de Pauline Borghèse. Il s'enrôle dans l'armée de Napoléon et fatalement tourne le dos à tous ses dévoués partisans. Quelques types de femmes fatales curieux : Isabelle Immarmont, la marquise d'Etioles, un policier s'attachant aux suspects qu'on lui ordonne de filer, enfin, plusieurs combats brillants entre royalistes et bonapartistes font de ce livre un agréable conte historique.

Le Secret du Sphinx, par Paul Marabail. Intéressant ménage d'officier. La jeune femme et le jeune époux se demeurant fidèles malgré l'éloignement, les tentations des pays chauds, les mauvais conseils des bonnes amies. Plus tard on fera ensemble, courageusement, la même campagne pour l'honneur du ménage et celui de la patrie. De très particuliers détails sur la conquête du Tonkin et le climat de ce pays. Robert Delorme rapporte sa femme mourante de ses glorieuses pérégrinations après avoir failli perdre sa fillette enlevée par un pirate jaune. Dans toutes ses aventures coloniales, *le Secret du Sphinx* n'apparaît pas très bien défini. Mais il est question de lui, en Egypte, alors que le héros de cette histoire raconte à des étrangers ébahis des choses patriotiques : « O Sphinx, révèle aux humbles pèlerins qui se rendent en Extrême-Orient pour servir leur patrie le secret grâce auquel elle ne mourra point. » Ce secret c'est sans doute le devoir à outrance, malgré la mort des siens et toutes les embûches de la vie militaire?

L'Officine, par Mary-Gill. L'art de vendre très cher des remèdes qui ne coûtent presque rien à leur fabricant. L'officine des pharmaciens est comme celle des parfumeurs : elle fait autant de dupes que de clients. Une petite bonne sympathique devient un moment l'héroïne du jeune pharmacien naïf qui entre en apprentissage chez l'odieux Thomas Sovantier. Puis la fille de la maison, espèce de demi-vierge, lui fait de peu timides avances qui le mettent en fuite. Plus

tard, il épousera Mlle Sovantier, devenu las de sa petite bonne. Au courant de ce récit, quelques annonces-réclames de remèdes fort connus, trop connus, dont les origines louches nous sont heureusement dévoilées.

Les Jours s'allongent, par Paul Margueritte. Souvenirs de jeunesse et mélancoliques détails sur les prisons d'enfants, les collèges, les casernes...,etc. Il y a une remarque très facile à faire, peut-être ironique, sur les plaintes littéraires que nous exhalent toujours les grands littérateurs au sujet des fameux bagnes d'enfants ou de jeunes hommes. C'est qu'en qualité d'exception ils n'ont pas le droit de parler au nom d'une communauté. Pour des tas de gamins il n'est pire prison d'enfants que le foyer de la sainte famille. Etre avec des enfants, c'est le vœu secret de tous les enfants. Maintenant ce sont là des vérités qui ne permettent pas la dissertation sentimentale et, d'ailleurs, les pauvres gosses, ils sont tellement intoxiqués des préjugés sentimentaux qu'ils déclarent avoir horreur du collège avant même de savoir qu'ils y auront au moins la liberté d'y apprendre à penser tout seuls. N'est-ce point à ces prisons d'enfants, à ces bagnes militaires que nous devons un Paul Margueritte? Alors... Ne nous en plaignons pas. J'ai très peur de la vie facile pour les petits héros de l'avenir.

Ce que seront les hommes de l'an 3.000, par G Guitton. A l'aide d'une nouvelle machine à explorer le temps, représentée par un élixir, un jeune homme endormi rêve d'un futur âge d'or. Quand il retourne à la réalité, il fait le serment de donner au monde toutes les idées de progrès qui pourront l'amener aux réalisations de son rêve. Souhaitons-lui surtout de reconstituer les éléments de la *Belzévorine*.

Le Curé de Sainte-Agnès, par Mme de Pontevès-Sabran. L'auteur, doué des meilleures intentions, nous décrit les bienfaits du clergé de campagne et nous convie à respecter une religion persécutée qui inspire à ses prêtres, également persécutés, de pareils héroïsmes. Il est certain que ceux qui peuvent rencontrer le bon prêcheur sur la route éviteront le fossé fangeux, mais rien ne peut retenir la colère et la culbute de ceux qui rencontrèrent le mauvais apôtre... et la marquise de Pontevès-Sabran, qui ne devait sortir qu'en voiture, n'a jamais fait de vilaines rencontres, ce qui lui laisse l'entière quiétude de sa religion.

Tome XIe des Figures contemporaines, Album Mariani. Y sont très dignement représentés la reine de Roumanie, le roi Sisowath, Abel Baillif, président du Touring Club, Jean Moréas et bien d'autres gloires mondiales. Le vin célèbre a fait son tour de globe. Comme un empereur très orgueilleux, et à juste titre, il peut s'écrier maintenant: « Le soleil ne se couche pas sur mes états. »

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Correspondance de Stendhal (1800-1842) publiée par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy sur les originaux de diverses collections. Préface de Maurice Barrès, Paris, Charles Bosse, 1908, 3 vol. in-8. — Casimir Stryienski et Paul Arbelet: *Soirées du Stendhal Club, deuxième série. Documents inédits*, « Mercure de France », 1 vol. in-18, 3 5o. — Edouard Schuré : *Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs*, Perrin et Cie, 1 vol. in-18, 3 5o. — Louis de Romeuf: *Les Célébrités d'aujourd'hui: Edouard Schuré*, Sansot, 1 vol. petit in-18, 1 fr. — Maffre de Baugé: *L'Iris bleu*, A. Pedone, 1 vol.

Voici, en trois gros volumes in-8, la **Correspondance de Stendhal** (1). Edition complète et critique que nous devons à la piété stendhalienne de M. Paupe. L'introduction, sans prétentions littéraires, qu'il a écrite pour cet ouvrage, nous renseigne sur l'historique des divers fragments de cette correspondance, réunis ici, et nous donne les vrais noms des correspondants de Stendhal, et une courte biographie de chacun d'eux. Avec cette clé, quelques-unes de ces lettres prennent comme une valeur nouvelle.

En tête de ces volumes, une préface de Maurice Barrès, une préface, ou plutôt une page de littérature à propos de Stendhal. Homélie qui s'intitule : *Le Sentiment de l'honneur chez Stendhal*, et que M. Barrès développe selon sa belle manière accoutumée. L'esprit de ces pages ne plaira pas à tous les Stendhaliens, et beaucoup penseront qu'il n'était pas besoin de cette prière au seuil du temple. On pouvait entrer directement.

En 1894, M. Belugou écrivait dans *la Cocarde :*

On sait que la *Correspondance* a été publiée en 1855, en deux volumes, précédée de *Notes et souvenirs* de Prosper Mérimée, lesquels ne sont, en grande partie, que la reproduction, adoucie aux endroits un peu trop vifs, de la rarissime plaquette *H. B...* L'édition épuisée, on n'en a pas fait, que je sache, un nouveau tirage, et les quelques exemplaires qui passent, d'ici de là, dans les ventes, ne se peuvent acquérir, sinon à des prix exorbitants.

Si bien que cette partie de l'œuvre de Stendhal, qui est celle où il a mis le plus sincère de lui-même, était presque inconnue, même de quelques-uns de ses fervents admirateurs. Mais l'édition qu'on nous offre aujourd'hui n'est pas faite pour un gros public, et les Stendhaliens eux-mêmes regretteront le format commode de l'édition de 1855. On aurait pu se contenter d'augmenter le nombre des volumes, et ne pas donner à cette correspondance l'aspect si peu esthétique des thèses de droit.

Les textes ont été rétablis scrupuleusement par M. Paupe, pour qui tout ce qu'écrivit Stendhal est sacré, même les mots les plus grossiers. Son respect va jusqu'à l'irrespect. Pour lui Stendhal n'est

(1) Avec 3 portraits en héliogravure. Un Stendhal étudiant (vers 1800), Stendhal (vers 1825) et un autre par Södermark (1840).

pas un auteur, c'est la Bible. Mais il faut reconnaître le mérite de cette publication complète de la *Correspondance de Stendhal*, qui est un document psychologique d'une valeur presque unique.

§

Ainsi se prépare et se complète peu à peu l'édition définitive des œuvres de Stendhal. La deuxième série des **Soirées du Stendhal Club**, de MM. Casimir Stryienski et Paul Arbelet, nous apporte de nouveaux détails, de nouvelles trouvailles sur la vie et la physionomie de Stendhal. Voici quelques lettres de sa sœur Pauline (1), la seule femme qu'il ait aimée d'un cœur chaste, nous dit M. Arbelet, qui se souvient de l'admiration voluptueuse de Beyle pour sa mère. Pauline, il l'aima pour cette intimité confidentielle qu'il avait avec elle, et aussi pour la grande admiration que cette âme romanesque éprouvait pour lui. Stendhal a toujours aimé à être aimé. Pauline fut vraiment son premier admirateur, celle qui comprit la première la ferveur de cette âme timide. Sans doute avait-elle aussi un peu de cette même sensibilité tendre qui caractérise le Stendhal de cette époque. Les lettres de cette jeune fille disent mal cette tendresse, pourtant réelle, et lorsque Stendhal lui écrivait : « Tu es faite, ma Pauline, pour devenir une femme extraordinaire », il cristallisait. Une femme extraordinaire, Pauline ne voulut ou ne sut pas l'être. Au bout de ses rêves romanesques, elle (2) se maria, comme toutes les femmes, et ne fut pas plus extraordinaire que la plupart des épouses.

Un chapitre sur les *Amours Milanaises*, où nous retrouvons l'étude de M. Arbelet : *le Roman de Métilde*, dont j'ai déjà parlé ici même. Puis un cahier inédit du « journal », où il y a des notes et des réflexions délicates, comme celle-ci : « Souvent, pour moi, décrire le bonheur, c'est l'affaiblir. C'est une plante délicate qu'il ne faut pas toucher. » Quelques aphorismes sur l'amour qui pourraient être réfutés ; mais en amour, tout est vrai et tout est faux, parce que tout est possible. On ne peut se guider d'après des maximes toutes faites et chaque femme nous demande une tactique nouvelle. Stendhal généralisait volontiers : d'ailleurs, il écrivait surtout pour lui-même. Mais il savait aimer, et surtout cultiver en lui un amour. Il a écrit :

L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule, jamais je n'ai eu peur de rien que de voir la femme que j'aime regarder un rival avec intimité.

Ses émotions esthétiques et musicales ajoutaient encore à sa sensualité tendre.

(1) Réunies d'ailleurs dans la *Correspondance*.
(2) « Ce caractère courageux et cette âme sublime », dit Stendhal.

M. Stryienski pose et résout cette question : *Stendhal a-t-il dédié à Napoléon son Histoire de la peinture ?* Cette mystérieuse dédicace de la première édition, 1817 :

> Au plus grand des souverains existants
> à l'homme juste
> qui eût été libéral par son cœur,
> quand même la politique ne lui eût pas dit
> que c'est aujourd'hui le seul moyen de régner

pouvait s'adapter à la fois à Napoléon et à Louis XVIII. Elle s'adressait à Alexandre de Russie, et c'était très habile. Elle n'était claire que pour qui en avait la clé. « Alexandre, prévenu, s'y reconnaîtrait avec plaisir. » Cette mystification dut amuser beaucoup Stendhal. Ce qu'il désirait : que son livre ait du succès en Russie, où il voulait obtenir une situation de précepteur à 5.000 fr. Il voulait acquérir l'indépendance matérielle nécessaire pour vivre à Milan et y « faire l'amour ». Plus indulgent que M. Stryienski, j'excuse Stendhal, mais il faut avouer cependant que le geste de la dédicace à Napoléon (1) perd toute sa beauté : Stendhal a voulu mystifier ses lecteurs de 1880, auxquels il songeait toujours.

On trouvera encore dans ce volume une étude sur la source des *Chroniques italiennes* et quelques extraits des plus curieuses de ces histoires que Stendhal avait annotées et qu'il se préparait à écrire lorsqu'il mourut : « Pour moi, écrit-il, le récit de ces procès et de ces supplices me fournit pour le cœur humain des données vraies et sur lesquelles on aime à méditer la nuit en courant la poste. »

§

Les ouvrages de M. Edouard Schuré, — par leur sentimentalisme religieux qui s'appuie sur des données scientifiques invérifiables et plutôt du domaine de l'intuition que de l'expérimentation, peuvent être dangereux pour les êtres faibles, pour ceux qui cherchent dans la philosophie les consolants mensonges métaphysiques. M. Schuré emploie un vocabulaire spécial auquel il faut d'abord s'accoutumer : pensées-mères, forces-mères de l'Invisible, etc., mots qui ne revêtent que des rêves. M. Schuré est un poète, un prêtre qui voudrait reconstituer les mystères d'Eleusis. C'est dans cette atmosphère occulte qu'il situe les philosophes modernes qu'il étudie, et c'est un peu agaçant, révoltant même, cette façon dont il déforme la philosophie de Nietzsche. Après avoir, dans un chapitre de son dernier volume, **Femmes Inspiratrices et Poètes annonciateurs**, découvert l'idée du *surhomme* dans la poésie de Mme Acker-

(1) « Sire, je ne puis dédier plus convenablement »... etc., qui ne fut imprimée que dans l'édition de 1854, par les soins de R. Colomb.

mann, il épilogue : « Si le troupeau bêlant des snobs contemporains l'acclame comme une nouveauté, c'est peut-être qu'il pressent, malgré tout, sous ce vocable, une vérité sublime, que Nietzsche pressentait lui aussi, mais qu'en malade et en déséquilibré il transposait du plan spirituel sur le plan matériel en la défigurant. » Que signifient ce plan matériel et ce plan spirituel ? Contentons-nous de vivre notre vie sur la terre. Nietzsche d'ailleurs ne prévoyait rien au delà.

Et à propos de Mme Ackermann, je me souviens de cette phrase de Jules Tellier : « Au point de vue tchnique, tous ces vers sont des vers d'écolier. Les femmes n'en font guère d'autres... » Depuis.... Et, en effet, chez Mme Ackermann, comme chez beaucoup de poétesses, l'énergie est davantage dans ce qu'elles veulent exprimer que dans l'expression même, qui demeure vague.

Voici les inspiratrices de Wagner : Mathilde Wesendonk et Cosima Liszt ; voici Marguerite Albana Mignary, l'inspiratrice de M. Schuré. Ce fut certes une curieuse personnalité, d'un romantisme mystique. Elle ne détestait pas la poésie des décors vénitiens et aimait à y prononcer des paroles sibyllines. Pour elle, la vie n'était qu'une étape, et la mort qu'un recommencement. C'est si rassurant de se sentir une âme immortelle ! Elle croyait ou prévoyait une sorte de renouveau de l'humanité, engagée à faux dans la vie, et comptait beaucoup sur M. Schuré pour cette rénovation humaine. Lorsqu'elle mourut, elle prononça ces paroles : « Maintenant je suis tranquille ; *les Grands Initiés* sont faits, je les vois. » Et elle partit avec le désir fou, l'espoir, la certitude peut-être d'aller visiter d'autres soleils, d'autres planètes. Elle mourut persuadée qu'elle avait été envoyée sur la terre pour révéler un mystère : « Pourquoi n'ai-je pas su dire mon message ? Mais qu'importe, dit-elle à son ami, je sais que tu le diras. » C'est pourquoi M. Schuré a écrit ses livres.

Parmi les poètes annonciateurs de la vie renouvelée, M. Schuré place M. de Pomairols, que la culture de sa douleur obstinée pour son enfant disparu mènera certainement à l'Académie, et Louis Le Cardonnel, poète lamartinien à l'émotion délicate, exprimée en vers souples et comme fluides, d'un rythme vraiment religieux.

§

M. Louis de Romeuf a écrit la biographie de son maître, M. **Edouard Schuré**. On y apprend, ce qui aide à comprendre cette doctrine, que M. Schuré, aussi bien du côté paternel que du côté maternel, « prend ses racines dans ce qu'on pourrait appeler le patriciat protestant de la bourgeoisie ». De là vient « cette religion de la conscience et ce culte du scrupule qui sont une des plus fortes caractéristiques de la Réforme ». Rien n'est, en effet, plus dangereux qu'un certain rationalisme mêlé aux doctrines religieuses.

Suivent quelques éclaircissements sur la doctrine de M. Schuré, qui croit à la prédominance de l'esprit sur la matière. On se croirait au Moyen Age; aussi bien dire, en effet : « Je crois à la prédominance de la vibration sur l'instrument qui la produit. »

Les Grands Initiés, « thèse aussi vaste que le monde, » nous avoue M. de Romeuf, où M. Schuré est allé jusqu'au cœur des races « pour y surprendre le mécanisme de leur foi ». Son but, immense : unifier les religions, leur trouver la même origine, et les ramener toutes, les poings liés, à la science : « Il faut que la science devienne religieuse et que la religion devienne scientifique. » N'est-ce pas une doctrine protestante? Mais ces récits d'initiations ne sont reconstitués que par intuition, M. de Romeuf l'avoue : « On ne peut prétendre, écrit-il, que ces scènes soient historiquement documentées, mais elles s'impriment dans l'âme par une émotion mystérieuse et profonde qui a la vibration pénétrante de la vérité. » Ce n'est pas sérieux. On apprend encore dans cette petite brochure que M. Schuré fut quelquefois comparé à Renan. L'un disait « qui sait? », l'autre dit : « Je sais. » M. de Romeuf conclut que Renan ne fut qu'un poète; M. Schuré est un apôtre inspiré par Margherita Albana Mignaty, dont il a révélé le message.

§

M. Maffre de Baugé publie un petit livre de pensées, de maximes et de réflexions sur la vie, sur les femmes et sur l'amour. Il y a des pages délicates et d'une fine psychologie. Ceci, qu'il ne faut pas dire trop haut de peur qu'on ne surprenne notre secret : « Ne t'agenouille devant une femme qu'en la pliant, pour ainsi dire, jusqu'à toi. »

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

J. Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre Contemporain* (Ire série); Stock, 3 fr. 50. — E. Rigal : *Molière*, 2 vol.; Hachette, 7 fr. — Hubert-Fillay : *Pantagruel*, farce en 3 a.; Tours, la Renaissance artistique tourangelle, 4 fr. — Henri Focillon : *Le Demi-dieu*, 5 sc.; *Erostrate* ou *la Gloire*, 2 sc.; *Faust*, 4 fragments; *la Rose d'or*, 4 sc.; Sansot, 3 fr. 50. — Guillaume Carantec : *Le Roi Mort;* 1 vitrail; les Argonautes, 1 fr. — Louis Lormel : *L'Ecuyère*, dr. en 1 a. et 2 tabl.; la Phalange, 1 fr. — L.-Henry Lecomte : *Les Variétés Amusantes;* Daragon, 10 fr. — Même auteur : *Les Jeux Gymniques*, *le Panorama Dramatique;* même édit., 6 fr. — Vaulabelle et Hémardinquer : *La Science au Théâtre;* Paulin, 5 fr. — *Comœdia.*

Y aurait-il, actuellement, un journal pour accueillir — et garder — Barbey d'Aurevilly critique? J'en doute.

Et pourtant l'art du chroniqueur a les mêmes exigences que la miniature. Il présente en réduction le sujet de vastes fresques, des paysages immenses, que doit approfondir encore son génie, et des peuples en marche... dans quelques centimètres carrés de papier. Art

véritablement homérique, d'où les autres sortent par un simple procédé d'agrandissement... matériel ! Il y faut donc une vision sincère comme celle de l'enfant et la main la plus sûre, car c'est la netteté des couleurs et la précision des lignes — je veux dire l'honnêteté des sensations et la franchise des mots — qui rendent un pareil art possible. Mais

cette critique aux relations, qui ménage également la chèvre et le chou dramatiques, — le chou parce qu'il est gras ou peut le devenir, et la chèvre parce qu'elle est jolie,

cette critique-là seule est admise désormais, au théâtre, — celle

des mains basses qui ramassent tout

et pour qui les

places accordées sont... des corruptions détournées et des petits achats d'indépendance,... la critique à gages, et à si piètres gages!

N'en attendez point qu'elle ose écrire, sous le regard des Histrions, ses maîtres insolents, lignes pareilles aux suivantes :

Voici les acteurs. Madame Moutonnet est jouée par madame je ne sais, qui dont la face lunaire ressemble à je ne sais quoi. Mademoiselle Moïna, qui passe pour une belle fille parce qu'elle crève de santé dans un théâtre où ce n'est pas de cela que l'on crève,

etc. Aujourd'hui? il n'est même plus permis de sourire devant les inepties d'une *Conquête des fleurs* à l'Athénée, et nulle plume ne s'est levée pour cingler d'encre, dès la première annonce, la scène subventionnée qui, afin d' « honorer » le Poète de la Tour d'Ivoire, acceptait du café-concert une calembredaine dont celui-ci ne voulait plus : il a fallu que le public révolté mît le holà (1)! C'est lui aussi qui explique, à cette critique abrutie, les beautés d'une œuvre comme *Candida*. De même que son miroir, la chronique, la scène est aux mains les plus abjectes : embusqué, l'aigrefin de lettres, après en avoir rendu l'accès à peu près impossible, s'empare de toute œuvre de valeur qu'on a l'imprudence encore d'y apporter et la vend sous le manteau, sans en dire la provenance, à quelque fournisseur épuisé, — quitte à la lui revoler ensuite au moyen de quelque léger « démarquage ». Qui osera conter la honteuse histoire de notre décadence théâtrale ?

Figurez-vous qu'on l'écrivît, cette histoire ! Figurez-vous qu'un Suétone de coulisses — car il en faudrait un, et qui écrivît en latin encore ! — nous traçât l'histoire de ces petits Césars et Césarions dans lesquels pourrait manquer Néron, qui, le scélérat ! était un artiste, mais ne manqueraient ni Vitellius ni Claude

(1) « En admettant que Vigny, *s'il eût été là*, eût pu se froisser du choix de *Son premier voyage* — ET IL AURAIT EU TORT. » (*Comœdia*, 17 mai 1908.)

ni ce brave Caligula qui faisait venir de Grèce les statues les plus célèbres pour leur enlever la tête et y substituer la sienne ! Non certes, à nos

Romains de la stalle d'orchestre, bien plus nécessaires que ceux du lustre,

mais moins bien payés, puisqu'en malheureux billets de faveur, ne demandez pas ces fiers jugements qu'un homme libre pouvait seul se permettre sur le **Théâtre Contemporain** : l'esclave, dit le proverbe antique, a perdu la moitié de son âme. Sur Emile Augier, dont la situation de versificateur était alors mieux assise que celle d'aucun de nos « jeunes Maîtres », froidement Aurevilly mentionne :

On croirait que c'est l'heure du Poète : mais on n'a là, toujours là, qu'un bourgeois qui veut l'être, et qui, comme Ponsard, auquel il ressemble par tant de côtés, ne l'est jamais que pour les avoués, les notaires et quelques académiciens.

De Dumas fils :

C'est un esprit volontaire, mais sec, qui *travaille dans* la passion... Il a cru — c'était presque hardi ! — qu'on pouvait même aller jusqu'à se faire chrétien, et comme on met un peu de rouge pour s'animer les yeux quand on les a ternes, il s'est campé un peu de christianisme ici et là... La madame Aubray de M. Dumas fils... ramasse les filles tombées,... elle leur cherche des maris, selon les préceptes et l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui n'a pas seulement pardonné à la Madeleine, mais qui, comme on sait, l'a mariée... et ce christianisme Dumas est, par parenthèse, la seule chose comique de cette comédie, qui ne l'est point !... L'éternelle coquine de M. Alexandre Dumas fils ! plus forte que tout, cette coquine, victorieuse de tout et de lui-même, en tous ses drames !

De Sardou :

Quand il commença de songer au théâtre, il dut d'abord être tenté par le vaudeville. Il y a dans le flageolet du vaudeville quelque chose qui devait aller à cette grêle nature... mais le vaudevilliste est tenu impérieusement d'être spirituel, ce qui n'est pas toujours commode... et il écrivit des comédies palpitantes, — trop palpitantes, — dans lesquelles il mit des anxiétés, des halètements... des larmes, et des tressauts de pistolet — introduisant ainsi le drame de Diderot par le col délié du flacon de M. Scribe.

Par-dessus ces têtes, Barbey se montre de taille à regarder, dans les yeux, les plus grands :

Marivaux, la fausseté la plus réussie du siècle le plus fort en faux qui ait jamais existé. Or pour être naturel dans le faux, raffiné à ce point, c'est le diable !

Le langage qui est resté à Racine quand les formes de sa tragédie, périssables comme toutes les espèces de formes dramatiques, s'en sont allées en poussière...

Alceste est un bonhomme ridicule et sublime, violent, mais du monde, et du plus grand monde...

« Un bonhomme » — M. Rigal, lui, le voit « jeune ». Avis, ce me semble, plus original que juste : non seulement Alceste nous est, d'abord, présenté, — par une indication de scène, bien rare chez **Molière**, — *assis*, devant Philinte, apparemment plus fringant, mais celui-ci le compare et soi-même à

Ces deux frères que peint *l'Ecole des Maris*,

lesquels ne sont pas jeunes, même Sganarelle. En causant avec son ami, Philinte note en Célimène « les mœurs d'à présent », expression peu usuelle entre jeunes gens, et Alceste, qui, de son côté, l'appelle « cette jeune veuve », espère la purger « de ces vices du temps ». S'adresse-t-il directement à Célimène, il lui parle avec indulgence

d'une faiblesse
Où le vice *du temps* porte *votre* jeunesse.

Et voulant lui expliquer pourquoi elle ne saurait le suivre au désert :

La solitude effraye une âme de vingt ans,

alléguera-t-elle ; n'est-ce pas assez dire qu'il ne les a plus ? Et je ne parle point de ce goût suranné pour la chanson du roi Henri : tel notre Président au dessert entonne du Béranger !

Je crois que *le Misanthrope* n'a pas, en réalité, retenu l'attention de M. Rigal. Il a surtout étudié — et non sans perspicacité — chez son auteur le développement persistant de la Farce, qu'il retrouve au fond de toutes ses pièces et qui leur donne l'unité : Molière a, en effet, débuté dans le midi, et il a pu ainsi apprendre à faire vrai, tout en ayant l'air, aux yeux de septentrionaux ou d'étrangers, de charger ; il n'eut plus, ensuite, qu'à transporter quatre degrés au nord son réalisme d'observation pour produire ce qui nous semble, exclusivement aujourd'hui, études de caractères. En même temps, ajouterai-je, les comédies-ballets, auxquelles il fut astreint par la Cour et qui forment, de ses œuvres, la partie sinon « la plus considérable », comme écrit M. Front (dans son *Essai sur Favart*), du moins la plus étendue, lui imprimaient cette cadence dans l'action qui est la caractéristique fort curieuse de son art aux symétries quasi musicales et décoratives.

Encore M. Rigal me paraît-il se tromper sur quelques points touchant la Farce : c'est quand — après Bourdaloue et Bossuet, d'ailleurs, orateurs magnifiques mais casuistes très médiocres — il juge « immorales » telles facéties sur le cocuage. Molière rit plutôt de

l'effroi, si peu philosophique *et si peu catholique*(1), qu'y montrent vis-à-vis du ridicule les maris et du tapage qu'ils en mènent, à la fois : on n'a pas pas cessé d'en rire, à dire vrai, depuis la mésaventure d'Isengrin en cet inimitable *Renard* que messieurs nos Directeurs s'efforcent à qui mieux mieux de mettre à la scène... sans l'y mettre (ce n'est pas le meilleur moyen pour réussir). La Peur! voilà ce qui l'amuse : peur de paraître vulgaire, chez Jourdain ou chez *les Femmes Savantes;* peur d'être malade, chez Argan. Et sa joie bouscule, avec les pauvres dupes, leurs trompeurs : pédants, charlatans, et *don Juan* et *Tartufe!*

On daigne enfin reconnaître, sur mon insistance, l'identité morale de ces deux « hypocrites » sous le contraste de leurs manières. S'il ne parvient pas encore à discerner dans toute sa profondeur l'athéisme radical du dernier, M. Rigal raille à bon droit M. Jules Lemaître de venir nous vanter, en Tartufe, « *un scélérat si élégant, d'une pâleur si distinguée* », alors que Molière nous en signale avec soin « l'oreille rouge et le teint bien fleuri », nous le peint encore

Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille,

mangeant « autant que six » et rotant au nez d'Orgon (A. I, sc. 2).

Voilà pourtant comme on lit les classiques à l'Ecole Normale!

M. Hubert-Fillay a incontestablement lu **Pantagruel** : il en a tiré des extraits, mais il les a enchâssés assez malheureusement dans un dialogue des plus froids que ne parviennent pas à réchauffer les convulsions de ses personnages, seuls à rire d'une action aussi faiblement dramatisée. Et sa pièce exhale l'ennui le plus provincial.

Voici, au contraire, des œuvres puissantes, d'une émotion intense, parce que jaillie d'une pensée profonde :

Le **Demi-dieu**, de M. Focillon, est cette prétendue incarnation d'Hercule que la Béotie adora, au temps de Marc-Aurèle, dans une sorte de colosse idiot et méchant, nommé Sostrate. Il finit par croire à sa légende, et, devant ce spectacle, un sage, près de mourir, s'écrie, rempli de trouble : — Est-ce donc ainsi que seraient nés les Dieux?... **Erostrate** s'attaque à cette autre idolâtrie : la Gloire. Ce n'est pas lui, d'après le drame, mais, du mélancolique philosophe, un jeune disciple, affolé d'ambition, qui, pour s'immortaliser, incendie le Temple construit et décoré par des centaines d'artistes anonymes, à l'âme vraiment grecque ceux-là : il périt obscurément au milieu de son forfait, dont restera chargée à jamais... la mémoire du maître

(1) Il avait encore « fait ses Pâques l'année qui a précédé sa mort » et « il a demandé un prêtre à son agonie », il soutenait des congrégations, ainsi que nous le rappelle M. Rigal lui-même... Ce n'est pas un des moindres inconvénients de notre enseignement irréligieux qu'il nous rend de jour en jour moins compréhensibles, avec la mentalité chrétienne, nos classiques autant que notre moyen-âge, c'est-à-dire notre personnalité même et son rôle.

qu'il rêva d'éclipser. La gloire : « joujou d'un sou », verroterie pour nègres et camelots ! produit du hasard et de la réclame ! mensonge pour imbéciles ! proie pour arrivistes ! C'est le beau seul qui importe et son action. Oui, et l'on peut dire que le créateur se rencontre ici avec le mystificateur, dont la volupté suprême est, comme on sait, de demeurer invisible, incompris. Avoir écrit l'*Imitation de Jésus-Christ* vaut mieux, ô adolescents, que de s'appeler le fameux M. X. de l'Académie française. — Le famulus de **Faust** y entrerait à grand bruit, de nos jours, mais il ne saurait que briser entre ses gros doigts la **Rose d'or !**

N'est-ce pas la gloire, ou son synonyme à peine plus médiocre, la célébrité, que poursuit à travers un cirque l'**Ecuyère** dont M. Lormel nous représente, — d'après nature — et tragiquement en vérité, la cécité soudaine ?

Le **Roi Mort**, de M. Guillaume Carantec, a autrement compris la vie ! Aussi déferle, autour de sa couche funèbre, le sanglot de tout un peuple — et, deçà quatre siècles, nous étreint la gorge à notre tour. Quel éloge, celui de la femme pour qui le « bon roi » René d'Anjou perdit une couronne :

Je n'ai jamais pleuré depuis que je suis tienne !

Ainsi rasséréné par de tels témoignages rend son âme à Dieu, dans ce pur « Vitrail », le Vaincu, le Dépouillé à qui la Provence doit le plus clair de sa gloire, parmi l'immortel amour de Jeanne, des petites gens et des ymaigiers.

Qu'il y a loin de là aux mesquines intrigues des « théâtreuses » et des « journaleux » leurs... soutiens : vermine des décadences ! Aucun théâtre ne fut jamais grand, du reste, qu'à ses débuts misérables. Qu'était Molière ? une espèce de forain : car Melpomène et Thalie venaient de renier le luxe des « Mistères » dégénérés pour se retremper dans la pauvreté d'où sortent directement les Eschyle, les Shakespeare et les Calderon. Dès que le théâtre est redevenu stable, de pierre et administratif, n'y accèdent plus que les placiers.

Il est aisé d'en suivre l'inévitable déclin en lisant les monographies si complètes de M. L.-Henry Lecomte : après la *Renaissance*, le *Théâtre Historique*, le *Théâtre National* et celui de l'*Egalité*, les *Nouveautés*, il nous donne, cette fois, les **Variétés Amusantes** de Lécluze, de Gaillard et Dorfeuille, de Lazzari, de Plancher dit Valcour et de son successeur inconnu : c'est d'où sortirent les célèbres types de Janot, de Jérôme Pointu, — et le jeune Frédérick Lemaître. Les **Jeux Gymniques** (1810-1812) et le **Panorama Dramatique** (1821-1823) nous montrent tout ce qu'on peut exécuter avec deux acteurs seulement... Au lieu de s'entredévorer sur leur radeau de la Méduse, nos dramaturges trouveraient dans ces

précieux volumes des scénarios par milliers : anthropophagie pour anthropophagie, ne vaut-il pas mieux, voyons, se nourrir des morts?

MEMENTO. — Très technique, la *Science au théâtre* de MM. de Vaulabelle et Hemardinquer rendra, grâce à ses projections, coupes, etc., de sérieux services, — bien qu'elle ne contienne pas, pour la mise en scène, d'indication égale à celle qu'un ami me communique d'après *Comœdia* (10 mai) : « Quant à la borne kilométrique, on en connaît le dessin : une simple armature de bois recouverte de toile que l'on encolera et peignera ». « Et voilà », ajoute l'auteur, « tout le secret de la construction théâtrale ».

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Félix Portal : *La République Marseillaise du XIII^e siècle (1200-1263)* ; Marseille, Paul Ruat. — Charles Vellay : *Œuvres complètes de Saint-Just*, 2 volumes, Fasquelle. — L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon : La Religion* ; Plon. — Paul Frémeaux : *Les Derniers jours de l'Empereur* ; Flammarion. — Memento.

La République Marseillaise du XIII^e siècle, par Félix Portal. — On sait, et la démonstration a été renouvelée par M. A. Luchaire, que les Communes méridionales du Moyen-âge différaient beaucoup des Communes du Nord. Le vieil esprit des municipes latins y subsistait, contrebalançant l'autorité féodale, qui, dans le Nord, ne connaissait point un tel obstacle à sa prépondérance. C'est de cet antique esprit municipal qu'est sortie, au XIII^e siècle, la République marseillaise.

Après l'absorption du Royaume d'Arles dans l'Empire, en 1032, Marseille devint indépendante des Comtes de Provence, indépendance qui continua sous les Comtes de la maison de Barcelone. Cette indépendance s'était d'abord faite tout entière au profit des Vicomtes de Marseille. Mais bientôt, à côté de la puissance féodale, Marseille vit se créer (dès 1128, selon M. Félix Portal, et non plus tard, au XIII^e siècle) la puissance « consulaire », municipale, dont le germe se trouvait dans la Confrérie du Saint-Esprit, association politique sous des formes religieuses. La Commune devint de la sorte assez forte et assez riche (par le commerce) pour imposer aux Vicomtes, dès la fin du XII^e siècle, le rachat des droits seigneuriaux, et leur retirer peu à peu, par là, leur part d'autorité et leurs prérogatives. C'est ainsi que la République Marseillaise acheva de se fonder en 1214. Elle dura jusqu'en 1263. Après une période prospère, la Croisade Albigeoise marqua le commencement des difficultés qui devaient la mener à sa chute. Frédéric II, un moment prépondérant en Provence, sous la protection de l'Eglise, combattit l'esprit d'indépendance des communes provençales, au premier rang desquelles se trouvait naturellement Marseille, qui venait par surcroît de se signaler par un différend avec ses évêques. L'année 1234 vit la soumission de Marseille

à l'Empereur. A la faveur des nombreuses difficultés de ce dernier, la République marseillaise reprit son autonomie. Mais elle eut bientôt à la défendre contre Raymond Bérenger V, comte de Provence, Charles d'Anjou (Charles I), devenu, après lui, comte de Provence par héritage de sa femme; Béatrix, fille de Raymond Bérenger, imposa à la République marseillaise un premier traité désavantageux en 1252, et acheva de la détruire en 1263.

Le livre de M. Félix Portal, qu'on pourra discuter sur certains points (question des anciens « Consuls » assimilés à des magistrats municipaux; question, un peu traitée à la moderne, du « rachat » des droits seigneuriaux) (1), est, du moins, ce qu'on peut appeler une œuvre de première main. L'auteur avait eu des devanciers dans l'étude de l'histoire de Marseille au XIII^e siècle (on lui a reproché de ne les point citer): mais si, après ceux-ci, il restait à faire... le livre même de M. Portal, après ce livre on ne voit pas trop ce qui reste à faire sur ce sujet. Outre la partie proprement historique, l'auteur a donné de nombreux détails sur l'organisation communale de la Marseille médiévale, sur les rapports du pouvoir féodal et du pouvoir municipal, sur le commerce du grand port phocéen au Moyen-Age, etc. La composition de l'ouvrage est remarquablement claire, et des pièces justificatives, avec une table chronologique et un index analytique des noms de personnes et de lieux, complètent dignement ce très bon livre. Peut-être (mais cela ne saurait être une bien dure critique) M. Félix Portal aurait-il pu raconter avec plus de développements la soumission de la République d'Arles à Charles d'Anjou, en 1251; fait du même ordre que la chute de la République de Marseille, et, comme tel, capable, par rapprochement, d'éclairer le sujet.

Œuvres complètes de Saint-Just, éditées par Charles Vellay. — En dépit du titre, « Œuvres complètes », ce recueil inaugural d'une collection consacrée à « l'Elite de la Révolution » ne donne pas, à beaucoup près, tout ce qui existe de Saint-Just. Les conditions actuelles de l'entreprise ne permettaient guère, il est vrai, d'être plus complet. M. Charles Vellay s'est consciencieusement efforcé de connaître tout ce qu'on peut retrouver du célèbre conventionnel: mais nous sommes d'autant plus surpris qu'il ne mentionne pas les *Essais littéraires* de Saint-Just, publiés en 1826, en 2 volumes in-8°. Il aurait pu compléter, à l'aide de cette publication, la partie littéraire. Les œuvres réunies ici sont: le poème d'*Organt*, œuvre de jeunesse, remarquable par la fermeté de la langue et le tour aisé de la versification, et, pour le reste, empreinte d'un voltairianisme qui n'est incompatible qu'en apparence avec le fanatisme

(1) Le « rachat » est un fait dont M. Portal s'est, semble-t-il, un peu exagéré les conséquences au point de vue de la liberté politique. Qu'est-ce que put bien valoir ce rachat, lorsque Charles d'Anjou acheta à son tour la Ville haute?

révolutionnaire; puis, dans les parties suivantes: 9 lettres, 16 discours, 12 rapports et mémoires, 5 groupes de notes et de documents relatifs aux missions de Saint-Just aux armées et aux frontières; 15 séries d'Actes du Comité de Salut public (on sait que Saint-Just les rédigeait); enfin l'étude sur l'*Esprit de la Révolution et de la Constitution de France* (1791); des Fragments sur les *Institutions républicaines* et des Fragments divers. Ces écrits (*Organt* est à part) sont répartis en cinq chapitres, sous les dates suivantes: 1790-1792, 20 septembre 1792-30 mai 1793, 30 mai 1793-21 octobre 1793, 1er brumaire-10 messidor an II, 10 messidor-9 thermidor an II. Les Actes du Comité de Salut public, les notes et documents relatifs aux missions aux armées et aux frontières ont une importance proprement historique; les lettres et discours sont caractéristiques des sentiments et de l'esprit de Saint-Just; les Essais font connaître ses idées. La classification chronologique de ces œuvres rendra, en facilitant les recherches, de réels services aux historiens de la Révolution, surtout du parti jacobin. L'ouvrage est présenté dans une Introduction d'un ton dithyrambique. Respectons cet enthousiasme. Mais s'il est certain que, dans les limites de sa vie seulement ébauchée, Saint-Just fut une puissante figure, il est non moins certain que ses rapports contre Danton, Hérault de Séchelles et Camille Desmoulins sont une affreuse chose.

Paris sous Napoléon : La Religion, par L. de Lanzac de Laborie. — M. L. de Lanzac de Laborie continue, par ce tableau du Paris religieux, ses intéressantes études sur le Paris de Napoléon. Restant dans les limites de son programme, dont les séries antérieures ont démontré l'intérêt, l'auteur s'est contenté de tracer le « tableau », plutôt qu'il n'en a écrit une histoire religieuse, du règne impérial. Rappelons que, des trois précédents volumes, le premier était consacré aux institutions dont le Consulat dota la capitale, l'autre à l'administration de Paris étudiée en son plein développement sous l'Empire, le troisième à la société parisienne du temps. Le nouveau volume, dont le sujet était particulièrement délicat, se recommande par les mêmes qualités que les précédents : sûreté de l'information, impartialité des jugements, agrément du récit. Ici encore, l'anecdote et le document se combinent avec bonheur. Sans aller dans l'investigation jusqu'à ce point où elle devient la grande enquête historique à conclusions générales, M. Lanzac de Laborie a donné du Paris religieux un aperçu très suggestif, — d'autant plus suggestif qu'il nous vient à une époque où la Grand Ville offre, sous le rapport religieux, au lendemain de l'abrogation du Concordat, un spectacle presque aussi important qu'il y a cent ans, pour l'historien et le politique. Nous croyons même que cette considération a hâté la publication de l'ouvrage, et M. Lanzac de Laborie a eu bien raison.

En général, « les préoccupations religieuses tenaient peu de place dans l'esprit des contemporains de Napoléon ». Que Paris ait passé de l'anti-cléricalisme de la Révolution aux démonstrations respectueuses qui accueillirent Pie VII lors du sacre, il n'y a là que la versatilité sans importance de la foule, qui acclame tour à tour ce que l'on veut. Pour Napoléon, l'Eglise était une chose qui pouvait servir encore. Pour les hautes classes, la religion faisait partie de la respectabilité sociale, dont le sens venait d'être retrouvé. C'est essentiellement à titre social, nullement par un besoin de piété (qui ne subsistait qu'au faubourg Saint-Germain, et encore sous forme contre-révolutionnaire), que les parvenus du Consulat et de l'Empire accueillirent la restauration religieuse. Le haut personnel ecclésiastique lui-même marque, dans son attitude, quelque chose de ce point de vue. Sur les trois archevêques de Paris qui se succédèrent pendant le régime napoléonien, si nous exceptons le vieux cardinal de Belloy, dont « la débilité presque séculaire », comme dit l'abbé de Pradt (bien curieux, l'abbé de Pradt, comme type ecclésiastique de l'Empire, et aussi l'abbé Bernier), reste aristocratique et vénérable, — Fesch et Maury se conduisent surtout en parvenus. Cependant les études religieuses et le mouvement propagandiste progressèrent grâce à certains prêtres distingués dont Frayssinous est le type. La Restauration devait bénéficier de leur effort.

A côté de ces données principales, l'on trouvera dans l'ouvrage de M. de Lanzac de Laborie de nombreux détails sur la nouvelle organisation concordataire, avec un curieux et parfois piquant exposé des relations de l'administration civile avec les autorités religieuses. Il y avait assez de brutalité, de « caporalisme » d'un côté; assez d'apparent désir de plaire, de l'autre.

On a déjà dit à M. de Lanzac de Laborie, — sans que cette critique diminue la valeur de son œuvre, — que son livre manquait de conclusion. C'est aussi l'impression qui nous reste de notre lecture ; et, ajouterons-nous pour notre part, ce défaut de conclusion se fait surtout sentir en ce qui concerne la question de l'ultramontanisme, dont l'époque étudiée par le distingué historien vit, au sein du clergé français, la genèse et les premiers développements.

Les derniers jours de l'Empereur, par Paul Frémeaux. — M. Paul Frémeaux a raison : la littérature de Ste-Hélène est beaucoup plus abondante que ne pensent certains historiens, légers ou mal avertis. Elle est aussi beaucoup plus connue qu'on ne croit ; et M. Frémeaux a sagement fait de n'aborder à son tour un tel sujet que dûment muni de documents nouveaux (d'origine anglaise). Son récit y gagne l'intérêt de l'inédit.

Ces documents, habilement mis en œuvre, sont au nombre de deux. C'est, d'une part, un ouvrage d'un chirurgien militaire an-

glais, le Dr Henry, qui vint tenir garnison à Ste-Hélène en 1817, et qui rédigea, sous forme d'autobiographie, des souvenirs de ce séjour, où il eut occasion d'approcher Napoléon et où il fut le commensal d'Hudson-Lowe. Le livre fut publié en 1839, à Québec, et réédité à Londres, en 1843. M. Frémeaux avertit le lecteur de ne point chercher beaucoup de bienveillance dans ce témoignage. Mais celui-ci n'en a pas moins été rédigé dans des conditions fort sérieuses. Aussi M. Frémeaux l'a-t-il pris comme guide principal. Il a commencé son récit à l'arrivée du Dr Henry à Ste-Hélène en 1817. « J'ai pris, ajoute-t-il, occasion de ses déplacements dans l'île pour essayer de la décrire; de ses anecdotes et de ses esquisses pour présenter de larges séries de faits et des tableaux d'ensemble; de son plaidoyer en faveur d'Hudson Lowe pour discuter les actes du gouverneur et les procédés du cabinet britannique... »

L'autre document inédit dans notre langue est une brochure d'un Dr Arnott, parue à Londres en 1822. Le Dr Arnott donna des soins à l'Empereur, de concert avec Antomarchi, durant les cinq dernières semaines de la maladie de l'illustre captif. Ceci a permis à M. Frémeaux de raconter avec de nouveaux détails les derniers moments de l'Empereur. L'auteur a combiné ces deux sources inédites avec les documents anglais et français qu'on trouve plus couramment dans la littérature de Sainte-Hélène. Les notes placées à la fin du volume (gare! M. Frémeaux ne s'est pas servi de la disposition en usage chez les princes du Document) montrent la sérieuse connaissance qu'il possède de ceux-ci.

M. Frémeaux, qui sait comment se font les trouvailles, a relevé, de plus, dans toute une catégorie d'ouvrages où il n'est question de Sainte-Hélène qu'à l'occasion, de menues informations qui, patiemment glanées, « finissent par former des ensembles dont la valeur égale et parfois surpasse celle de maints mémoires ».

L'auteur a pu, de la sorte, renouveler en partie son sujet, et ce n'était point facile. Citons surtout la description de l'île de Sainte-Hélène, page de beaucoup de mérite. Nous n'avions pas encore lu de description aussi complète de l'île de la Captivité, et, ce qui ne gâte rien, d'aussi pittoresque. On lira avec un intérêt non moindre les autres chapitres sur Hudson Lowe, sur l'Empereur, sur l'ennui à Sainte-Hélène, la maladie de l'Empereur, l'agonie et la mort. Certains détails sur l'entourage de Napoléon et sur le personnel anglais de l'île causeront quelque surprise et alimenteront la discussion. Livre bien fait, condensant, sous une forme attachante, à côté de son apport inédit, une abondante littérature historique. Sous ce dernier rapport, l'on voudrait peut-être des notes plus nombreuses. Nous n'avons pas découvert mention des *Origines de la légende Napoléonienne* de M. Ph. Gonnard, où M. Paul Frémeaux aurait pu trouver

d'utiles renseignements sur le caractère des compagnons de l'Empereur.

MEMENTO. — La *Revue historique* a publié, durant le 1er trismestre 1908, un volume supplémentaire où nous remarquons un article de M. Gabriel Monod sur « les débuts d'Alphonse Peyrat dans la critique historique » (à l'occasion de l'histoire de France de Michelet), une étude de M. G. Constant sur « Simancas », le dépôt d'archives espagnol ; plus une très copieuse bibliographie critique, considérable arriéré liquidé là consciencieusement. Dans le même fascicule, le « Bulletin historique », consacré à la Roumanie, est signé du nom de M. D. Xénopol, dont les intéressantes idées générales sur l'Histoire commencent à être connues en France. Nous reviendrons sur ce point particulier. — Aux deux derniers sommaires de la même Revue (mars-avril et mai-juin 1908), outre les comptes-rendus critiques et le Bulletin historique (France, Espagne, Italie modernes et contemporaines ; moyen-âge ; antiquités latines), signalons : les nouveaux travaux de M. Achille Luchaire sur Innocent III (le 4e Concile de Latran) et de M. Louis Batiffol sur Louis XIII. A lire aussi : N. Japiske, « Louis XIV et la guerre anglo-hollandaise » ; C. Pagès : travail sur le même sujet ; Antoine Thomas : « L'évasion et la mort de Jacques Cuer » ; Louis Halphen : « la Lettre d'Eude II de Blois au roi Robert » ; R. Dareste : « Hotman, d'après de nouvelles lettres des années 1561-1563. » (On sait qu'Hotman enseigna le droit à Lausanne et à Bâle. Ces lettres donnant d'utiles détails sur les princes protestants d'Allemagne, à qui elles sont adressées) ; Eugène Déprez : « les Origines républicaines de Bonaparte. »

Revue historique (janvier-février, mars-avril 1908) : suite et fin du grand travail de M. Albert Schuermans sur « l'itinéraire général de Napoléon Ier » ; Raymond Tabourel : « Le Prince Henri de Prusse et le Directoire ». (Ce frère du grand Frédéric était partisan de l'alliance avec la France, et ses rapports avec le gouvernement du Directoire jettent un jour utile sur les relations des deux pays à cette époque.) Maurice Boutry : « Un document janséniste. » (Lettre de la mère Angélique — fille d'Arnaud d'Andilly — abbesse de Port-Royal, à l'abbé Feydeau, exilé à Annonay, 8 août 1682) ; Robert Lavollée : « les Mémoires inédits de Favreau de Chizay » (relatifs aux règnes de Louis XIII et de Louis XIV, 1614-1671). Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOLOGIE

A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes ;* 2e édition, corrigée et augmentée ; Paris, Hachette, 1908, in-8°. — Ch. Albert Sechehaye, *Programme et méthodes de linguistique théorique, Psychologie du langage*, Paris, Champion, 1908, in-8°. — Lazare Sainéan, *L'Argot ancien (1455-1850), ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et l'argot moderne ;* avec un *Appendice* sur l'argot jugé par Victor Hugo et Balzac ; Paris, Champion, 1907, in-8°. — E. Pilastre, *Petit glossaire des Lettres de Mme de Sévigné ;* Fontainebleau, Maurice Bourges, 1908, in-16. — Raoul de Félice, *Les Noms de nos rivières, leur origine, leur signification ;* Paris, Champion, 1907, in-8°.

Voici une œuvre importante, l'**Introduction à l'étude com-**

parée des langues indo-européennes, par M. A. Meillet, le plus grand effort peut-être de méthode linguistique qui nous ait été donné depuis Bopp. L'ère est passée, en ce domaine, des grandes découvertes ; celles que l'on fera, comme celles que l'on ne fera pas, sont même connues d'avance : par exemple, si on ne pourrait pas rattacher au groupe indo-européen le groupe sémitique ou le groupe finno-ongrien. Il restait à mettre de la précision et de la logique dans l'exposé des derniers faits acquis ou à peu près acquis : c'est ce qu'a fait M. Meillet, et avec une science dont il y a eu peu d'exemples depuis le Christophe Colomb de la philologie comparée. De quelles connaissances linguistiques faut-il disposer pour mener à bien une œuvre pareille ? Mais il faut savoir tout, exactement tout, être familier avec les dialectes de l'Inde comme avec les dialectes italiques, posséder le lithuanien et l'arménien, tout comme le serbo-croate ou le vieux prussien. M. Meillet a eu des lecteurs et des juges. Il en a eu peu de capables de le lire tout entier et de le juger avec compétence. J'insisterai principalement sur la netteté des raisonnements et des propositions d'ordre général. Il ne m'appartient pas de décider si le groupe indo-européen possède quatre ou cinq séries d'occlusives. Je m'en rapporte là-dessus à la science visible de M. Meillet.

Les langues anciennement attestées de l'Hindoustan au Nord et au Sud de l'Europe, en passant par la Perse et la Russie, appartiennent manifestement à une même famille. Celles qui sont encore représentées aujourd'hui par un ou plusieurs dialectes sont : l'indo-iranien, le baltique et le slave, l'albanais, l'arménien, le grec, le germanique, le celtique, l'italique (latin et osco-ombrien). On est convenu d'appeler indo-européen l'idiome inconnu dont ces diverses langues sont la modification, comme, à un degré second, l'italien, le français, l'espagnol et les autres parlers romans sont la modification actuelle de l'une de ces langues anciennes, le latin. Or, la continuité du développement linguistique étant un fait tout d'abord posé, il en résulte, comme le disait Gaston Paris, que le français est, non pas dérivé du latin, mais du latin même, parlé par des organes d'une physiologie modifiée ; il en résulte aussi que le latin n'est autre chose que de l'indo-européen modifié dans les mêmes conditions et selon les mêmes règles. Et, finalement, on doit conclure que les langues parlées à Paris, à Londres ou à Berlin sont une seule et même langue et la plus anciennement supposable dans l'état actuel de la science. Si le sémitique un jour se laissait rattacher à l'indo-européen, nous pourrions, avec logique, imaginer un échelon nouveau : entre le français et cet échelon, il n'y aurait encore que deux échelons, quatre en tout, et ce serait une bien petite échelle. Nous parlons une langue probablement aussi ancienne que le langage

même. La seule marque bien originale des langues modernes est peut-être l'usure des thèmes. Elles tendent toutes au monosyllabisme. Tous les mots français très usuels ne sont plus qu'un son simple et unique. Père, mère, homme, femme, pain, vin, œil, main, doigt, tous ces mots, qui sont du latin, avaient jadis deux ou trois syllabes. On peut signaler aussi le manque d'homogénité des langues modernes ; elles contiennent des mots de toutes les époques et sont fort incohérentes, inesthétiques. A cela près, nous parlons indo-européen. M. Meillet ne traite donc pas d'une science aussi archaïque que l'on pourrait croire.

Ne pouvant rendre compte plus amplement de son livre, je terminerai en le remerciant de nous avoir débarrassés, par sa grande autorité, d'expressions telles que *les peuples latins*, *les peuples aryens*, les *peuples sémitiques*, etc., toutes manières de dire qui ne sont que des symboles d'ignorance.

§

J'ai toujours eu une certaine méfiance des sciences théoriques, des sciences où les faits sont devenus les sujets bien sages d'un tas de lois assez souvent contradictoires. L'ouvrage de M. Sechehaye, **Programmes et méthodes de linguistique théorique**, ne me réconcilie qu'à moitié avec l'abstraction. Presque toutes les questions dont il traite sont de celles qui m'intéressent, mais tout cela est bien dense, bien strict, bien sommaire. Le moment est-il venu d'établir le plan d'une linguistique théorique ? Je ne le crois pas. Nous n'avons pas encore, à cette heure, le moindre dictionnaire sémantique, je ne dis pas indo-européen, mais roman, mais germanique, mais français. Quel rôle exact jouent dans la transformation des sens la spontanéité, la volonté, l'ignorance, la nécessité ? Et, en même temps, quelle est dans chaque classe la part de l'oreille, de l'œil, du toucher ? M. Sechehaye nous dit que l'objet réel de la sémantique est dans les transformations de valeur des symboles ; cela n'éclaire pas beaucoup la question. Une linguistique théorique ? Mais il n'y a même pas une bonne grammaire théorique. Pourquoi des lois générales, alors que les lois particulières semblent déjà à moitié caduques ? La distinction foncière entre l'adjectif et le substantif n'est-elle pas bien scolastique ? Les noms communs sont-ils autre chose que des qualificatifs ? Et les temps des verbes ne sont-ils pas très souvent interchangeables ? Est-ce que le verbe *aller* n'est pas auxiliaire, tout autant, presque, que le verbe *être* ? Quel temps de verbe exprimera la nuance : *Je vais manger*, ce futur immédiat ?

La tâche du linguiste, à l'heure actuelle, est bien plutôt dans l'analyse que dans la synthèse. Du moins, des synthèses très partielles sont-elles seules possibles. L'ouvrage de M. Sechehaye est un remarquable travail, mais prématuré.

§

L'Argot ancien, de M. Sainéan, est un livre d'une valeur certaine, plus peut-être par les résultats que par la méthode. J'aurais voulu voir l'argot ancien rattaché à l'argot moderne et ces deux argots aux langues normales. J'aurais voulu bien d'autres choses, par exemple la distinction entre les mots d'argot d'origine métaphorique (qui ne sont pas de l'argot) et les mots d'origine volontaire, qui sont le vrai argot. *Cracher* = faire des aveux, n'est pas plus de l'argot que *arroser* = distribuer de l'argent. *Bêlant* = mouton, n'est pas plus de l'argot que le latin *serpens*. *Dure* = pierre, n'est pas plus de l'argot que *fondant* = bonbon. Et mille autres exemples. Il n'y a pas encore de bonne méthode pour l'étude de l'argot. Le mérite de M. Sainéan est tout pratique : il a élucidé beaucoup de mots argotiques anciens et ainsi rendu un grand service aux lecteurs de vieux textes. Son livre doit être tenu pour des plus utiles.

§

Le **Petit Glossaire** des Lettres de M^me^ de Sévigné, par M. Pilastre, n'est pas sans intérêt. On y trouve des mots et surtout des sens absents des grands dictionnaires, ce qui suffit à justifier cet élégant petit livre.

§

Les Noms des rivières de France, leur origine, leur signification, voilà ce qu'a cherché M. de Félice. L'a-t-il trouvé ? Personne n'en sait rien, ni lui-même. De ces noms, les uns seraient ibériques, les autres ligures, les autres celtiques, mais si cela est probable, il est difficile d'arriver à une répartition exacte. On ne commence, à peu d'acceptions près, à trouver quelque certitude qu'avec l'invasion romaine, et encore les Romains ne firent guère que latiniser des appellations déjà existantes. La méthode s'est poursuivie. Il est vraisemblable que la plupart des noms de rivière qui ont un sens, la Creuse, l'Automne, ne sont que des modifications, par étymologie populaire, d'anciens noms incompréhensibles. Ce livre, qui nous fait voyager le long de toutes les rivières de France, est un des plus séduisants que j'aie lus depuis longtemps.

REMY DE GOURMONT.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art monumental au Salon. — Memento.

Ne voulant pas empiéter sur la rubrique du voisin, je crois devoir passer rapidement, cette année encore, à la Section d'architecture des *Artistes Français* sur ce que j'appelle volontiers le « clan des hur-

luberlus ». Rien de curieux sans doute comme les efforts de certains exposants, pour arriver à donner, dans la cocasserie et la laideur, quelque chose d'inédit. C'est le travers de toute une génération. Mais il suffit de signaler par exemple les envois de MM. Cotton et Rousselot : « Habitations à bon marché pour loger deux cents familles », — à l'exposition de Milan, si je ne me trompe; les *Trois Sanctuaires* de M. Marcel Cochet, — l'*Amour*, la *Gloire* et la *Mort*, ou « l'*Observatoire astronomique* » et macaronique de M. Chauliat. Ces caricatures ne répondent à rien et je les choisis au hasard, sans acrimonie.

L'art antique n'a guère inspiré non plus cette année les exposants et j'imagine que le jury, dont les tendresses pour ce genre de travaux sont assez connues, a dû se trouver plutôt embarrassé au moment de décerner les récompenses. On ne peut guère signaler de ce genre, en effet, que les peintures des *Hypogées de Thèbes*, relevés à l'aquarelle, deux planches consciencieuses de M. J. Lesage; le *Grand Temple de Sélinonte*, un dessin au crayon de M. L. Hulot, et une autre aquarelle de M. A. Bruel figurant l'*Acropole d'Athènes* avec ses ruines dorées par le soleil. Comme on le voit, c'est assez maigre. — Mais nous avons plaisir à nous arrêter à la série des travaux qui concernent le Moyen Age, car nous y trouvons beaucoup de choses excellentes. C'est d'abord, de M. Nicq-Doutreligne, un relevé de l'*Abbaye de Vaucelles* (XIIe s.) destiné à l'illustration d'une monographie dont nous rendrons compte bien volontiers lors de sa publication. L'envoi comporte de grandes planches donnant l'aspect ancien des bâtiments, des détails de colonnes, les plans de la salle capitulaire, du réfectoire, etc., et constitue un ensemble de haut intérêt. — De M. Delloux, voici l'*Eglise de Saint-Thierry* (Marne), et de M. H. Bans, l'*Eglise de Savennières* (Maine-et-Loire) qui remonte en partie au Xe et même au IXe siècle, avec un chœur et un clocher du XIIe, sans compter les adjonctions postérieures. L'exposition de M. Bans comporte un plan, le relevé de l'édifice et des détails de sculpture. De M. Bernard, je tiens à signaler un travail très complet sur l'ancien *Prieuré de Saint-Jean des Bonshommes*, proche Avallon, ruines acquises par la Société d'Avallon et dont il a donné une étude consciencieuse. De M. Alph. Moreau on peut voir encore le relevé et une reconstitution de l'*Abbaye de Basse-Fontaine* (Aube), édifice roman dont il ne subsiste malheureusement que des bribes, mais qui valaient d'être conservées.

Les travaux de détail sont également nombreux et intéressants. J'y remarquerai volontiers les très belles études de M. F. Janin sur le *portail de l'église Saint-Gilles* (Gard), dont les sculptures sont malheureusement bien délabrées, et de M. Jankowski, le *portail latéral Sud de Saint-Pierre de Moissac*, si curieux avec le grouil-

lement des personnages dans le coin des damnés; de M. R. Gabriel, l'entrée de la *Cour du Chapitre à Reims*, qui sert à gagner les portes nord de la cathédrale, — porche aujourd'hui bien abîmé, mais qui conserve encore de l'allure avec ses tours de garde; la superbe planche de M. A. Silbert sur la *Porterie du Palais Ducal*, à Nancy; la *Chapelle des Macchabées* à la cathédrale d'Amiens, par M. René Favry, petit édifice situé hors d'œuvre et depuis longtemps désaffecté; mais le travail de M. Favry a été mal placé, trop en hauteur, et il est difficile de faire mieux que de le mentionner. — J'indiquerai encore les *stalles de l'église à Saint-Benoit-sur-Loire*, dessin architectural à la plume de M. Coursimault, qui offrent d'ailleurs peu d'intérêt à côté de celles d'Amiens, d'Aix ou de S.-Bertrand de Comminges; le *portail Saint-Jean de la cathédrale de Rouen*, par M. Faucheur; enfin un dessin à la plume de l'*église de Dives*, par M. Stéphane Béraud. Pour mémoire, il faut noter encore les *clôtures de chapelles à l'abbaye de Fécamp* de M. Cesbron, et des projets de M. Ad. Rey pour terminer l'*église de Montmartre*, sur la Butte, — travail dont le besoin du reste ne se fait nullement sentir.

A côté de l'architecture religieuse, la construction militaire est représentée par les études de M. Devérin pour la Commission des monuments historiques sur le *château et la ville de Thouars*, travail qui indique de notables recherches; et par M. L. Sallez dont les relevés du *château de Caen* mériteraient d'être étudiés en détail lorsque justement, comme pour la chapelle d'Amiens, on les a placés trop en hauteur pour les parties surtout intéressantes. — L'époque de la Renaissance nous vaut le travail, encore de M. Devérin, sur l'*église d'Oiron* (Deux-Sèvres) — 1418-1540 — d'une extrême richesse de décoration et qui possède le tombeau, bien abîmé aujourd'hui, de la famille Gouffier. Se rattache encore à la même période l'*église d'Assier* (Lot) étudiée par M. J. Andral, où l'on remarque une curieuse frise extérieure, au pourtour; des clôtures précieuses de chapelles et le monument élevé à Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie sous François Ier. — Je ne veux pas omettre les études, croquis, dessins de M. Michel Dupré sur *Saint-Etienne-du-Mont*, qui est aujourd'hui une des églises les plus remarquables de Paris, et de MM. Boudoin et Beausoleil une restitution précieuse de l'*hôtel Berthelot* à Poitiers (XVIe siècle). — Dans les études de détail, je mentionnerai encore le relevé des *fresques de Saint-Julien à Brioude*, quatre aquarelles de M. Gsell-Maury; une *fresque de la chapelle à Châteauneuf* (Côte-d'Or) par M. Yperman; les *peintures murales de N.-D. de Montmorillon* et de la *salle capitulaire de Fontevrault*, par M. H. Magne; *l'arbre de Jessé*, avec un joli portrait de femme, relevé *à Saint-Bris* (Yonne) par M. Louzier; trois vitraux par M. Bernier, que le catalogue indique comme

appartenant à la cathédrale de Moret (sic), et de M. H. Thiry, une grande aquarelle figurant le *tombeau de Valentine Balbiani*, femme de René de Birague, chancelier de France, par Germain Pilon (au Louvre). — Je ne voudrais pas oublier les *fontaines du Vaucluse*, par M. Formigé et les relevés du massif central de l'*escalier de Saint-Germain-en-Laye*, travail excellent de M. J. Ferlié. — Il faut voir également de M. Ch. Harlay une reconstitution du *château de Clagny*, près Versailles (XVIIe s.), où l'on nous montre la grande salle occupée par de multiples convives, comme au Grand Siècle enfin, c'est un relevé du *tabernacle de l'église de Pont-de-l'Arche* (Normandie) par M. H. Danis, et des dessins de M. Pierre Roger sur *le château de Bagatelle*.

§

J'arrive à la série des aquarelles et dessins, toujours très fournie, et qui révèle les promenades et fantaisies souvent heureuses des exposants. Mais il faut le dire, cette année encore, ils sont beaucoup et nous en serons réduit à n'en donner qu'une nomenclature. Je veux du moins signaler les aquarelles pittoresques de M. Gabriel Simon sur Rouen (*Cul-de-sac des Hauts Mariages*) et de M. Alf. Broquelet (*Vieilles maisons de la rue Saint-Romain*); les jolis coins de Paris donnés par M. A. Couder (la *Petite porte de Saint-Etienne-du-Mont*, la *Rue Brise-Miche*, le *Chevet de Saint-Martin-des-Champs*, *Saint-Nicolas-des-Champs*, *Saint-Séverin*, etc.); l'*Ancienne académie de Médecine*, rue de la Bûcherie, par M. Thorimbert, où va s'installer, paraît-il, l'association des Etudiants ; les dessins et aquarelles de M. Maurice Boille (la *Bièvre*, la *Cathédrale de Rouen*, le *Mont Saint-Michel*), croquis de voyage; deux précieuses aquarelles de M. L. Houssin sur l'*Eglise de Montivilliers* (Seine-Inférieure) ; *la Porte de Nevers à Saint-Valéry* par M. J. Antoine ; de M. G. Ernest, le *Clocher de Saint-Pair*, proche Granville, église autrefois curieuse, mais que l'on a restaurée à coups de pioche ; trois aquarelles de M. H. Schneider sur l'*Eglise Saint-Gilles d'Abbeville*, qui doit bien être à l'heure actuelle badigeonnée intérieurement d'une décoration polychrome imaginée par le curé; six aquarelles de M. P. Bertin (*Abbeville*, l'*Abbaye de Saint-Germer*, *Vitré*, l'*Abbaye d'Orbais*, etc..); trois églises des environs de Compiègnes (*Thourotte*, *Claroix*, *Choisy-en-Brie*), dont on ne voit d'ailleurs que les clochers, par M. C. Flamant; une grande aquarelle sur l'*Eglise de Moret*, par M. G. Duval.

Nous voici en Bretagne, avec les aquarelles de M. H. L'Homme (*Eglises de Gâvre*, *de la Clarté et de Perrot-Guirec*) ; celles de M. Marcel Vilaine sur Dinan (vieilles maisons, *porte de Jerzual*), Saint-Malo (*maison de Duguay-Trouin*), et Morlaix (*Escalier de*

Sainte-Mélanie) ; de M. Boullier ; les dessins et aquarelles de M. Boille sur le *Mont Saint-Michel*, *Saint-Malo* (auxquels s'ajoutent des coins curieux de Tours); avec le porche Saint-Mathieu de la *cathédrale de Dol*, par M. E. Gontier ; les aquarelles de M. J. Forges sur la *chapelle de Notre-Dame-des-Cieux à Huelgoat-Saint-Fiacre* et des vues d'*Auray ;* les *Vieilles maisons de Vitré* de Mme Candel ; les petites aquarelles de M. Ch. Ménard sur l'*église de Clohars-Fouesnant* (Finistère). Pour compléter cette promenade en France il faut indiquer encore la *Cour de la cathédrale de Sens*, de M. H. Lacouture ; l'*intérieur de la cathédrale de Bourges*, grande aquarelle de M. L. Molher ; l'ange qui porte un cadran solaire sur le ventre, à *la Cathédrale de Chartres*, par M. Fugairon ; quatre aquarelles de M. L. Périn (*Aigues-Mortes*, *Montmajour*, *Tarascon*, la *Tour de Philippe-le-Bel à Villeneuve-les-Avignon*); une des chapelles de *Saint-Bertrand-de-Comminges*, dans les Pyrénées, par M. J. Touzard ; trois aquarelles de M. L. Hista sur la *Vieille cité de Carcassonne;* et à remarquer particulièrement la *Chaire à prêcher du cloître de Saint-Dié*, délicieuse aquarelle de Mme Jac. Heubes ; l'intérieur de l'*Eglise d'Angicourt* (Oise), deux planches de M. Eug. Suasso, et surtout le superbe *Couronnement intérieur du grand escalier au Château de Blois*, *aile Louis XII*, par M. J. Georges.

A cette série précieuse, il faut ajouter les dessins; de jolis feuillets d'album sur le *Vieux Blois*, par M. C. Rivet ; des crayons noirs de M. Genévrier sur la Bretagne ; de M. Maréchal sur *Albi*, *Tarbes*, *Carcassonne ;* les dessins à la plume de M. Laurentin sur *Quimperlé*, *Tiffauges*, l'*Abbaye de la Joie ;* de crayons de M. Werner (la *Tour des gens d'armes*, *à Caen ;* la *Rue de Jerzual*, *à Dinan*, le *château Josselin ;* l'*Hôtel de ville de Dreux ;* la *Tourelle de l'Hôtel Marigny à Troyes*, etc..) — Je m'excuse d'ailleurs ; ils sont trop. Mais cette promenade en France est complétée par quelques vues intéressantes de l'étranger; d'Allemagne (*Francfort*, *Nuremberg*, *Rothembourg*, *Hildesheim*, *Prague*) et d'Espagne (*Tolède*, *Grenade*, *Sarragosse*) par M. A. Gabriel ; d'Angleterre avec les aquarelles et dessins rehaussés de couleur de M. D. Ronsin (*Londres et Cornouillac*, croquis de voyage) ; d'Italie, toujours abondamment représentée et cette fois avec les *Vues de Rome* de M. L. Hulot ; les souvenirs de voyage de M. H. Bans (*Venise et Rome*, auxquelles s'ajoute le palais ducal de Nancy) ; les *Vues de Venise* de M. Breffendilie ; les vieilles maisons et coins pittoresques des *Villes monégasques*, par M. A. Messager ; l'intérieur de *Notre-Dame de Pise*, de M. S. Mizard ; les curieux intérieurs d'églises de M. H. Morelli ; les souvenirs d'Italie (*Sienne*, *Pise*, *Florence*, *Amalfi*, *Orvieto*, *San Gémigrano*) de M. P. Bobin. Enfin l'*Algérie* fait acte de présence avec

les aquarelles abondantes de M. H. Kraft. — Mais il faut ajouter, bien qu'en dehors de la section d'architecture et concernant quand même l'art monumental, les eaux-fortes superbes de M. Affleck sur le *Petit portail de Notre-Dame de Paris ;* de M. Jouas-Poutrel sur une maison de la *Rue des Arpents à Rouen ;* le *Vieux-Quartier de Strasbourg*, par M. Koerttgé ; les *Beffrois du Nord* (*Arras*, *Béthune*, *Douai*, *Comines*, *Calais et Bergues*), par M. de Mayeur ; l'*Eglise Saint-Merry*, plus belle que nature dans l'eau-forte de M. H. Titton ; quatre *vues de Rouen*, de M. J. Pennel ; des aquarelles sur *Lisieux*, par M. Vinit ; sur *Granville*, par M. Bernardeau ; de M. H. Linguet sur l'*Église de Dormans*, et la très belle aquarelle de M. G. Guillaumot sur un des coins pittoresques les plus ignorés de Paris : *les Charniers de l'église Saint-Gervais.*

Memento.— Nous recevons le prospectus de souscription de la nouvelle expédition arctique organisée sous la présidence du Prince de Monaco par la Société d'Océanographie du golfe de Gascogne et avec le concours de la Ligue maritime française. Les souscriptions pour cette entreprise, qui semble outillée abondamment et bien étudiée, sont reçues chez M. E. Halphen, trésorier, 164, rue de Courcelles. — La librairie Hachette a publié une réédition très augmentée et remaniée du curieux livre de M. l'abbé Thédenat sur le *Forum Romain et les forums impériaux*. Nous avons parlé abondamment de cet ouvrage (1) qui a été surtout complété et où l'on a rangé à leur place les notes et additions qu'il fallait précédemment rechercher à la fin du volume. Nous retrouvons avec plaisir ce travail bien fait, abondant en indications historiques et topographiques et qui sera de la plus grande utilité à ceux qui s'inquiètent de visiter les vestiges de la Rome antique.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le Foyer, jugement du 20 mai 1908. 1re chambre du Tribunal civil de la Seine. — *Un congrès international contre la pornographie.* Paris, mai 1908.

Durant plusieurs audiences, le public s'est écrasé dans la première chambre du Tribunal civil de la Seine. — Quel était l'objet des débats ? S'agissait-il d'une de ces causes qui passionnent un peuple parce qu'un grand problème de conscience s'y débat, ou parce que la liberté, l'avenir d'un pays sont en jeu ? Non, le Tribunal avait simplement à décider si M. Claretie, administrateur de la Comédie Française, pouvait refuser de jouer **Le Foyer**, après avoir reçu cette pièce de MM. O. Mirbeau et Thadée Natanson.

La cause était relativement simple, ne mettait en discussion aucune nouvelle théorie juridique, et se résumait dans ce qu'au Palais on appelle « une question d'espèces » dont la solution dépend unique-

(1) Novembre 1904.

ment de l'appréciation des faits et circonstances. Mais les choses du théâtre passionnent plus que jamais l'esprit public en France ; et le moindre incident qu'elles provoquent prend immédiatement les proportions d'un événement national. Je me trompe; il dépasse de beaucoup, dans les préoccupations du public, l'importance d'un événement national. Les conversations et la presse s'occupent beaucoup moins, par exemple, de la mort inattendue d'un grand savant comme Curie, que des démêlés de Mme Sarah Bernhardt avec un auteur, ou que du différend entre MM. Claretie et Mirbeau.

Donc, ce différend suscita plus de paroles et de lignes que n'importe quel événement de politique extérieure capable de bouleverser l'Europe. Le débat était mince cependant. M. Claretie, qui avait reçu *Le Foyer*, et l'avait mis en répétitions, pouvait-il exiger des auteurs d'importantes modifications à leur pièce? La réponse ne pouvait faire de doute. Dès l'instant qu'il était établi que la pièce avait été reçue formellement, le Directeur du théâtre devait la jouer telle qu'il l'avait reçue. Ceci est élémentaire. Le droit, l'équité et le bon sens donnaient raison aux auteurs. — Mais, objectait M. Claretie, certains caractères, certaines scènes feraient scandale au Théâtre-Français ! — Il fallait vous en apercevoir avant de recevoir la pièce, lui répondait-on avec raison ; maintenant que vous vous êtes engagé, il est trop tard ; exécutez-vous.

C'est ce que décida le Tribunal. Il n'avait pas, déclara-t-il, à juger la pièce, mais simplement à rechercher si M. Claretie s'était engagé à la jouer. Le fait n'était pas douteux, et M. Claretie fut condamné à reprendre immédiatement les répétitions interrompues.

§

Un congrès international contre la pornographie vient d'être tenu au Musée Social, à Paris, sous la présidence de M. Bérenger. Que des âmes « bien pensantes » se réunissent pour affirmer que nous sommes plus immoraux que nos devanciers, pour flétrir la pornographie, je n'y vois aucun inconvénient, chacun étant libre, à mon sens, de se distraire selon ses goûts. Malheureusement, ces chevaliers de la Pudeur ne se contentent pas de palabrer et banqueter ; ils entendent imposer à la France, et même au monde entier, leurs susceptibilités, et établir par la force la tyrannie de la Pudeur. Ils ne peuvent supporter cette liberté relative dont jouissent maintenant les arts et les lettres ; la suppression de l'odieuse censure a mis le comble à leur fureur, et ils réclament des lois leur permettant de faire jeter en prison littérateurs et artistes qui oseront rappeler que l'amour a des gestes charmants.

Ce qui est grave, c'est que la Société des Gens de Lettres a délégué son président à ce Congrès pour en approuver l'œuvre.

Les littérateurs seraient-ils déjà las de cette liberté obtenue avec tant de peine ?

Pourquoi vont-ils officiellement se ranger sous la bannière de M. Bérenger, colonel grognon de la Garde Pudique ?

Pourquoi appellent-ils le retour de la servitude ?

Parce que, disent-ils, des gens qui n'ont aucun talent inondent le marché des livres et des journaux d'œuvres grossièrement licencieuses.

Ils oublient que ce n'est pas qu'à ces gens seulement que s'appliqueront les lois pénales réclamées. Tout le monde les subira.

Il en est toujours ainsi. Ceux qui dressent des guillotines ne se doutent jamais qu'ils pourront un jour y porter leur tête.

Cependant les exemples sont d'hier qui prouvent que, lorsque de telles lois sont mises en mouvement, elles ne distinguent pas, et frappent les artistes comme les autres. La Société des Gens de Lettres aurait-elle oublié les poursuites stupides contre Flaubert, Baudelaire, Richepin ?

La distinction légale entre ce qui est du domaine de l'Art et n'en est pas, entre ce qui est beau et ce qui est laid, mais c'est chose impossible. La loi, à cet égard, ne peut contenir aucune définition, tracer aucune limite, puisque la Beauté n'a pas de limites et échappe à toute définition.

On peut proscrire la vente des denrées frelatées, parce que des procédés rigoureux permettent de vérifier la composition d'un produit, et qu'il est facile, avec des instruments très simples, de rechercher, par exemple, si un vin, un lait sont purs. Mais où est donc l'instrument qui permettra au magistrat de rechercher si l'œuvre qui lui est déférée contient assez d'art pour n'être pas un outrage aux bonnes mœurs ?

M. Victor Margueritte, après avoir reconnu le danger, croit avoir trouvé le moyen d'en préserver les artistes. Il écrit :

> Si l'on en vient à la solution préconisée par M. Bérenger, qu'on en tempère le réel danger par quelques indispensables mesures. A côté de Bridoison, — car enfin tout juge n'est point forcément Aristide, — désignez des experts qualifiés. Il en est tout de même. Experts en lettres et en arts, comme il y a des experts en médecine. Leur présence ne sera point de trop pour éviter dorénavant de confondre, sous le même anathème, Baudelaire et Flaubert, Richepin et Descaves, avec les fabricants de vésanies et les trafiqueurs d'ordure.

Je crois que le danger ne serait pas moindre. Peut-être même serait-il pire.

Les annales judiciaires sont remplies des erreurs des experts, comme les annales de l'art sont remplies des erreurs des critiques littéraires et artistiques.

Mais tout artiste qui s'éloigne des formules consacrées de l'art, et prétend en défendre de nouvelles, n'est jamais tenu pour artiste par les représentants de l'art officiel qu'il combat; pour ceux-ci, c'est un fou, ou, ce qui est pire, un révolutionnaire bon à pendre.

Croyez-vous que, consultés comme experts, certains littérateurs très officiels et chargés de distinctions n'auraient pas, il y a cinquante ans, refusé à Baudelaire l'immunité de l'Art?

Croyez-vous que, de nos jours, certains artistes extrêmement officiels, consultés au sujet de Toulouse-Lautrec par exemple, auraient répondu que c'était un grand artiste dont l'œuvre ne pouvait être condamnée? Pour être édifié, il suffit de rappeler qu'il y a quatre ans des peintres considérables (au point de vue officiel) refusèrent l'entrée du musée du Luxembourg à un magnifique tableau de Toulouse-Lautrec, offert par une société d'amateurs. L'avis de ces pontifes, qui seraient certainement choisis les premiers comme experts, fut que le tableau n'était pas assez beau, assez artistique, pour mériter l'honneur de figurer dans un musée national.

Les experts venant ajouter leur parti-pris, leurs rancunes à l'incompétence du tribunal, ce serait vraiment plus menaçant que rassurant.

Il suffit de relire les considérants des jugements qui ont condamné de grands artistes pour frémir à la pensée de ce que peut faire la justice répressive lorsqu'on lui livre un littérateur et son œuvre.

Voici comment s'exprimait le jugement du 20 août 1857, qui a condamné Baudelaire.

En ce qui touche la prévention d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs.

Attendu que l'erreur du poète, dans le but qu'il voulait atteindre, et, dans la route qu'il a suivie, *quelque effort de style qu'il ait pu faire*, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire *l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur.*

Franchement, je trouve moins ridicule et moins dangereux le geste de ce simple curé de campagne qui, armé d'un rabot, réduisit, aplanit les seins d'une magnifique statue en bois, placée dans son église, sous prétexte que la ferme opulence de ces seins pouvait éveiller la concupiscence des paroissiens.

Et c'est le retour de cette jurisprudence que facilite la Société des Gens de Lettres; singulière façon, en vérité, de comprendre les intérêts de la littérature et des littérateurs.

Jusqu'ici les efforts des maniaques de la feuille de vigne — souvent pour le plaisir sournois et vicieux de regarder dessous — n'ont pas abouti contre le Livre. L'opinion publique, affranchie de la tyrannie

d'une moralité imposée, admet que la pensée et son expression doivent être libres, et trouve qu'il n'y a aucun mal à cela, puisque, lorsqu'un livre est de nature à choquer votre susceptibilité, il est facile de ne pas le lire. Les pouvoirs publics avaient le même respect des droits de la littérature, et, par crainte des protestations des écrivains, fermaient l'oreille aux cris des énergumènes réclamant des lois répressives. Mais puisque maintenant les écrivains entrent dans le chœur, réclament des poursuites, au nom de la Morale et de la Pudeur, il n'y a plus de raison pour refuser les instruments de répression réclamés par ceux-là mêmes contre qui ils doivent servir. Et dans la suite, le juge pourra répondre à l'écrivain poursuivi, qui protestera, se réclamant des droits de la littérature : « C'est toi qui l'as voulu !..»

La Société des Gens de Lettres a donc commis une faute grave dont les conséquences pourraient n'être pas lointaines.

Vainement elle invoquerait comme excuse que le nombre croît chaque jour des publications licencieuses, et que le renom des Lettres Françaises en subit une atteinte. Ces publications n'ont aucun rapport avec la littérature. Aucune confusion n'est possible.

Est-ce que la réputation des honnêtes femmes serait atteinte parce qu'augmenterait le nombre des prostituées?

En tous cas, je ne comprendrais pas que les honnêtes femmes, sous prétexte de débarrasser le trottoir, réclamassent des lois qui les exposeraient, elles aussi, à l'arbitraire, aux erreurs et aux excès des agents des mœurs.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Fortunat Strowski : *Saint François de Sales*, Paris, Bloud et Cie.

Dans la si utile collection de textes et d'études, publiée sous ce titre *la Pensée chrétienne*, et dont je me suis occupé ici plus d'une fois, il faut s'estimer heureux de pouvoir compter désormais **Saint François de Sales**. M. Fortunat Strowski, professeur à l'Université de Bordeaux, qui avait déjà consacré tout un livre à celui qu'on ne se lassera jamais de prendre pour guide spirituel, nous paraît avoir très heureusement choisi, en les reliant par de pénétrants commentaires, les extraits qui peuvent le mieux nous permettre d'entrer dans son esprit et dans sa doctrine. Ce qui frappe dans le saint évêque de Genève, ce qui fait que nous ne lui résistons pas, c'est qu'il fut l'âme la plus équilibrée et la plus harmonieuse, et qu'en lui toutes les puissances de l'homme formèrent avec les dons de la Grâce un admirable accord. En même temps qu'une haute raison, qu'un bon sens très éveillé et très fin, il a eu l'envolée mystique, et surtout cette onction qui se mêlait à tout ce qu'il écrivait, comme elle éma-

nait de toutes ses paroles et de tous ses actes. En veut-on une preuve excellente, veut-on de saint François de Sales un portrait ressemblant ? Je ne puis mieux faire que de l'emprunter à sainte Jeanne de Chantal ; j'espère que l'on sentira le charme exquis de son vieux français.

Je ne pense pas, dit-elle, qu'on puisse exprimer la grande suavité et débonnairetes que Dieu avoit répandues en son âme. Son visage, ses yeux, ses paroles et toutes ses actions ne respiroient que douceur et mansuétude ; il la respandoit même dans le cœur de ceux qui le voyoient.

Ce Bienheureux possédoit une paix imperturbable; et, comme il avoit en luy ce trésor, c'est la vérité qu'il le communiquoit aux personnes qui s'approchoient de luy ; et l'on ne peut dire le grand nombre de ceux qui, estant venus à luy tout troublés et inquiets, s'en sont retournés tranquilles et pacifiés. J'en parle par expérience, et l'ai esprouvé une infinité de fois en moy-mesme, et en quantité d'autres personnes de ma connoissance.

L'on disait communément qu'il avoit reçu ce don de donner la paix aux âmes qui conféroient avec luy. Je me souviens de deux hommes qui se disputoient une fois avec violence dans notre parloir. Ce sainct Prélat les regardoit avec une douceur très grande, tantost l'un, tantost l'autre, leur disant des paroles si amiables qu'enfin sa débonnaireté les toucha si fort qu'il s'accoisèrent, et les renvoya en paix.

Il avoit une gravité sainte, une majesté en toutes ses actions, si humble et dévote, qu'il respandoit l'estime, la révérence et l'amour dans les cœurs. Quand il alloit par les rues, chacun se tenoit heureux de le rencontrer et d'avoir sa bénédiction. Les petits enfants mesmes l'alloient environner, lesquels il touchoit et caressoit avec une débonnaireté non pareille.

Ces lignes sont délicieuses et on les sent vraies. La perfection de la vertu comme celle du génie, c'est de faire disparaître toute trace d'effort, d'arriver à une aisance et à une simplicité divines. Saint François de Sales, qui eut comme tous les saints à triompher de lui-même, y arriva si bien et de si bonne heure, il fut si entièrement pénétré et transformé par la vie qui nous vient d'en haut, qu'il nous donne l'impression de se mouvoir naturellement dans une atmosphère lumineuse. Son âme est fixée en Dieu, et c'est à la lumière de Dieu — du Dieu, non des philosophes mais de l'Evangile — qu'il juge toutes choses. Aussi quelle indulgence, quelle miséricorde! Il sait que les hommes sont pour la plupart de grands enfants, de grands malades, de grands pauvres, et qu'il faut, pour leur faire quelque bien, avoir des attentions maternelles, des mains qui n'irritent pas les plaies en les touchant et toutes les respectueuses délicatesses du plus tendre amour. Il est, au fond, sans faiblesse, sans illusion : il ne les flatte pas, mais il leur dit la vérité avec des lèvres charitables et cordiales, de façon à les laisser toujours sous une impression de paix, de courage et d'espérance.

Ces qualités de son âme se sont communiquées à son style, ave-

nant, aisé, distingué, naturel comme lui. Ce style sait exprimer avec une grâce familière les choses les plus sublimes ; il est plein des parfums du printemps et de l'été, de leur allégresse et de leurs rayons. Il fait chaud dans saint François de Sales, disait, si je ne me trompe, Hello. Oui, il y fait chaud et clair, et ce fut une des lacunes de notre cher Huysmans de n'avoir pas senti ce charme. Il aimait peu l'évêque de Genève, écrivain et auteur spirituel, comme, dans un autre domaine, il méconnaissait l'harmonie de Virgile et de Puvis.

M. Strowski attire d'abord notre attention sur les Controverses de saint François de Sales. Le saint s'y adressait aux protestants pour les convaincre de la nécessité d'une église visible et infaillible et sa méthode était « toute de bon sens et d'expérience ». Il eut un moment l'espoir de convertir Théodore de Bèze lui-même, mais son amabilité comme sa logique y échouèrent également.

Les entrevues de ces deux hommes, de ces deux humanistes, l'un le jeune apôtre, l'autre le vieux maître et chef de secte, l'un au début presque de sa carrière, l'autre tout à la fin, à la période où le besoin du repos succède au besoin d'agir ; l'un et l'autre opposant leurs croyances et exposant leur symbole : ces entrevues, chacun peut les imaginer selon ses goûts. Pour moi, j'y vois une figure du temps. Le catholicisme, vainqueur après une rude bataille, adresse un premier appel au vaincu. Le vaincu écoute avec attention, mais son cœur n'est pas touché ; et, triste, et malheureusement obstiné, du haut des murs de la Genève fermée et imprenable, il regarde s'en aller pour les moissons nouvelles le courtois héraut de Rome.

C'est après la mission du Chablais que saint François de Sales devint coadjuteur de l'évêque de Genève, auquel il devait succéder, et que lors d'un voyage à Paris « il prit pleinement conscience de sa vocation et de ses dons ». M. Strowski, dans une de ses meilleures pages, nous marque bien ce moment de l'histoire de l'Eglise. Le mouvement de régénération provoqué par le concile de Trente commençait à produire ses fruits ; partout fermentaient des énergies nouvelles. Les anciens ordres se réformaient ; des congrégations naissaient. C'était l'heure où Mme Accarie allait introduire en France les Carmélites et où M. de Bérulle allait fonder l'Oratoire. François assistait à ce renouveau de l'esprit religieux et sacerdotal et il fréquentait aussi à la cour, prêchant, consultant, réfléchissant, donnant des conseils, en recevant.

Saint François de Sales est désormais lui-même. Désormais il consacre tous ses soins à surveiller et à guider la vie intérieure des âmes. Désormais il fera consister la dévotion non dans les actes extraordinaires, mais dans les dispositions profondes du cœur. Il sera un psychologue et un moraliste ; il aura des règles pour diriger les âmes, et un but vers où les diriger : une méthode et une doctrine !

Mais il aura plus encore.

Son esprit vaste et profond ne se laissera pas absorber par la tâche quotidienne. Saint François de Sales dépassera l'empirisme des règles et les limites des systèmes ; il constatera dans les phénomènes qu'il observe et dont il gouverne le cours, deux principes de vie : il trouvera les racines réelles de l'un dans la nature humaines, et les racines idéales de l'autre dans le divin; il ne raisonnera pas en faiseur de doctrine sur ces deux principes ; il les observera dans leur développement ; il en fera une analyse merveilleuse de fidélité et de finesse ; il sera, d'un mot, le *Psychologue de la Grâce*. C'est la *Pensée* de saint François de Sales et sa mission.

Voici donc notre saint devenu ce qu'on appelle un directeur d'âmes, le plus aimé, le plus obéi des directeurs. Il leur apprend que chacune d'elles est comme une pensée de Dieu distincte, et qu'elle doit, par des moyens différents, avec une personnalité différente, réaliser l'idéal divin. Non, il ne songe pas à les jeter dans le même moule. Il a trop le sens du réel, du singulier, pour ne pas voir qu'à côté d'instructions générales il leur faut des instructions particulières. Il recommande à toutes la prière, l'examen de conscience, la confession : il n'y a pas de vie chrétienne sans cela, mais il prend bien soin de différencier les avis selon l'état et la condition de ceux qu'il dirige. Il sait comment parler à un gentilhomme, engagé à la cour par ses emplois ; il sait quel langage tenir à une femme mariée, et ce n'est pas celui dont il use avec les Visitandines. Mais ces âmes si différentes, il les aime cordialement ; il entre dans leurs besoins par une sympathie qui est un miracle de charité ingénieuse et délicate. Il mêle à propos la tendresse la plus vive à l'esprit d'observation le plus subtil et à cette bonne humeur légère et suave qui n'est qu'à lui. Aussi toutes s'empressent à le suivre et à devenir saintes, en cheminant, comme le lui écrit l'une d'elles, « sous les douces lois de sa sainteté ».

Mais il ne pouvait se contenter d'être un directeur de vive voix et par lettres : il devait écrire le chef-d'œuvre par excellence de la direction spirituelle. C'est, comme nous dit M. Strowski, « le livre le plus lu, le plus amoureusement lu des temps modernes ».

Qui se fait une image délicate, forte et douce de la vie ; qui aime l'aménité des mœurs, la sûreté de la conscience, l'esprit juste et raisonnable, la modestie, la lucidité ; qui déteste l'égoïsme, la rudesse, la brutalité et l'emportement des passions ; qui a le sens de Dieu, doit lire, relire de tout son cœur l'*Introduction à la Vie dévote*, en faire son manuel. Il est bon de lire Montaigne, Epictète, Pascal ; et puis après, prenez l'*Introduction à la Vie dévote*, au-dessus de laquelle il n'y a pour la culture de l'âme que les Saints Evangiles.

Pourtant il est une œuvre de notre saint encore plus importante, celle où il nous donne sa doctrine dans sa plénitude, celle qui a fait de lui un docteur de l'Eglise. C'est le *Traité de l'Amour de Dieu*. Il y travailla longtemps, de 1607 à 1614. Il y est psychologue, théolo-

gien, il y est mystique plus qu'ailleurs; mais il garde le secret de demeurer, dans ses élévations, toujours simple, accessible et pratique. Il nous montre la volonté, capable seule d'établir l'harmonie entre les puissances de l'âme, mais la volonté vaut dans l'homme ce que vaut son amour ou, pour mieux dire, l'homme tend à devenir semblable à ce qu'il aime.

Un amour incomplet et bas nous laisse incomplets et bas; un amour brutal rend brutal. Pour réaliser l'aspiration de notre être, il faut un amour puissant, élevé, infini, qui saisisse tous les éléments de notre nature qui les purifie, les range selon le bon sens et dans l'ordre parfait. Un seul amour est capable d'opérer ce chef-d'œuvre, c'est l'amour de Dieu.

L'âme montera donc d'effort en effort, et d'objet en objet jusqu'à Dieu. L'ascension commence.

Brusquement elle s'arrête: Dieu entrevu est inaccessible, et cet amour naturel de Dieu n'arrive jamais par ses forces naturelles à dominer les autres amours discordants et égoïstes.

Alors la pensée de François de Sales, par un bond prodigieux, quitte l'observation précise et minutieuse et, dans une sorte d'extase lucide où il y a la plus exacte théologie, s'installe en Dieu. Le mouvement que l'âme a fait vers Dieu, Dieu le fait vers l'âme. L'amour de l'homme montait vers Dieu, l'amour de Dieu descend vers l'homme; ils se rencontrent. C'est la vie chrétienne qui commence. De là naîtront la foi, l'espérance, la charité. Et l'Ascension reprendra, jusqu'au ciel cette fois.

J'en ai assez dit et j'ai assez cité des commentaires de M. Strowski pour donner envie à plus d'un de se mettre en contact avec la pensée et le cœur du saint évêque de Genève. Il demeurera un des maîtres de notre langue et, à part quelques légers défauts, qui sont de son temps plus que de lui, c'est un adorable écrivain. Mais c'est surtout une âme radieuse, c'est le docteur de l'amour et de la charité. Et quand cet Amour et cette Charité, vivants au Ciel, voulurent se manifester au monde par l'apparition enflammée d'un Homme-Dieu, qui porte dans sa poitrine un foyer ardent, ils choisirent une humble fille de la Visitation où se perpétue l'esprit de François de Sales.

LOUIS LE CARDONNEL

LES REVUES

Les Documents du Progrès : le traitement des indigènes au Congo, appel aux honnêtes gens, par M. F. Challaye. — *Roman et Vie :* renseignements nouveaux sur l'incinération de Shelley. — *Revue de Paris :* souvenirs de Mme Myriam Harry sur Huysmans et une lettre de celui-ci. — Memento.

On témoigne, dans la presse parisienne, une très vive sympathie au roi des Belges, Léopold, monarque d'industrie et souverain fêtard. On nous a répété assez que le Congo est son œuvre et la beauté du geste dont il donna récemment cet immense territoire à la petite Belgique. M. Félicien Challaye,— **Les Documents du Progrès**

(mai), — nous dit ce que Léopold II a fait *pour les indigènes du Congo*, sous forme d'un appel qu'il adresse à « tous les honnêtes gens d'Europe », en faveur des pauvres noirs.

Au Congo Léopoldien, les indigènes ont été victimes d'une immense expropriation. Ils ont été dépouillés, sans compensation, de presque toutes leurs propriétés collectives. Jadis, les tribus possédaient de vastes étendues de terres sur lesquelles elles revendiquaient des droits exclusifs, reconnus et respectés des tribus voisines. Les noirs avaient besoin, pour vivre, d'utiliser de larges espaces. Ils déplaçaient leurs champs de manioc ou de maïs, laissant la plus grande partie de leur sol en friche. Ils s'étaient aussi approprié les forêts voisines de leurs villages : ils y trouvaient les bêtes et les fruits nécessaires à leur nourriture, les arbres dont ils construisaient leurs demeures ou leurs canots, les bois dont ils se chauffaient, les fibres dont ils tissaient leurs étoffes. Ces propriétés collectives des tribus, l'Etat les a qualifiées de terres vacantes et s'en est emparé. Il en a fait son propre domaine (domaine privé) ou le domaine du souverain (domaine de la Couronne) ou le domaine de quelques financiers groupés en Sociétés concessionnaires (Société Anversoise, Anglo-Belgian, Indian Rubber Company ou Abir, Compagnie du Kasai, etc.).

Privés de leurs propriétés collectives, les indigènes ont été dépouillés du droit d'aller et de venir. Ils ne peuvent plus s'installer sur les terres inoccupées, qui, maintenant, appartiennent à l'Etat. Parfois, il leur est interdit de quitter leur village, sans un permis spécial, et d'aller même temporairement au village voisin. Les villages, entourés de terres qui appartiennent à l'Etat, constituent des enclaves où les noirs se trouvent enfermés. Ils sont comme les serfs du moyen âge, attachés à la glèbe.

Ils sont privés du droit de commercer librement. Jadis, quand ils disposaient de leur sol héréditaire, de leurs forêts et de leurs savanes, ils trafiquaient des produits qu'ils y récoltaient ; ils tiraient un bon prix de leur ivoire et de leur caoutchouc. Sans contrainte, ils s'accoutumaient à travailler pour les blancs, évoluaient, en toute liberté, vers une civilisation supérieure. Le libre commerce avait pour conséquence le libre travail ; et du libre travail résultait le progrès spontané de ces races primitives. Maintenant, il est interdit aux indigènes de récolter et de vendre aux commerçants les produits des forêts et des savanes, qui appartiennent à l'Etat. Il leur est même interdit de récolter, sur les terres que l'Etat leur laisse, les produits qu'ils n'exploitaient pas avant la création de l'Etat, l'ivoire et le caoutchouc. Il est interdit aux commerçants d'acheter ce qu'il est interdit aux noirs de vendre.

On sait qu'une milice de noirs entretenue par les sociétés d'exploitation veille au bon rendement du caoutchouc, par le meurtre et le viol. On sait que de véritables expéditions militaires sont organisées contre les villages rebelles, c'est-à-dire ceux dont les habitants ne fournissent pas « leur compte de caoutchouc ». On ne sait peut-être point que ces mœurs sont en usage au Congo français, pareillement? D' « honnêtes gens » ont fondé en Angleterre et aux Etats-Unis une ligue pour la réforme du Congo. Il y a une *Ligue française pour*

la défense des indigènes du Congo (1), à laquelle vont adhérer, à l'exemple de M. Anatole France, les « honnêtes gens » que la lettre ci-après, transcrite par M. Challaye, épouvantera :

Et voici une lettre adressée par un missionnaire, M. Harris, au vice-gouverneur général, le 17 janvier 1905. Il décrit la visite qu'il a faite au village de Nsongo-Mboyo avec un indigène, employé par lui, qui en était originaire. Cet homme, d'âge mûr, après avoir retrouvé sa mère et causé avec elle, se mit à sangloter :

« Je lui demandai pourquoi il pleurait :

« O Blanc ! comment puis-je être heureux ? Mes parents ont tous été mas-« sacrés pour le caoutchouc ; mes amis n'ont plus ni maison, ni nourri-« ture ; ma sœur a eu le pied gauche et la main droite coupés. »

Et les noirs du village content à M. Harris les autres crimes des senti-nelles :

« L'année dernière, la jeune femme Iménéga fut attachée à un arbre « fourchu, et coupée en deux avec un sabre-poignard qui entra par l'épaule « gauche, coupa la poitrine et le ventre, et ressortit par le côté. Les « sentinelles voulaient ainsi punir le mari de cette femme.

« Bolumba, une autre femme, voulant rester fidèle à son mari, eut l'uté-« rus et le vagin empalés, et comme elle n'en mourait pas, elle fut ache-« vée d'un coup de fusil.

« Pour la même raison, Eliza, de Bokunga, reçut une balle qui lui tra-« versa la joue et le nez, après on lui coupa le pied gauche et la main droite; « elle n'en mourut pas, et se trouve toujours là, enceinte.

« Comme dans les autres villages, je trouvai que l'amusement des senti-« nelles était l'inceste public forcé : Lokugi avec sa sœur Lokomo, Lokilo « avec sa fille Efire. »

Et M. Harris termine sa lettre au vice-gouverneur général, par ces mots:

« J'étais si ému, Excellence, par l'histoire de ces gens, que je pris la « liberté de leur promettre, au nom de l'Etat Indépendant du Congo, qu'à « l'avenir vous ne les tueriez plus que pour des crimes. »

§

Dans **Roman et Vie** (15 mai), M. P. d'Ampreville rapporte sous ce titre : *Une crémation macabre*, des renseignements nouveaux sur l'incinération des restes de Shelley. On sait que le poète périt dans le naufrage d'une petite chaloupe qu'il montait, avec son ami Williams et un mousse, entre Livourne et Lerici. Les corps ayant été rejetés à la côte, ils furent brûlés, par observance de la quarantaine imposée alors contre la peste.

La veuve de Shelley termine une longue lettre, qui raconte toutes ses douleurs, par ces mots : « J'ai vu le lieu où il gît maintenant, les piquets qui marquent l'endroit où les sables le recouvrent. Mais ce ne sera pas là qu'on le brûlera ; c'est trop près de Viareggio. Ils sont, à cette heure, occupés à ce terrible office, et je vis ! »

Or, l'autre jour, le professeur Churton Collins a attiré l'attention sur un

(1) Siège social : 278, boulevard Raspail, Paris.

passage des *Lettres de John Carne*, que tous les commentateurs et biographes du pauvre Shelley semblent avoir ignoré. Il y a là un récit vécu des funérailles, qui contient des passages d'un réalisme dans l'horreur funèbre, vraiment dignes de Shakespeare.

Carne, un homme de lettres qui collabora occasionnellement avec Walter Scott, connut, entre autres, le poète Wordsworth et de Quincey, le fumeur d'opium. Etant un jour à Edimbourg, il y rencontra John Cam Hobhouse, plus tard lord Broughton, l'ami et l'exécuteur testamentaire de Byron. Hobhouse lui raconta les détails suivants sur la crémation de Shelley, qu'il tenait de la bouche même de Byron, qui les lui avait narrés « avec des larmes mêlées de rires sarcastiques » :

« Sous prétexte que le bateau que montaient Shelley et Williams avait pu avoir communication avec quelque navire venant d'Afrique ou du Levant, la police ordonna que les cadavres fussent incinérés sur les lieux mêmes. Les deux veuves assistèrent à la funèbre cérémonie. Le cœur fut retrouvé dans les cendres, intact. On dut l'inonder de résine pour le consumer. Les deux femmes recueillirent les cendres des cœurs de leurs maris *dans leurs mouchoirs de poche*. Hunt réclama, presque avec violence, les précieuses reliques. Mme Shelley s'y opposa avec désespoir. Elle les offrit à Byron. Mais il refusa, en disant que c'était le droit de la veuve de les garder. Les deux amies remontèrent en voiture et firent un trajet de près de 30 kilomètres, avec ces funèbres restes balancés dans leurs mouchoirs de poche. » Et Byron ajoutait : « Il y a de ces choses qui arrivent dans la réalité, qui dépassent l'horreur des plus sombres drames. »

Outre l'autorité du témoin, ce qui ajoute à la vraisemblance de ce récit, c'est que ce seraient précisément ces détails-là que la famille aurait tenus à laisser ignorer, et Byron à relever.

§

En mémoire de J.-K. Huysmans (**Revue de Paris**, 15 mai) est un exquis fragment des souvenirs de la jeune carrière de Mme Myriam Harry dans les Lettres.

Je dois beaucoup à Huysmans, — écrit Mme Harry. *A Rebours*, *En Route*, *la Cathédrale* m'enseignèrent le français, établirent ma pensée, ballottée alors entre des langues multiples et adverses. Ces livres, je les emportais en mes lointaines migrations; je les étudiais durant ces interminables heures du bord où, de toutes parts, tout n'est qu'uniformité, flottaison et fuite. Et je m'en éprenais pour la diversité prodigieuse des mots, la précision lapidaire des phrases, la tangibilité hallucinante des images qui semblaient arrêter la marche du navire, bâtir des cathédrales sur l'onde mouvante et recréer cet univers instable par la stabilité du verbe.

Mes compagnons, habitués à voir traîner sur les chaises longues des volumes plus folâtres, raillaient gentiment ce qu'ils appelaient mon « snobisme » et petit était le nombre de ceux qui m'empruntaient cette étrange bibliothèque de voyage.

Là-bas, au pays des arroyos et des rizières, devant les déesses bouddhiques des pagodes vermillonnées, me hantaient encore les Vierges primitives

évoquées par Huysmans, les Vierges aux hanches étroites et dont les dolentes paupières obliquent légèrement à la chinoise.

Revenue à Paris, je m'enorgueillissais déjà d'offrir à mon maître inconnu mon premier roman éclos en France jaune. Un homme de lettres, auprès de qui je m'informais de son adresse, s'écria, stupéfait :

— Mais vous ignorez donc qu'il s'est fait moine et vit retranché du monde, à Ligugé... De plus, il a horreur des femmes, et, particulièrement, de leur littérature. Jamais le titre profane de votre livre ne franchirait son seuil claustral.

« Qu'importe! — pensai-je, — c'est un hommage que je lui dois... »

Quatre jours plus tard, mon éditeur me tendit une petite enveloppe d'aspect minable, où une main timide, tourmentée et comme insexuelle, avait tracé mon nom, que ne précédait aucun terme distinctif. Elle contenait une feuille de papier modeste, pliée en quatre et recouverte de cette même écriture nerveuse, gênée, pointue. J'y déchiffrai : « Monsieur et cher confrère », mais la signature m'était parfaitement illisible. Enfin de sérieuses études, dignes d'un paléographe, révélèrent qu'elle émanait de J.-K. Huysmans.

Sous prétexte d'en obtenir un renseignement sur la Vierge noire, Mme Myriam Harry a demandé à son maître de lui fixer un rendez-vous. Huysmans se représentait l'auteur de *Petites épouses* comme un officier de marine et à qui il attribuait « la roublardise d'un jeune auteur se travestissant en *authoress* ». Cette entrevue a été l'origine de relations charmantes.

Je me souviendrai toujours de la joie juvénile avec laquelle il m'annonça qu'Antoine Nau et son roman, *les Forces ennemies*, avaient emporté le prix Goncourt :

— Il est tout jeune et, paraît-il, très pauvre. Il n'a point trouvé d'éditeur et il s'est endetté pour publier ce premier livre. Avec cela, il n'a fait aucune démarche auprès de nous, et, vivant dans son rêve, il ignore probablement même notre académie. Il a fallu toute l'infatigable énergie de Descaves pour dénicher son adresse dans quelque trou du Midi... Ah! va-t-il être heureux! va-t-il être heureux, le bougre!... 5.000 balles, pensez donc, qui lui tombent comme cela du ciel!... Je donnerais bien quelque chose pour voir sa binette à la réception du télégramme lui apprenant la bonne nouvelle. Il est capable de ne pas y croire!

Et, caressant du dos sa bibliothèque, Huysmans se frottait joyeusement les mains.

D'une largeur d'esprit singulière, il admettait toutes les idées, toutes les manifestations d'art, si contraires fussent-elles aux siennes. Il ne flétrissait que l'insincérité et le cabotinage. L'enthousiasme et la candeur suppléaient pour lui à tous les autres dons; la seule vertu qu'il prêchait, c'était le labeur. Modeste à l'extrême, il rougissait comme une jeune fille lorsqu'on lui exprimait de l'admiration pour ses œuvres. Jamais il ne consentit à s'ériger en maître; il refusait même de guider notre pensée ou de nous donner un avis.

— Un artiste — me disait-il souvent — n'a pas besoin de conseils. Il n'a qu'à travailler, qu'à peiner et consulter sa conscience. Mieux vaut une

œuvre inégale sortie de vous-même qu'un ouvrage admirablement dosé où l'on sent les influences d'autrui... Et, surtout, gare à la facilité ! Rien ne vous détruit mieux un talent qu'une trop grande adresse.

Dites-vous bien que c'est un terrible Golgotha que celui des Lettres et qu'il faut y ascensionner en martyr !

. . . . . .

Quelquefois nous parlions de l'amour. Et je connus ainsi les tristesses passées d'Huysmans et sa présente tendresse inassouvie.

Un soir, — c'était rue Saint-Placide, — nous nous oubliâmes à causer. L'ombre flottait déjà dans la pièce. « Madame Bavoil » ne vint pas avec la lampe.

Nous nous étions tus. Je voyais luire les guillochures d'or des livres, l'émail des vases de Delft, et soudain, sur les joues cireuses de mon maître, deux lourdes larmes qui descendaient lentement.

Je me levai, bouleversée. Alors la tête lasse s'abattit sur la table angélique et, dans le silence crépusculaire, Huysmans sanglota...

Je ne le revis qu'un an après. Il était alité, atteint d'un zona terrible qui l'aveuglait à demi.

Il faisait sombre dans la chambre, comme à notre dernière entrevue. Et cependant, dehors, le soleil chantait. On avait tiré les rideaux et une veilleuse voilée éclairait piteusement le pauvre visage amaigri, coupé d'un bandeau noir.

Sa main de nonnette reposait sur la couverture. Il avait dû souffrir beau coup : même le son de sa voix était changé ! Il me conta qu'il avait travaillé sans relâche et terminé dans cette mélancolique année *les Foules de Lourdes*. Mais, une fois les feuilles chez l'éditeur, il fut frappé soudainement par ce mal mystérieux qui déroutait les médecins et l'empêchait de corriger ses épreuves. Il se l'expliquait comme un avertissement de la Vierge, mécontente de certains passages.

Voici, pour terminer, une page extraite d'une lettre de Huysmans à M^me^ Myriam Harry et datée du 5 janvier 1907 :

Eh oui ! depuis que vous me vîtes à moitié aveugle dans un lit, ç'a été presque de mal en pis, ou du moins c'est un autre genre de tortures. Le zona m'étant retombé sur la mâchoire, ce fut un feu d'artifice d'incroyables maux ! Il y a un mois, j'étais dans une maison de santé où un habile chirurgien m'ouvrait le col comme un fruit. Aujourd'hui je suis rentré rue Saint-Placide, mais menacé d'une nouvelle opération, possédant une joue comme une montgolfière, qui ne s'envole pas, hélas !

Et au fond, rien n'est plus dangereux que de célébrer la Douleur et je paie — sans repentir — les pages de *Sainte-Lydvine* et des *Foules de Lourdes*.

— Vous n'avez que des maux bizarres ! — m'ont dit les Princes de la Science, consultés sur mon cas, ce qui veut dire qu'ils ne savent que faire !

Mais laissons ces kyrielles de jérémiades.

Je vis très souffrant, mais bouquinant quand j'ai un moment de répit

entre mes quatre murs. Et cela suffit, en se résignant dans la prière, pour accepter la vie, si médiocre soit-elle.

Et je vous assure que, dans ces conditions, on pense plus affectueusement, je crois, à ses amis, que lorsque l'esprit s'évague dans de la bonne santé, et c'est pourquoi votre lettre m'a réjoui, car je vous vois dans votre élément de silence ensoleillé, sous les bonnes arcades arabes d'un palais, rêvassant, puis travaillant et sertissant en fin de comptes de belles phrases nuancées et odorantes d'art. La bonne cinnamome, Harry, je voudrais la humer! — oui, si vous avez des impressions parues de Tunis, donnez-les-moi à lire. Etant à peu près incapable de travail, je me consolerai avec!

Je vois bien, au reste qu'il ne va plus me rester, avec la mystique, que la littérature pour m'occuper, car j'ai la vague intuition que je vais désormais être mené, en dehors des voies littéraires, dans les voies réparatrices de la souffrance, jusqu'à ma fin. L'embêtement est de ne pas se sentir une vocation bien décidée pour ce genre d'existence; mais très certainement, à la longue, je m'y ferai; — mais j'espère qu'on me laissera tout de même, dans la monotone mélancolie des tortures, un petit dessert d'art! — et que vous aiderez à me le fournir, n'est-ce pas?

Que vous dirai-je encore? Rien! Je vis si à l'écart, d'une vie si somnolente, quand les maux ne la réveillent pas! Je ne sais rien et ne vois rien — et suis si dégoûté, d'ailleurs, par ce que je lis dans les journaux, sur les catholiques et leurs persécuteurs, que j'ai presque envie de me désintéresser et des uns et des autres.

Tout cela est si bassement humain qu'on ne peut y trouver aucun réconfort.

§

Memento. — *La Revue bleue* (16 mai). — M. A. Chuquet : « Mirabeau jugé par Camille Desmoulins. » — M. A. Luchaire : « A Florence. » — M. L. Maury : « Stendhal ». — (9 mai). — M. C. Mauclair : « Le Salon des Artistes Français. » — M. E. Pilon : « Le Sourire de Paris : les Fenêtres fleuries. »

L'Ame latine (mai). — M. René Doumic : « Eloge de Clémence Isaure. » — Ce fascicule contient la plupart des poèmes couronnés aux jeux floraux de Toulouse.

La Revue hebdomadaire (9 mai) publie la suite de « Huysmans intime » de MM. H. Céard et J. de Caldain.

Le Correspondant (10 mai). — « Le Tsarisme », par M. Edouard Blanc. — « L'Amérique de demain », par M. F. Klein. — « L'Alhambra de Grenade », par M. Louis Rivière.

Le Feu (1er mai). — « Flirtilla », une délicieuse nouvelle de M. E. Jaloux. — Les réponses à l'enquête du Dr L. Porcheron : « Doit-on prévenir un malade de sa fin prochaine? »

La Revue du mois (10 mai). — M. P. Painlevé : « La Synthèse chimique et la Vie. » — M. E. Vandervelde : « La Grève générale. »

La Revue (15 mai). — M. O. Reclus : « Une nouvelle Nation », à propos des derniers recensements de l'Algérie et de la Tunisie. — M. le Dr Romme : « L'utilité des Larmes. »

La Grande Revue (10 mai) publie une conférence de M. Poincaré,

ancien ministre, sur « la Littérature belge d'expression française », et un article de M. G. Cochery, qui est aussi un ancien ministre, sur : « la Rente devant l'impôt sur le revenu. » Il y a un poème de M. R. de Souza : « Hymne à la Mer » et une « Athènes,couronnée de violettes », de M. Georges Ancey, qui est, en fort belle prose, une description de la capitale grecque.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Coppée raconté par lui-même (*Le Temps*, 29 mai). — Le caractère de Coppée (*La Dépêche*, 29 mai). — Les Spirites (*Le Matin*).

En 1883, M. Claretie fut chargé d'écrire la biographie de François Coppée pour les « Célébrités contemporaines » de Quantin. Il s'adressa au poète et lui demanda des notes sur sa vie. Ces notes, M. Claretie les donne aujourd'hui, telles quelles, dans **Le Temps**, et c'est un charmant morceau de littérature ingénue et personnelle, qu'il faudra citer désormais chaque fois que l'on écrira la vie de l'auteur du *Passant :*

Mercredi soir.

Cher ami,

J'ai ouvert et lu votre lettre à Bourget, que m'a envoyée M. Laurent Lapp. Or voilà : Bourget est dans les Vosges, quelque part, j'ignore son adresse exacte, et je ne sais pas non plus où demeure le mystérieux Bourges. Mais je le rencontrerai demain à la « première » des Nations, car Bourges fait au *Parlement* — avec un grand talent — l'intérim de Bourget. Je communiquerai votre lettre et celle de M. Bérardi à notre Z. Marcas littéraire, et votre généreuse et bonne pensée aura son effet.

Et ma biographie ? J'aurais dû vous envoyer tous les documents. Comment peut-on être à ce point négligent de sa gloire ? J'ai la plume à la main. Allons-y.

Né en 1842, à Paris, de parents nés à Paris eux-mêmes, chose rare. Mais si nous remontons au grand-père paternel, le nom — Coppée — est belge. Il paraît qu'à Mons et aux environs, tout le monde s'appelle Coppée. C'est du « vieil françois » ; cela signifie coupée, une « coupée de bois ». N'importe, le nom est joli, sonne bien, rime richement avec *épée*, mot sublime. Il y a un Coppée, de Mons, — mon parent peut-être, qui sait ? qui est plein d'or, a une écurie célèbre, fait courir. Il signe, comme moi, *F. Coppée*, et d'aucuns me prennent pour un sportsman, quand je n'ai dans mon écurie que Pégase (vieux style).

Revenons aux origines. Du côté paternel, il y a une grand'mère (j'ai chez moi un délicieux portrait d'elle par une dame, élève de Greuze) qui a dans le sang de la vieille noblesse lorraine ; de ce côté il y a des gendarmes de la Maison du Roi ou des chevaliers de Saint-Louis. — Du côté maternel, contraste. Le grand-père (Baudrit est son nom) est maître serrurier, et pendant la Révolution, forge des piques pour armer les sections. La maison Baudrit existe encore. Le petit-fils, Auguste Baudrit, mon cousin germain,

est un serrurier d'art du plus grand talent. Concluez, si vous voulez, d'après ces sources, que je suis un *aristo* qui aime le peuple.

Mais arrivons à moi-même. C'est donc en 1842, dans un entresol de la rue des Missions (actuellement rue de l'Abbé-Grégoire, jadis rue Saint-Maur-Saint-Germain), que ma mère — selon l'expression de Chateaubriand — m'infligea la vie (il y a de bons moments tout de même).

Voulez-vous dire que c'est le numéro 9, pour la future plaque de marbre, si la poésie n'est pas devenue dans cinquante ans d'ici une chose absolument ridicule ? Charlet, le dessinateur, demeurait sur le même palier que mon père, qui fut son ami.

Famille pauvre. Le papa, modeste employé aux bureaux de la guerre. Trois filles qu'on élevait chez les Dames Saint-Maur (même rue, juste en face) et le petit garçon, chétif, débile. On déménagea, on alla loger rue Vaneau, au cinquième (il y a, dans *Olivier*, un poème de moi, des vers à citer). L'avorton, votre ami, allait chez Hortus. Il se rappelle qu'à six ans, en 1848, il voyait, du balcon de ses parents, dans le jardin de l'hôtel Monaco, alors quartier général de Cavaignac, bivouaquer les soldats, pendant les journées de Juin.

Enfance chez les humbles. Le père fait durer longtemps ses redingotes de la *Belle Jardinière* ; la maman fait des « rôles » pour les petits entrepreneurs du voisinage et savonne le menu linge. Les deux sœurs aînées sont peintres ou peintresses, et copient les tableaux du Louvre. Le gamin, votre serviteur, est élevé par des femmes, dans un milieu d'art, ce qui a certainement développé la sensibilité de son goût.

Il grandit. Ses parents, pauvres bonnes gens, déménagent encore pour être plus près des collèges. On demeure rue Monsieur-le-Prince, et je fais d'exécrables études comme externe au lycée Saint-Louis. Toujours pas de santé. Livres lus sous l'Odéon et aux devantures des libraires du quartier latin. Déjà des vers.

A douze ans, je traduis mes versions en rimes. Le papa a été mis à la retraite. Misère au logis. Des trois filles sans dot, une seule, la seconde, s'est mariée au peintre verrier Lafaye ; la troisième va bientôt mourir, à vingt-deux ans ; l'aînée restera fille : c'est aujourd'hui ma chère Annette, ma compagne de toujours, ma maternelle amie.

Je quitte le collège après la troisième. François Coppée n'est pas bachelier. Je me complète de mon mieux une instruction en lectures ; toutes les soirées sous les becs de gaz de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; j'en ai eu une maladie d'yeux. La gêne redouble ; le père, paralysé du cerveau, en enfance. On loge en haut de Montmartre. Je suis deux ans surnuméraire *sans traitement* au ministère de la Guerre. C'est un temps noir, affreux. L'indigence en famille, la pire de toutes. (J'ai manqué de quarante sous jusqu'à l'âge de vingt-sept ans.) Ma mère, sublime de courage et de dévouement ; la sœur aînée, restée seule au logis, gagne quelques sous à restaurer de vieilles toiles.

Mort du père. Je deviens employé titulaire ; j'ai charge d'âmes, je suis père de famille à vingt et un ans.

Je fais toujours des vers ; mais cette jeunesse sans joie m'attriste pour toujours. N'importe, on fait son devoir ; et la table de famille, autour de laquelle il n'y a plus que trois personnes, — la vieille maman, Annette et

moi, — voit des pots-au-feu plus réguliers, et l'on ne met plus la pendule au Mont-de-Piété !

J'ai vingt-trois ans ; je fais la connaissance de Mendès, des Parnassiens ; je brûle 3.000 ou 4.000 vers de jeunesse. Je publie à mes frais (un pauvre !) *le Reliquaire ;* il ne s'en vend pas cent exemplaires. Lemerre, deux ans plus tard, imprime, *à ses frais, les Intimités ;* on n'arrive cette fois qu'à soixante-dix exemplaires.

Enfin, par hasard, parce que j'ai recontré Mlle Agar sur mon chemin, on joue *le Passant* à l'Odéon. Changement de décor, comme dans les féeries. Du jour au lendemain, un peu d'argent et beaucoup de bruit. Détail : j'ai fait faire mon premier habit noir sérieux pour aller chez la princesse Mathilde.

C'était trop beau ; je tombe malade : une pneumonie, dont j'ai souffert plusieurs années, et qui a assombri ma fin de jeunesse. D'ailleurs, j'avais été trop privé d'abord ; ça tue le désir.

Depuis, rien d'intéressant ; j'ai beaucoup travaillé. La vie du poète se compose de rêves et de papiers noircis. Voyez le catalogue de Lemerre, avec qui je suis lié d'une amitié de Béranger à Perrotin. J'ai été son débiteur aux mauvais jours ; maintenant, je suis souvent son créancier.

Nommé, par l'intervention de la princesse Mathilde en 1870, avant la guerre, bibliothécaire adjoint au Sénat, devenu ensuite simple Luxembourg, j'ai démissionné, deux ans après, en faveur de Leconte de Lisle. Depuis, on m'a donné la bibliothèque du Théâtre-Français, la croix, trois prix à l'Institut. Mais il n'y a guère que quatre ou cinq ans que je gagne assez largement ma vie ; encore a-t-il fallu accepter la corvée d'un feuilleton.

Maintenant, j'ai la quarantaine, quoique je me défende et n'aie que quelques pâquerettes de cimetière près des tempes. Je vis seul avec ma sœur aînée, ma bonne Annette, dans un gentil rez-de-chaussée à jardin au fond du faubourg Saint-Germain ; il y a des livres, des fleurs et des chats, que j'aime beaucoup.

Venez y déjeuner avec moi un de ces jours, cher ami, si vous voulez faire une biographie un peu physionomisée (quel néologisme !). Je vous dirai et vous montrerai les choses ; je tâcherai de trouver, pour vous la donner, une photographie passable, et vous ferez un fameux article. Est-ce dit ? Oui. Fixez le jour vous-même, et croyez-moi

Votre ami sincère,

FR. COPPÉE.

§

M. Octave Uzanne, qui a bien connu Coppée, a esquissé de lui dans **la Dépêche** un portrait sincère dont voici quelques passages :

Ce fut un brave homme au cœur droit, à l'esprit largement ouvert, d'un goût sûr, d'une fidélité admirable dans ses amitiés, n'ayant aucune mesquinerie dans sa philosophie agissante. Il conserva toujours une rare belle humeur et un constant esprit gaulois, en dépit de son entrée dans cette religion qui si souvent amoindrit les intelligences, obscurcit la gaieté et donne une odeur de renfermé, d'hypocrisie, de soupçonneux aux vertus sociales. Tous ceux qui l'approchèrent dans son intimité et le fréquentèrent aux belles heures de sa vie sitôt fleurie de succès s'attachèrent à ce causeur

délicieux, prodigieusement renseigné sur les œuvres et les hommes, jouissant d'une mémoire impeccable et apportant dans ses aperçus et ses jugements un esprit d'une originalité, d'une finesse, d'une drôlerie qu'on ne retrouve pas toujours dans ses ouvrages.

Après avoir dit en quelques lignes ses débuts, ses premiers succès, il continue :

Nul ne fut plus fêté que François Coppée avant et après la guerre. On blagua vivement ses *Humbles*, sa poésie terre à terre et réaliste; on l'imita avec drôlerie ; le docteur Camuset imagina le petit chef-d'œuvre du *Homard à la Coppée ;* Frémine, Rollinat, Germain Nouveau publièrent des *sonnets réalistes* délicieusement comiques, du même esprit que ce *Parnassiculet contemporain* que déjà avaient composé avec tant de drôlerie Paul Arène et Alphonse Daudet ; mais l'auteur du *Petit épicier de Montrouge* appréciait toute la verve de ces parodies ; il aimait l'esprit, même à ses dépens, et ne craignait point de citer avec un sourire satisfait le distique de son ami Léon Valade, ironisant ses bonnes fortunes dans le monde des vieilles actrices :

Jeune il connut la Dêche
Et mûr connut la Doche.

C'est que Coppée fut homme de lettres et Parisien dans les moëlles. Cet académicien resta bohème presque jusqu'au delà de la cinquantaine. On le rencontrait à Montmartre, chez Salis et chez Bruant, où il prenait plaisir à se faire tutoyer et nommer *mon vieux François*. Au quartier Latin toutes ces demoiselles de Bullier et les servantes de brasseries eurent en lui un familier durant de longues années. Il était resté étudiant, blagueur, amusant, amoureux des gras propos et des anecdotes fortement épicées. Son langage était volontiers faubourien, argotique, de haute saveur rabelaisienne et son esprit était du meilleur cru français. Un jour il me parlait de la haine apparente des médiocres écrivains et artistes contre les bourgeois, et il ajoutait avec cet adorable sourire qui soulignait l'éclair de malice s'allumant dans son petit œil gris de lin : « Les bourgeois, mon cher, ont une vengeance terrible, la plus cruelle de toutes : ... ils les ignorent. »

C'est bien là-dessus qu'il faut insister. Le Coppée contrit des dernières années ne doit pas faire oublier que le principal mérite du poète fut d'avoir été un Parisien doué d'assez de sensibilité pour comprendre la petite sensibilité parisienne et l'exprimer sur un ton tel que l'on ne sait pas toujours si c'est de la sentimentalité ou de la blague.

§

Le Dr Gustave Le Bon, avec divers concours, avait réuni deux mille francs, qu'il offrait au spirite ou médium opérant un phénomène de lévitation. Nul ne s'est présenté, malgré une immense publicité. M. Le Bon conclut :

Donc, quand un savant comme Lombroso assure avoir vu matérialiser devant lui l'ombre de sa mère et causé avec elle, lorsqu'un physiologiste

célèbre affirme avoir vu un guerrier casqué sortir du nombril d'une jeune fille et se promener dans une salle, lorsqu'un magistrat éminent prétend avoir vu se matérialiser devant lui une dame « d'une merveilleuse beauté », qui lui a déclaré être simplement une fée, lorsque, dis-je, tous ces phénomènes et bien d'autres sont annoncés, nous avons le droit de rester un peu sceptiques, quelle que soit l'autorité du savant qui les propose. Ce droit est même un devoir, car tous ces miracles sont beaucoup plus merveilleux que ceux dont a vécu le moyen âge. Dès qu'on abandonne la méthode scientifique, on retombe dans la basse sorcellerie. Il est un peu honteux d'y revenir maintenant. Nous ne pourrions nous résigner à y retourner qu'avec des preuves bien autrement sérieuses que celles dont se contentent les adeptes modernes de la magie.

Mais, diront les spirites, puisque vous ne voulez pas admettre l'autorité des savants qui ont constaté les phénomènes de lévitation, comment pouvez-vous prétendre qu'on aurait cru davantage à vos expériences ?

On y aurait cru pour cette simple raison que je me serais placé dans des conditions de certitude expérimentale très négligées jusqu'ici. Si un médium avait voulu réaliser l'expérience de la lévitation, elle aurait été faite dans un laboratoire de la Sorbonne, en présence de trois membres de l'Académie des sciences qui m'avaient promis leur concours, en présence enfin de deux prestidigitateurs et d'un photographe maniant un appareil cinématographique destiné à enregistrer toutes les phases du phénomène.

Une telle expérience eût entraîné nécessairement toutes les convictions, alors que les 15 séances consacrées à l'étude d'Eusapia par l'Institut psychologique n'ont produit aucun résultat définitif, ainsi qu'il résulte des déclarations consignées déjà dans ce journal par le président de cette société, M. d'Arsonval.

« Voilà donc, écrit M. de Vesmes, après avoir lu ces déclarations, où en sont les recherches de l'Institut psychologique... C'est le néant, ou à peu près. »

Il en eût été autrement peut-être, si, au lieu d'étudier sans grande méthode des phénomènes, très divers, on eût concentré tous les efforts sur l'observation d'un seul phénomène, bien défini, bien circonscrit.

C'est justement ce que je voulais essayer de faire, et cela sans aucun parti pris, car j'admets bien volontiers que le corps humain peut rayonner une énergie particulière capable d'agir sur les corps à distance comme le gymnote agit par ses décharges électriques sur les animaux placés dans son voisinage.

Ce qui semble surtout avoir fait peur aux spirites, c'est la présence, exigée avec raison, des presdigitateurs. Tous les craignent dans ce monde-là, les douteurs aussi bien que les convaincus.

Laissons la religion nouvelle se développer en paix.

S'il y a quelque chose de vrai dans les phénomènes dits spirites, on les obtiendra un jour ou l'autre en plein laboratoire,

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Snegourotchka*, conte de printemps d'après Ostrovsky, adapté par Mme Halperine et M. P. Lalo, musique de M. Rimsky-Korsakoff. — Opéra : *Boris Godounoff*, drame musical de Moussorgsky, d'après Pouchkine.— Memento.

Tous les ans, depuis peu, entre avril et juillet, Paris a sa *season*, à l'instar d'outre-Manche. Pour la part qu'y tient la musique, c'est l'heure où s'accumulent les concerts, où nous arrivent les virtuoses, où s'organisent les festivals. Cela peut passer pour un précieux signe des temps que, du moins par le sensationnel, notre saison musicale appartint cette fois franchement au théâtre, avec Rameau d'abord, puis les Russes. On y doit joyeusement saluer enfin l'entrée définitive autant qu'heureuse de notre Opéra subventionné dans notre vie artistique où, à la honte de l'impéritie d'hier, il resta si longtemps devancé par son voisin de la rue Favart. Une rencontre, où quelque hasard favorisa l'émulation, amena simultanément sur le même terrain nos deux scènes lyriques, et ce fut une double surprise. M. Rimsky-Korsakoff est l'un des maîtres les plus incontestés de l'école symphonique russe. On a peine à imaginer que le musicien qui fit *Antar* et *Shéhérazade* ait pu sans embarras écrire et surtout signer la partition de **Snegourotchka**. Ce « conte de printemps » pâtit peut-être notablement de sa transposition dans notre langue et dans un milieu étranger. Sa poésie y perd sans doute un parfum de terroir essentiel, — écueil d'ailleurs inéluctable de toute traduction de ce genre, — tandis que le slavisme assez spécial de sa légende nous déconcerte un tantinet. Chez nous, les saisons se succèdent à la vérité, mais s'enchevêtrent et semblent parfois se confondre à la barbe du calendrier. Escortés d'automne et d'été, l'hiver et le printemps sont trop peu disparates, trop peu tranchés de caractère pour que nous en soyons profondément frappés ou troublés dans notre existence. Parmi les giboulées, le soleil du 21 mars nous brûle souvent tout autant que celui du 21 juin. Nous ignorons le long sommeil hivernal sous un linceul de neige, le dégel libérateur et la volupté de revivre, avec les fleurs et la moisson naissante, jusqu'à l'épanouissement d'effort ou de béatitude des midis féconds et torrides. Le symbolisme national nous échappe, dont la fable de *Snegourotchka* devrait nous apparaître aussitôt comme une émanation naturelle en une ambiance familière. Si cette ambiance peut nous plaire, elle ne saurait nous toucher. Au lieu d'un tréfonds primordial et générateur, nous n'y voyons qu'un accessoire ; nous n'y découvrons qu'un décor, de fantaisie toute gratuite, où se déroule une petite histoire incohérente, puérile plutôt que naïve, aussi dénuée d'humanité tangible que d'intrigue. Car si, faute d'une âme russe, les figures peu ou prou symboliques indifèrent à priori notre réceptivité

occidentale, la psychologie des autres personnages n'est pas moins rudimentaire ou nulle que celle du bonhomme Hiver ou de la Fée Printemps, son épouse, et, quand Snegourotchka, leur fille, fond au premier soleil estival dans son premier baiser d'amour, cette humide fin nous laisse aussi froids que les péripéties éparpillées d'une aventure trop ostensiblement artificielle. On y a l'impression d'une sorte de cantate, où la virtuosité du verbe, à nous inaccessible, pourrait seule racheter la vacuité d'un poème qui ne demeure pour nous que prétexte assez insipide à musique en même temps qu'à tableaux pittoresques. Cependant, rien que sa féerie et son apparat légendaire s'attesteraient des plus propices à la verve d'un musicien, et on avait le droit d'espérer trouver quelque reflet de son lyrisme originel dans l'interprétation sonore d'un artiste autochtone. M. Rimsky-Korsakoff semble avoir voulu s'y tailler une manière de livret d'opéra-comique à l'ancienne mode, découpé de romances, de couplets et d'ensembles. Il y déploie une inspiration qui flotte entre de l'Ambroise Thomas quelconquissime et du plus ennuyeux Tchaikowski ; on y est stupéfait de la banalité de son métier polyphonique ou orchestral. Il ne se rattrape guère que dans les intermèdes choraux ou chorégraphiques où il emprunte au folklore indigène à tout le moins de séduisants rythmes et mélismes. Sans quelques-uns de ces hors-d'œuvre, c'eût été tout à fait navrant. Mais, comme ailleurs la fastidiosité interdit immuablement tout émoi, cet art, où que ce soit, s'accuse si factice, superficiel et fabriqué en sa conservatoriale écriture, que, jusque dans les oasis de son désert de platitude, on éprouve bien moins quelque illusion de charme qu'un inattendu de contraste, de bariolage ou de clinquant. En somme, cette marqueterie russo-européenne n'offre vraiment pas d'intérêt pour notre esprit ou nos oreilles et les consternerait plutôt. Elle nous procure, en revanche, un ravissement de la vue. Grâce à la trinité Mariquita, Carré, Jusseaume, *Snegourotchka* est un spectacle merveilleux. On y applaudit justement une troupe homogène et unanimement excellente, où M^lle^ Brohly, travestie en éphèbe, sut briller même auprès de sa directrice en beauté comme en forme. Sans pitié pour les poumons des danseurs, on bissa le vertigineux ballet sylvestre, en acclamant la *furia* des sauteurs moscovites et la preste élégance de Régina Badet. On contempla certes rarement au théâtre un aussi harmonieux mélange de réel et de fantastique; on n'y eut peut-être jamais vision plus délicieuse ou plus étincelante que le cycle décoratif où s'encadre *Snegourotchka*. Mais c'est assurément le meilleur de ce qu'on gagne à faire sa connaissance, et on aurait aimé pouvoir garder du reste un moins décevant souvenir.

L'amertume en est amplement compensée par la radieuse révélation que nous apporta soudain **Boris Godounoff** à l'Opéra. Nul

enthousiasme ne saurait être assurément moins suspect que celui de votre humble et penaud serviteur qui fut, en maintes occasions, d'une sévérité peut-être légitime, mais incomplètement avertie, envers le musicien Moussorgsky. J'en dois l'aveu confus aux lecteurs du *Mercure*, je ne connaissais rien de *Boris Godounoff* avant sa représentation récente. Je pourrais invoquer comme excuse la rareté d'une partition presque introuvable même aujourd'hui encore à Paris. Cela ne changerait rien au résultat, car tout se tient en art, et surtout dans l'art musical. Pour assumer l'office d'en parler à autrui sans s'exposer éventuellement à découvrir quelque Amérique, le devoir et la précaution seraient d'en tout connaître. Je sais bien que c'est difficile et rendrait quasiment la profession de critique inabordable ; mais, quand on a péché par ignorance à l'égard d'un chef-d'œuvre, il ne faut pas tarder d'en proclamer sa confession. Sans doute, Modeste Moussorgsky s'avère un plutôt piètre « compositeur » lorsqu'il use, sous le couvert ou non d'un programme, des moyens de ce qu'on qualifie la « musique pure ». *La Nuit sur le Mont Chauve* en est le pire exemple et les *Tableaux d'une Exposition* s'élèvent tout au plus à l'improvisation brillante. Les lieder de la *Chambre d'Enfants* mêmes peuvent nous agacer, traduits, par une affectation que la brièveté des pièces exaspère sans péremptoire intérêt musical. Si ceci, comme d'autres choses, nous arrive trop tard peut-être, le total de ses productions démontre en Moussorgsky un artiste au moins inégal et parfois impuissant, chez qui, pour la plupart de ce qui nous parvint jusqu'hier, le musicien ressemblait trop souvent à une sorte d'amateur présomptueux et fantasque. Mais ce mépris flagrant du métier, qui le travestissait pour notre « sonatite » aussi indurée qu'inconsciente, fut bien probablement la sauvegarde de son génie. Il fut privé ainsi d'un secours confortable, tutélaire aux talentueux épigones, mais préservé, par quelque maladresse autant peut-être que par répugnance instinctive, de tout ce que l'habileté enclôt à son insu de procédés dans la musique pure. Et cependant que ses savants confrères élaboraient des symphonies en pastichant Berlioz et Liszt ou taquinaient doctement le quatuor auprès du concerto, Moussorgsky accouchait tout à coup d'une œuvre extraordinaire dont, même à l'heure qu'il est, nous ne pouvons mesurer la portée que pour avoir vécu la libération debussyste, — laquelle en dériva directement. Cette constatation ne diminue pas plus l'auteur de *Pelléas* que Wagner n'est atteint par l'évidence de sa filiation weberienne. Seulement cela tend à prouver que, dans le ciel de l'art, il n'y a pas de bolides, et l'évolution musicale apparaît comme un enchaînement mystérieux où toutes créations du génie sont à la fois des effets et des causes. Certes, rien que pour la maîtrise et la divination harmonique, il n'y a guère de comparaison possible entre le *musicien*

Claude Debussy et son devancier russe. Mais tout le système dramatique de *Pelléas et Mélisande* est déjà dans *Boris Godounoff* un quart de siècle à l'avance et, avec ce système, un lyrisme nouveau affranchi des formes et des formules, exprimé par une sensibilité analogue, et qui s'épanouit spontanément chez le Français plus proche en une harmonie naturelle et miraculeusement novatrice. Car le principe de ce lyrisme, désormais vainqueur, c'est l'exclusive intronisation dans l'art de la nature et de la vie, au contact de quoi s'effondrent conventions, préjugés ou théories les plus plausibles. *Boris Godounoff* en témoigne surabondamment. Moussorgsky, qui le composa de 1868 à 1871, y élut tranquillement un de ces sujets historiques qu'on estimerait volontiers à priori désuets après la triomphante épopée de la légende wagnérienne. Dix ans après *Tristan*, quatre après *les Maîtres-Chanteurs*, et tandis que s'achevait *Siegfried*, le musicien exclut de son drame lyrique, sinon le leit motif, du moins la symphonie avec l'intérêt purement musical de la trituration des thèmes. Et cependant il en est résulté un chef-d'œuvre qui, même en ce 1908, non seulement nous étonne et nous point, mais ne pâlit musicalement devant aucun. Le rideau se lève et, au lieu de se sentir au spectacle, on est enveloppé dans une réalité intense. On est emporté par l'action qui ne s'arrête plus, où tout ce qu'on entend ou voit concourt et participe. Il n'y a ici, ni personnages de théâtre, ni chœurs d'opéra ou de concert, mais rien que d'humaines créatures dont chacune vit son destin obscur ou éclatant. Il n'y a même pas de « pièce » : des tableaux qui se suivent détachés, comme indifférents l'un à l'autre, dévoilent brusquement quelque instant de la complexe tragédie que mène une fatalité aveugle, et ce sont des tranches de vie palpitante dénudée sans apprêt, telle quelle, qu'on dirait présentée sans art. Il semble enfin d'abord qu'il n'y ait point là de « musique », du moins en tant qu'*art* musical, tellement, jusqu'au bout et sans la moindre défaillance ou digression, l'expression sonore et son objet apparaissent indissolubles. Que la foule supplie, se dispute, acclame, prie ou se révolte, que des boyards délibèrent en assemblée pompeuse, qu'un cortège de fête prélude en chœur et en cadence à un imbroglio d'amour et de machiavélisme, le son n'est jamais égoïste, ne se trahit pas plus fardé, arbitraire ou postiche en sa polyphonie vocale ou autre que lorsque son mélos épouse la parole isolée. Mais il ne faut pas s'y tromper ; cette absence d'art apparente n'est que l'absence d'artifice. Un art suprême y gît, qui fait songer à Shakespeare pour la puissance évocatrice et la profondeur. Dans cet entrelacs disparate de drame, de décor et de quotidien terre-à-terre, nous pénétrons jusqu'à l'humaine substance des êtres que nous voyons s'agiter devant nous. Pas plus que des pantins d'opéra, nous n'y reconnaissons des symboles ; sauf peut-être avec

« l'Innocent » pour conclure. Leur qualité même ou leur rang n'est qu'un manteau à travers quoi nous percevons leur âme. Ce n'est pas le tzar qui nous touche, c'est Boris. Cette psychologie multiple et incisive, qui ne néglige aucun comparse et n'épargne nul épisode, est merveilleusement fouillée par la musique, exprimée en ses nuances brutales ou subtiles avec une vérité, une justesse, une force et en même temps une sobriété saisissantes. Et le caractère des milieux n'est pas moins sûrement souligné que celui des personnages. L'acte qui se passe en Pologne tranche musicalement, par une sorte de gracilité superficielle et quelque peu factice, sur le naturisme plus âpre, l'inculture ou la naïveté du fonds russe. Enfin il y a plus de talent qu'il ne semble de prime aspect, dans l'art de Moussorgsky ; mais un talent tout intuitif qui fait corps avec le génie. L'écriture de *Boris Godounoff* dénonce bien moins une gaucherie embarrassée qu'une spontanéité ingénue, qui se crée ses moyens pas à pas ou renouvelle d'instinct ceux qu'elle accepte, sans souci de briller et réfractaire à tout poncif comme à tout intellectualisme abstrait. La réalisation dramatico-lyrique procéderait assez du dernier acte de *Tannhœuser* et du premier de *Lohengrin*, mais en aboutissant à un ensemble peut-être plus homogène, moins manifestement entrecoupé de musique pure. La musique jamais n'interrompt, pour le commenter, le drame. Elle fait mieux que l'accompagner ou le traduire, elle le contient tout entier, et le chant de l'orchestre double presque immuablement une déclamation vérace et souple, la plus éloignée du récitatif, qui se fond insensiblement çà et là en ariosos, voire en airs véritables et parfois, comme avec le monologue de Boris, de la plus étreignante beauté, sans qu'en cet alliage intime du son, de la parole et de la tragédie, nous puissions soupçonner quelque soudure occulte et dissocier les éléments de notre intégrale émotion. L'harmonie est profondément originale, audacieuse pour son époque par une exploitation prophétique de l'accord de quinte augmentée et de la gamme par tons. Mais ce n'est pas seulement à cet égard qu'on pressent *Pelléas* en ce chef-d'œuvre. On y découvre une essentielle affinité de style et de modulation, de pareils intermittents envols d'accords lumineux ou expressifs, ponctuant la trame du discours, et jusqu'à des rencontres d'écriture, de rythmes ou d'inspiration. Car *Boris Godounoff* est un trésor d'invention rythmique et mélodique, où il semble qu'on reconnaisse au passage un tas de choses que depuis on entendit ailleurs. Si la partition en est encore peu répandue, certains privilégiés l'ont évidemment possédée. L'auteur de *Proserpine* et d'*Ascanio* ne l'ignorait pas plus sans doute que celui d'*Ariane et Barbe-Bleue*, et le musicien de génie qui créa *Pelléas* en fut visiblement imbibé comme une éponge. Rien qu'une telle conséquence vaudrait à Moussorgsky la gloire et notre admiration

reconnaissante. L'intrinsèque splendeur de son œuvre nous ménage des joies plus humaines. On ne saurait assez remercier MM. Messager et Broussan d'avoir donné ce lendemain à *Hyppolite et Aricie*. Un secret enseignement s'en dégage peut-être. Grâce à l'intelligente initiative des nouveaux directeurs, nous conservons *Boris Godounoff* à l'Opéra. On va nous l'offrir en français et, souhaitons-le, dans son intégrité, sans coupures. Nous le verrons dans ses décors frustes et savoureux, avec le grouillement de mosaïque étrange et crue ou le faste barbare de ses costumes authentiques. Mais il nous manquera ses chœurs aux voix limpides et nuancées, capables de chanter en mesure et d'en changer dans les plus fougueux mouvements sans regarder le chef d'orchestre, tandis que, là comme partout ailleurs et des protagonistes (à très peu près du moins) au dernier figurant, chacun « vit » bien plutôt qu'il ne « joue » son rôle. Nous n'aurons plus l'imposant Chaliapine avec sa puissance tragique, servie par un organe harmonieux et flexible, doublée par sa sobriété de gestes et d'accents; ni son émule en perfection Altchewsky disséquant sous nos yeux, quasiment, l'âme féline et compliquée du vieux prince Basile Chouisky. Saurons-nous remplacer tout cela? L'interprétation russe de *Boris Godounoff* à l'Opéra fut, dans l'ensemble, une merveille de naturel et de spontanéité qui nous semblaient assez cruellement détonner avec les us et les coutumes de notre première scène lyrique. Comme, au dire d'un alexandrin fameux, en venait jadis la lumière, c'est une leçon de vérité qui nous vient du Nord aujourd'hui. Espérons-la féconde.

Memento. — En réparant, à propos d'*Hippolyte et Aricie*, l'oubli du *Rameau* de M. L. Laloy, il importe de signaler, paru dans la même collection des *Maîtres de la Musique* (Alcan, éd.), le *Moussorgsky* de M. Calvocoressi. L'auteur y analyse l'œuvre et le génie du musicien avec la compétence la plus avisée et étudie de très intéressante manière le problème du réalisme musical. La lecture de ce livre apparaît le complément presque indispensable des représentations d'hier. M. Calvocoressi a de tout temps été le champion convaincu de la musique russe et en particulier de Moussorgsky. S'il fut jusqu'ici surtout peut-être à la peine, il a certes quelques droits pour être, avec *Boris*, à l'honneur.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Le Salon des Artistes Français. — Exposition Monet et Renoir (galeries Durand-Ruel). — Exposition Troubetzkoy (galerie Hébrard). — Exposition Edvard Diriks (chez Bernheim jeune). — Exposition Lemmen (galerie Druet). — *Hugues Bovy* par Daniel Baud-Bovy (Société des Arts graphiques, Genève). — *Maufra*, par V. E. Michelet (Floury, éditeur, 1, boulevard des Capucines).

Après tout, si l'on pouvait considérer d'un autre point de vue que

celui de l'art le **Salon des artistes Français**, je crois qu'on y trouverait de l'agrément et le prétexte aux plus suggestives méditations. Sous l'angle, par exemple, de l'économie politique? ou comme matière à des études de psychologie générale, nationale et internationale ? Il est bien probable qu'en eux-mêmes, abstraction faite de leur valeur esthétique, ces innombrables tableaux signifient quelque chose ; il est même évident qu'un grand nombre de personnes sont initiées à ce mystère, puisque des quatre Salons c'est encore celui-ci qui reçoit le plus de visites. Seulement, ce mystère dépasse la critique d'art, ou, peut-être, ne l'atteint pas. La seule observation un peu intéressante — encore a-t-elle perdu toute nouveauté — que nous trouverions ici l'occasion de faire viserait l'impressionnisme et sa définitive déchéance : elle est consacrée par les suffrages de l'Institut. Et il est assez joyeux de constater une fois de plus l'application inévitable de la loi qui condamne les révolutionnaires à la défaite et les plagiaires à la victoire. Car c'est une victoire, à bien dire, que cette déchéance ; c'est un triomphe et une apothéose, — paraît-il, et à cette apparence l'évidence consent : ne sommes-nous pas en plein régime de suffrage universel et n'y a-t-il pas bel âge que les mœurs politiques ont envahi la vie artistique? L'adhésion de la populace des ateliers à la formule qu'elle bafouait, d'accord avec la racaille mondaine, voilà trente ans, signifie, en style bien moderne, la consécration authentique de cette formule (et sa fin). — A ce fait près, je ne vois rien à dire du présent Salon. Les choses de facture n'y manquent pas, signées de gens adroits. A quoi bon répéter des noms ? Je n'en sais pas un qui soit significatif, pas un qu'on puisse signaler comme un motif d'espérance. Le Salon des Artistes Français est une institution périmée, moralement abolie, et dont il faut souhaiter pour le plus tôt la disparition matérielle : ce sera profit pour l'art et honneur pour la nation.

§

Ailleurs, donc, par officielle procuration, c'est personnellement, dans une galerie où, du reste, depuis longtemps ils ont établi le quartier général et central de leurs affaires, que triomphent les deux chefs, très savants, et très illustres, de l'Impressionnisme, MM. Monet et Renoir. Les circonstances donnent à cette manifestation des deux maîtres je ne sais quoi de « rétrospectif ». Comme les rochers autour desquels M. Monet voit bouillonner la mer, ses tableaux eux-mêmes, et que ceci soit une louange, semblent d'un lieu de repos assister à l'agitation du monde sans être atteints par elle. Les demi-amateurs en conçoivent même une rassurance, une sécurité — tout à fait factice, mais assez touchante. *La baie d'Etretat* ou *le Bassin d'Argenteuil* leur apparaissent comme les hâvres de grâce où l'art dès le premier jour inconsciemment tendait. « Voilà donc, s'écrient-ils dans un

grand geste qui pourfend les détracteurs de jadis et qui du même coup menace le Musée du Louvre, voilà donc l'aboutissement complet, définitif, absolu de l'art moderne! » — Et j'admire aussi l'œuvre de Renoir et de Monet, en déplorant que l'invincible sottise du plus grand nombre dresse déjà cette œuvre délicieuse comme un mur devant l'avenir, comme un mur que les artistes nouveaux auront tant de peine à franchir...

L'exposition de M. Troubetzkoy nous ramènerait à l'Impressionnisme si nous avions la chimérique pensée d'éluder cette formule. Elle opprime l'art tout entier d'une tyrannie qui suscitera fatalement l'injustice des réactions, ou des revanches. — Toutefois, le prince Paul Troubetzkoy fut un sculpteur impressionniste plus intransigeant qu'il ne se montre aujourd'hui. Personne n'a oublié l'époque où il s'efforçait dans la voie ouverte par Medardo Rosso, sans le rejoindre. Tout le désir de l'artiste était alors de noter durablement dans la matière solide l'instantané et quasi l'inexprimable des aspects fugitifs, éphémères, inconstants de la vie. On a dit, à propos de Rosso lui-même comme de Troubetzkoy, que ce désir n'est pas justifiable, qu'il trahit la statuaire et suppose entre elle et la peinture une confusion fâcheuse ; et cette critique, en dépit de ce qu'elle paraît avoir de justifiable, aura toujours le tort de ne point tenir compte de l'obligation pour tout artiste de correspondre aux tendances générales des générations dont il partage la destinée. — M. Paul Troubetzkoy fait aujourd'hui plus de sacrifices à la consistance, à la solidité, au « fini », dans le sens courant du mot, qu'il n'en consentait jadis. Peut-être obéit-il de la sorte plus fidèlement à sa nature. Malgré des recherches d'élégances, çà et là, et de gracilité, que je ne néglige pas, je le trouve plus personnel dans ses effets de force et de massivité; par exemple, le portrait du prince Galitzine. Il lui arrive même de dépasser le sens profond de la force pour s'en tenir aux effets immédiats de puissance massive, comme dans son portrait de Rodin, de qui le statuaire russe n'a su exprimer ni la grandeur ni la finesse.

Edvard Diriks. Voilà un artiste auquel j'ai, quelque temps, résisté. Cela n'est pas mauvais signe ; les sympathies retardées sont souvent les plus solides. Je me défendais contre le parti-pris de brusquerie et de violence qui m'apparaissait dans la peinture de Diriks ; et toutefois, je m'étonnais de l'extrême délicatesse qui manifestement se mêlait à cette turbulence. Peu à peu j'ai vu que cette turbulence était à la fois la condition et la rançon de cette délicatesse, qu'il n'y avait rien là de factice, que ces harmonies composées en dépit des contrastes et par les contrastes mêmes ne sont point rares chez les poètes et chez les peintres du nord. La récente exposition d'une part importante de l'œuvre énorme de Diriks acheva de m'éclairer. On a

dit de lui qu'il est le peintre du vent ; et c'est vrai qu'il sait écrire dans le ciel, avec l'alphabet des nuages, les cris du vent joyeux ou furieux. Mais il est le peintre aussi de la radieuse terre dans la jeunesse des étés norwégiens, et les couleurs qu'il invente pour dire cette splendeur sont un enchantement. Artiste vraiment à part, l'un des plus intenses, des plus forts et des plus doux de ce temps.

§

Pour la seconde fois dans une période relativement brève, **M. G. Lemmen** nous consulte. Et, en peu de temps, nous constatons dans la production de l'artiste des modifications qui témoignent d'un notable développement. M. Lemmen montre aujourd'hui plus de force que naguère, plus de solidité, plus de tenue. Avancerai-je que s'affirme dans son évolution une décision très nouvelle ou se suggèrent d'imprévues ouvertures ? Non. J'oserai même dire que le peintre si délicat des instants imprécis, des sentiments informulés, s'est en quelque sorte limité en s'efforçant de donner à son œuvre plus de consistance, une valeur, sinon plus commune, du moins plus vérifiable. Sa peinture est devenue plus sonore, plus sensuelle, un peu plus immédiate aussi, et peut-être a-t-elle perdu ces retentissements mystérieux qui l'apparentaient à la poésie la plus moderne. Mais on ne peut louer ni blâmer un artiste d'aller où la logique de ses dons l'appelle. Ne suffit-il pas qu'il nous offre l'occasion pure de la joie plastique ? Nous devons une telle joie de plus à M. Lemmen, et c'est surtout dans ses nus féminins, très personnels, que nous l'avons goûtée.

§

Hugues Bovy, tel qu'il m'a été donné de l'entrevoir, jadis, tel que je le retrouve dans l'*In Memoriam* que pieusement lui consacre Daniel Baud-Bovy, fut un de ces esprits si exclusivement destinés à l'art — à tous les arts, — qu'ils s'oublient eux-mêmes et se font oublier pour ne rien laisser voir que l'objet même de leur passionnée vision ; mais ils ne se confondent pas avec elle et ne lui imposent pas leur nom. Pour laisser aux hommes le souvenir d'un visage il faut de temps en temps interrompre l'indéfinie ascension et, dans une attitude de repos qui commande le respect, se détourner vers la vallée : on demeure alors, pour les mémoires, comme un vivant détail essentiel de l'immense tableau, un détail qui définit l'immensité en l'accidentant d'une authenticité ; et on « reste ». Hugues Bovy n'a jamais interrompu l'ascension. Il en a le bénéfice, aussi : c'est cette admiration ardente, que lui gardent ses témoins si fidèlement et que Daniel Baud-Bovy a su rendre si éloquemment. Statuaire, peintre, musicien, Hugues Bovy n'a jamais cherché que la perfection. Il a laissé, chez quiconque le regarda travailler,

ou l'écouta parler de son idéal, le frisson d'une sympathie religieuse. Ils en parlent, ils en écrivent avec tendresse. Plus d'une des belles pages que je viens de lire a été trempée de larmes, je le sais bien. Et c'est pieusement aussi que Maurice Baud a gravé pour ce livre l'œuvre plastique du maître, pieusement, et admirablement.

§

Le poète Victor-Emile Michelet consacre à son ami **Maufra**, peintre et graveur, un livre. La tendresse qui lie l'écrivain à l'artiste, et qu'ils ont bien raison de ne pas cacher, désarmerait la critique si d'avance, mais ce n'est pas ici le cas, elle avait les armes aux mains. La haine parle assez fréquemment pour que nous consentions volontiers à écouter l'affection ; et des deux celle-ci, à coup sûr, est la plus clairvoyante et la plus véridique. Il n'y a de productif que l'excessif enthousiasme. — Michelet a voulu dégager la personnalité de Maufra et du nombreux mouvement impressionniste et de l'influence de Gauguin. Sur celui-ci le poète a écrit des pages d'une information par trop insuffisante, d'une complète injustice. Il est mieux inspiré quand il parle seulement de Maufra, à qui son amitié éclairée fait dans l'art vivant une place enviable.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Félibres de Paris. — Le prix d'Arles. — Les ruines des Baux. — Homère en provençal. — Prosper Estieu. — La *Canson Occitana* (Carcassonne, aux bureaux de la *Revue Méridionale*). — Raoul Davray et Henry Rigal : *Anthologie des Poètes du Midi* (Paris, Ollendorff).

Après avoir, il y a quelques ans, brillé d'un certain éclat avec Paul Arène, Clovis Hugues, Valère Bernard, Maurice Faure, Jules Boissière, Auguste Marin, Sextius Michel, Charles Maurras, Amouretti, Albert Fournier, Raoul Gineste, Deluns-Montaud, etc., la **Société des Félibres de Paris** avait subi comme une éclipse. De rares fidèles fréquentaient encore les banquets qu'elle donnait et ses réunions n'étaient plus qu'un prétexte à d'interminables parties de manille.

Au commencement de cette année quelques membres rougirent de leur inaction et ils profitèrent du renouvellement du bureau pour appeler à la présidence M. Paul Mariéton, espérant qu'avec lui les éléments jeunes de la société s'agiteraient, secoueraient l'apathie générale et rendraient au Félibrige parisien ses bruyantes séances d'antan.

Ils ne se trompaient pas. Dès le premier banquet, M. Paul Mariéton parut entouré d'une troupe ardente de fidèles, MM. Marc Varenne, Gabriel Boissy, Pierre Vierge, Adrien Frissant, Albert Lamotte

Joseph Loubet, Adrien Richard, Roux-Servine, Ernest Gaubert, Jules Véran, Ricciotto Canudo, André Mathieu, etc. Dans son discours, prononcé en français, M. Paul Mariéton ne réédita pas les antiques imprécations contre la centralisation et contre Paris, il fit, au contraire, l'éloge de Paris et de l'esprit français :

Paris donne la Science, le goût et la gloire. Ceci était déjà vrai au temps d'Abailard et de Dante. La consécration de Paris, c'est le sceau de la notoriété humaine, l'*affranchissement* des œuvres pour la postérité... Les protestations même que suscite sa suprématie, il est le premier à les accueillir, — la sachant tyrannique, — comme il sait dissolvante la Centralisation. Mais son intelligence suprême charme bientôt les mécontents. Séparatisme n'est qu'un mot barbare ; fédéralisme est à peine français. La gloire de Paris, voilà le ciment qui relie le berceau natal à la France.

Or, ce jugement de Paris, métropole du Goût, que sollicitent toutes les voix de la pensée, celles d'abord qui ambitionnent de s'imposer à leur pays natif savent, en raison de l'expérience des siècles, qu'elles ne pourraient s'en passer... Paris a donné à Jasmin l'exaltation nécessaire à son apostolat de poète de la charité. Paris a suscité Lamartine à Mistral, et ce baptême de la gloire, renouvelé trois fois à l'Institut de France, vient d'aboutir au Prix Nobel.

Que d'écrivains méridionaux a adoptés Paris, qu'avait engendrés le Félibrige, comme Daudet et Paul Arène ; que de félibres — tels Aubanel et Félix Gras, — que de précurseurs même des félibres notre société a contribué à faire connaître, tant à leurs propres compatriotes qu'au grand public lettré !...

« Paris ! Mais c'est la ville la plus provençale de toutes ! » s'écriait joyeusement Mistral, un jour qu'il présidait nos agapes de Jeunes-Provence. C'est qu'il aime la noble Ville, lui le grand attique provençal, pour la haute leçon de mesure qu'elle donne à l'esprit humain. Et il sait mieux qu'un autre tout ce qu'elle doit à la Provence...

Ce langage nouveau n'était pas pour plaire, on le conçoit, aux Félibres intransigeants pour lesquels Paris est toujours la cité opprimante, d'où partit, il y a quelques siècles, le signal de l'extermination méridionale.

Mais le premier acte du félibrige parisien régénéré devait soulever bien d'autres colères.

Au banquet du 8 avril dernier, M. Gabriel Boissy se leva et lut une communication par laquelle il annonçait la création d'un **Prix d'Arles**, ou Bourse de voyage provençale de 1.500 francs destinée à être donnée, la première année, à un poème français, la deuxième année à un poème provençal, la troisième année à une tragédie.

M. Gabriel Boissy fit suivre sa communication des belles paroles suivantes :

Notre pensée, en provoquant la fondation du « Prix d'Arles », a été de rendre au Félibrige son ancien éclat et surtout de servir le génie immortel

de notre race. Le Prix d'Arles conférera beaucoup plus de gloire que d'argent. Or, la gloire est la meilleure nourrice des vertus.

Notre pays a été le cœur de la civilisation méditerranéenne : Marseille participa à la grandeur d'Athènes et à celle de Rome ; Arles, l'impératrice, a commandé aux nations. Ne l'oublions pas ! Tout geste qui réunit crée une force féconde et rayonnante.

Je souhaite que nos économistes, nos industriels, nos commerçants connaissent notre fierté, ressentent notre énergie et ne se laissent plus arrêter par le brutal prestige anglo-saxon. Qu'ils s'appliquent à créer de la richesse, tandis que nous créons de la beauté : elles s'accroîtront mutuellement.

Je souhaite enfin que des esprits intelligents et généreux s'unissent à ceux qui se sont déjà manifestés et nous permettent de développer encore le « Prix d'Arles ». Il faudrait que nous puissions bientôt donner chaque année non pas un, mais deux prix, l'un aux belles-lettres, l'autre aux beaux-arts.

Enfin, pensons à fonder en Arles la **Villa Constantin**, séjour d'une pléiade de pensionnaires. Ainsi la vieille cité impériale rappellerait au monde qu'elle peut, elle aussi, prétendre à l'éternité, puisque la vérité de son empire mystique ne tarit pas plus que ne tarit la source du Rhône.

Ainsi une Société qui, par son titre tout au moins, se réclamait du Félibrige, fondait un prix d'Arles et ne donnait pas la préférence au provençal ?

Qu'on parle anglais à Londres, écrivit à ce propos le félibre-charretier Laforêt, dans *Vivo Provençe !*, qu'on parle français à Paris, même dans les réunions félibréennes, nous trouvons cela naturel comme la boutonnière fleurie d'un politicien : mais qu'on organise, sous les auspices du Félibrige, une manifestation de la littérature franchimande, nous appelons cela la négation la plus complète de la doctrine mistralienne d'où jaillit, abondante, la source chantante de nos espérances patriales.

Consulté, Mistral a, naturellement, répondu, tel le pape au sujet des cultuelles, qu'il ne pouvait approuver une telle atteinte au principe premier du Félibrige qui est le maintien de la langue.

Les choses en sont là. Il est probable qu'après les protestations du début les esprits se calmeront et que le prix d'Arles sera donné à la satisfaction de tous.

§

Une autre affaire pour laquelle les Félibres du Midi ne sont pas éloignés d'en vouloir à ceux de Paris est celle de la vieille **Cité des Baux**.

On sait que le château, les remparts, les maisons et les églises des Baux sont classés comme monuments historiques et que leurs ruines constituent une des curiosités artistiques de la Provence. Or la colline sur laquelle l'antique cité des Baux se dresse, majestueuse et

délabrée, étant en pierre tendre, très recherchée pour la construction, la municipalité n'a rien trouvé de mieux, pour augmenter les ressources de la commune, que d'autoriser l'ouverture de carrières au pied même des ruines. Avant peu les carriers auront détruit les vestiges que les siècles avaient respectés et miné la noble maison des Porcelets et le délicieux pavillon de la Reine Jeanne.

Un si pressant danger méritait d'être signalé par les félibres du Midi, ou, tout au moins, par les comités d'initiative, il l'a été par *le Temps* et par *le Provençal de Paris*.

Au reste, peu importe, pourvu que le nécessaire soit fait et que l'on sauvegarde les ruines de la glorieuse cité dont les puissants seigneurs ont été célébrés par Mistral dans *Calendal :*

Race d'aiglons, jamais vassale.
Qui, de la pointe de ses ailes,
Effleura la crête de toutes les hauteurs!

§

Un paysan du Paradou, chanteur populaire très estimé, Charloun Rieu, a eu l'idée de traduire **l'Odyssée en provençal** et il faut féliciter M. Elzéard Rougier, qui donna à Charloun cette idée lui fournit, par une souscription dans *le Petit Marseillais*, moyens de la réaliser.

Il est certain que, de toutes les œuvres grecques, l'*Odyssée* était celle qu'il fallait choisir pour faire éclater à tous les yeux les ressemblances de la Provence et de la Grèce. Le décor pastoral ou maritime de l'œuvre d'Homère est le décor provençal. C'est le même sol éclatant et poudreux, les mêmes rivages aux courbes harmonieuses, les mêmes collines arrondies, les mêmes oliviers bruissants. Dans les deux pays vit une race joyeuse, curieuse et bavarde, race de pasteurs, de paysans et de marins, à laquelle les mêmes occupations ont donné les mêmes gestes et presque les mêmes idées. Sur les galets du Rhône la fille d'Arles lave son linge, élancée, souple et belle comme la phéacienne Nausicaa.

De là vient le charme de la traduction de Charloun. La plupart des expressions homériques ont conservé dans son provençal leur naïveté et leur couleur. L'*Odyssée* nous apparaît, dans son livre, beaucoup mieux que dans n'importe quelle traduction française, ce qu'elle est en réalité, une épopée familière, d'un réalisme exquis et d'une forte poésie.

M. Emile Ripert a dit très justement, dans *le Feu* du 1er avril, à ce propos : « La portée d'une telle œuvre n'est pas tant de faire connaître Homère aux Provençaux — les lettrés de Provence le connaissaient déjà ou directement ou par intermédiaire du français et les pêcheurs ou les paysans, j'imagine, ne le liront guère, — que

d'indiquer, de façon plus frappante qu'on ne l'avait fait encore, la parenté qui existe entre les poètes de la Grèce antique et les poètes provençaux. Ce n'est pas en vain que Mistral s'est appelé « l'humble écolier du grand Homère ». Il a senti du premier coup qu'il devait reprendre aux champs de Maillane la grande tradition antique et que sur une terre toute semblable à celle d'Homère, de Théocrite, de Virgile, une poésie devait fleurir, qui aurait la même couleur et le même parfum. »

§

M. Prosper Estieu, l'auteur de *Terradou* et des *Flors d'Occitania*, vient de faire paraître une nouvelle œuvre poétique en langue d'oc : **la Canson Occitana**.

Jamais, jusqu'à présent, sauf dans la *Countesso*, de Mistral, et certaines romances de Félix Gras, les sentiments d'amertume et de regret du Midi lié à la France n'avaient été exprimés avec une telle ampleur et une telle sincérité. M. Prosper Estieu s'est vraiment fait une âme d'Albigeois et sa poésie, farouche, saccadée, est un perpétuel chant de guerre. Cependant ce n'est plus un appel aux armes qu'il clame, c'est un appel aux lyres, c'est à elles qu'il confie l'œuvre de la revanche :

L'Aube du jour si espéré commence à poindre ;
Au lieu d'une épée, les grands vengeurs portent un luth ;
Des Alpes à l'Océan des Félibres s'assemblent ;
Les vaincus de Muret se dressent, vainqueurs !

Ainsi que l'a écrit Mistral à Estieu :

Si les Troubadours qui virent s'effondrer notre civilisation, notre *Parage* et notre langue, pouvaient, au bout de sept cents ans, reprendre vie avec tous leurs ressentiments, c'est dans la *Chanson Occitane* et c'est dans le verbe d'Estieu qu'ils retrouveraient ressuscitées toutes leurs indignations et ressuscités aussi leurs cris vengeurs et leur parler.

Et le grand poète pousse ensuite un cri d'espoir qu'il faut reproduire :

La vision poétique et nationale du Midi, quand je regarde vers Toulouse, m'apparaît comme un arc-en-ciel qui se dresse d'un côté sur la *Chanson de la Croisade* et de l'autre sur les chants d'Estieu et de Perbosc. Et sous cet arc-en-ciel, signe splendide d'alliance et de réconciliation, je vois briller l'espérance des beaux temps à venir !

§

Voici un livre qui vient à son heure et dont le succès ne peut manquer d'être considérable : l'**Anthologie des poètes du Midi**, que nous devons aux soins éclairés de MM. Raoul Davray et Henry Rigal.

Par le seul assemblage de ces trente ou quarante noms on s'aperçoit que ce qui caractérise l'époque actuelle de notre littérature c'est l'envahissement des écrivains méridionaux, le triomphe d'un art traditionnel et clair. MM. Davray et Rigal le proclament dans une préface qui sonne comme un manifeste:

La fin du XIXe siècle a été, pour la poésie méridionale, une ère exceptionnelle de prospérité et de splendeur. Nous sommes demeurés les pourvoyeurs intellectuels de la France. Notre littérature, inventée au 1er siècle par le phocéen Pétrone, vivifiée par Pétrarque dans les eaux salubres de la fontaine de Vaucluse, s'épanouit, avec Mistral et Rostand, en un aboutissemen magnifique. A cette heure, nous dominons et dirigeons le mouvement poétique. Nous avons imposé au Nord notre hygiène d'art.

Il est certain que tous ces poètes, qui vont de M. Jean Aicard à M. Jean Viollis, ont puisé dans leur origine un commun amour pour la clarté et pour l'ordre:

Nourrice des belles formes et des belles pensées, la terre gréco-latine produit des enfants robustes dont la santé est rebelle aux épidémies intellectuelles. Nous avons résisté au débordement réaliste et élevé contre le laid notre protestation orphique. Plus tard, le brouillard symboliste qui couvrait le Nord d'une nuit profonde a été refoulé par la lumière pure qui baigne à la fois les ruines de l'Acropole et les bords de la Méditerranée. De l'art décadent nous avons rejeté le principe: le symbole, et les innovations formelles: le vers libre.

De telles affirmations avaient besoin d'être proférées et prouvées. L'*Anthologie* de MM. Davray et Rigal rendra par là un grand service à la poésie française. Elle montrera coordonnés les efforts qu'on pouvait croire isolés et contribuera à l'établissement d'un art renouvelé, harmonieux et lumineux.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Georg Hermann : *Henriette Jacoby;* Berlin, Egon Fleischel u. Cº. M. 5.— J.-P. d'Ardeschah : *Cyprian Norwid. Eine Auswahl aus seinen Werken;* Minden, J. C.C. Bruns, M. 5. — Oscar Bie : *Was ist moderne Kunst?* (*Die Kunst.* vol. 51); Berlin, Marquardt u. Cº, M. 1 5o. — Oscar Bie : *Moderne Musik und Richard Strauss* (*Die Kultur,* vol. 11) Berlin, ib. id. M. 1.5o. — Memento.

Henriette Jacoby. — M. Georges Hermann nous avait raconté l'année dernière l'histoire de la jeunesse et du mariage de Jettchen Gebert, et ce récit avait été pour lui le prétexte d'évoquer à nos yeux le tableau complet de la vie juive durant la première moitié du siècle dernier. Les Gebert font partie de l'aristocratie de la société israélite berlinoise. L'honnête aisance dont ils jouissent leur permet de vivre d'une façon confortable, au milieu de meubles cossus et d'objets d'art, leur permet aussi de cultiver leur esprit et de mépri-

ser les affaires douteuses et louches telles qu'en font les Jacoby, fraîchement débarqués d'un ghetto de Posnanie et qui n'éprouvent aucun scrupule à s'enrichir aux dépens d'autrui. Il y a bien l'un d'eux, Jason Gebert, qui affecte des idées quelque peu révolutionnaires, mais au demeurant il est inoffensif, car il collectionne des livres, des gravures et des porcelaines et passe ses journées dans sa bibliothèque. Il traîne légèrement la jambe et ne s'est point marié. Nulle crainte donc, qu'il ne lègue à des enfants son goût du paradoxe et son inutile dilettantisme. Les Gebert représentent un élément de conservation sociale. Ils seront donc forcément les victimes des Jacoby qui, inconsciemment, les puniront d'être infidèles à leur race et à la mission de leur race qui est d'absorber et de détruire.

Le marchand de soieries Salomon Gebert a élevé sa nièce Henriette, fine, intelligente et distinguée en qui se résume tout l'espoir de la famille. Elle épousera naturellement quelqu'un des siens, le petit spéculateur Jules Jacoby, Salomon ayant déjà pris pour femme une Jacoby ; car il importe que les deux familles, malgré la différence des conditions sociales, restent alliées. Mais, par l'entremise de son oncle Jason, frère de Salomon, la jeune Henriette (Jettchen) a fait la connaissance d'un jeune aryen, le docteur Kœssling, écrivain pauvre qu'elle se met à aimer éperdument. Que voilà un pauvre obstacle aux visées de la famille! On profite d'une maladie de Jason pour bâcler le mariage. C'était compter sans l'énergie obstinée de la jeune fille qui le soir des noces quitte la table familiale, prête à tout plutôt qu'à vivre avec le petit juif qu'on vient de lui imposer comme mari.

L'oncle Jason recueille dans sa maison la jeune désespérée et tout le second volume de M. Georges Hermann est rempli par la lutte entre les deux familles : résistance sourde des Jacoby qui détiennent la dot et la font servir à des spéculations audacieuses, incapacité des Gebert de sortir d'une situation inextricable.

Avec un talent de conteur très remarquable, M. Hermann enchevêtre et dénoue, tour à tour, tous les fils qui forment la trame de son récit. Au premier plan nous apercevons tout d'abord un tableau complet de la vie berlinoise entre 1838 et 1840, avec ses intrigues politiques et ses efforts littéraires. Quel joli épisode que celui de Jettchen et de son oncle Jason voyant passer dans la rue Bettine d'Arnim, toute vieille et toute ratatinée avec le grave Varnhagen! Mais le charme du récit ne doit pas faire oublier la complication du problème. L'auteur a voulu nous montrer l'incompatibilité qui existe entre les races. Jettchen qui a fui son mari juif, parce qu'elle aime le jeune chrétien, qui accepte la situation fausse de vivre en jeune fille chez un oncle célibataire, sent peu à peu, plutôt qu'elle ne comprend, tout ce qui la sépare du docteur Kœssling. Ils s'aiment avec ardeur, ils s'aimeraient jusqu'à oublier les limites de la bienséance,

si le hasard de leurs rencontres y était propice, mais dans mille circonstances ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. « Nous nous serions tourmentés notre vie durant, écrit Jettchen dans sa dernière lettre, et nous aurions vécu côte à côte, en nous disant des mots étrangers. » Et, au milieu des tiraillements de cette affection entravée, naît peu à peu un autre sentiment, beaucoup plus profond, celui-là, parce qu'il est irraisonné et instinctif : l'attachement pour l'homme âgé déjà, ce Jason Gebert qui est de sa race et qui l'entoure d'une si paternelle tendresse. Le célibataire, quand il devine cet amour qu'il est prêt à partager, éprouve la première grande émotion de sa vie. Mais il est trop tard pour recommencer, l'intrigue avec le chrétien qu'il a favorisée leur barre à tous deux la voie du bonheur. Jettchen n'a plus qu'à mourir. Les Jacoby de demain ont vaincu les Gebert d'hier.

Œuvre fortement charpentée, ce roman vaut surtout par la beauté de sa construction et par le charme du détail.

§

Cyprien Norwid, malgré une courte mention dans le dictionnaire Larousse, où il figure comme peintre, est complètement inconnu du grand public, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe. C'est le mérite du poète Miriam (Zenor Przesmycki), directeur de la revue varsovienne *Chimera*, d'avoir tiré de l'oubli le génial écrivain polonais qui mourut misérablement à Paris en 1884. Un gros volume d'œuvres inédites de Norwid et de souvenirs fut publié il y a quatre ans à Varsovie, mais il reste de l'auteur de *Civilisation* de nombreux manuscrits qui n'ont pas encore vu le jour.

M. d'Ardeschah s'est appliqué à rendre en langue allemande un certain nombre de contes, de nouvelles et de fantaisies, dus à la plume de ce grand méconnu, et le choix qu'il vient d'en donner en un luxueux volume, édité à Brunswick, rend enfin Norwid accessible au grand public européen. Un beau portrait en frontispice, d'après une eau-forte de Fr. Siedlecki, nous montre une tête pensive au front énergique surmontant des yeux infiniment doux. Le fin sourire d'une bouche moqueuse se perd dans une barbe abondante. Cinquante pages d'introduction nous donnent un tableau singulièrement attachant de cette existence obscure et aventureuse qui nous fait apparaître Cyprien Norwid comme une sorte d'E. T. A. Hofmann, doublé d'un Villiers de l'Isle-Adam.

Descendant par sa grand'mère du roi aveugle Jean Sobieski, Norwid eut à Varsovie, où il était né en 1822, une jeunesse agitée. Mais dès l'âge de vingt et un ans, il quitta sa ville natale pour ne plus y revenir. L'Italie, où il se rendit tout d'abord, le retint durant quelques années. Nous le trouvons à Florence, travaillant dans les ateliers de

l'Académie de peinture. Il y acquit des notions de dessin qui l'empêchèrent plus tard de mourir de faim. Puis il séjourne en Allemagne et se voit expulsé de Berlin, à la veille des événements révolutionnaires en 1848. Traversant la Belgique, il vient enfin à Paris, qui devait devenir pour lui une seconde patrie. Dès son arrivée, il se lie avec les réfugiés polonais, et se fait admettre dans l'intimité de quelques-uns des plus grands d'entre ses compatriotes. La rencontre avec Chopin est décisive, mais c'est plus encore la vie du grand musicien que son art qui allait exercer sur lui une influence décisive. Il fréquente aussi Hoene Wronski, le mathématicien mystique, dont les théories semblent l'avoir fasciné au point que, vingt ans après, son œuvre en est encore imprégnée. Pourtant ses débuts ne furent nullement ceux d'un « penseur ». Il apparaissait alors à ses contemporains comme une sorte de Childe Harold, désabusé et persifleur. Sa poésie déplaît aux femmes. « Monsieur, vos vers ne sont que des épigrammes », lui disait, sur un ton réprobateur, la comtesse Schouvaloff.

Brusquement, après trois ans de séjour, Norwid disparaît de Paris en 1852. Avec seulement vingt francs dans son gousset, il s'embarque pour l'Amérique, où les nécessités de l'existence le forcent à se livrer aux plus durs travaux manuels. Est-il sincère alors, quand il se dit presque heureux ? Deux ans après il est à Londres, échoué là on ne sait comment. Peut-être entreprit-il vers la même époque un voyage en Orient. Ses biographes ne peuvent pas l'affirmer avec certitude. En 1856 nous le voyons reparaître à Paris, qu'il déclare détester. Il y vit en exécutant, au jour le jour, des aquarelles et des dessins. Trois jours de ce travail lui permettent de passer une journée à écrire sans souci du lendemain. De cette époque datent ses œuvres les plus fortes : un poème épique, *Quidam*, une fantaisie en prose, *Fleurs noires* (1856), le poème *l'Homme* et *les Fleurs blanches* (1857), un essai sur l'Art (1858), un « poème satirique par lettres ». Un cycle lyrique, *Vade-Mecum*, l'occupe pendant six années (1860-66); il fait un cours sur Slowacki et un poème sur *le Piano de Chopin*. Signalons encore une fantaisie dramatique, *Derrière les coulisses*, et « une magnifique rhapsodie », ainsi que l'écrit M. d'Ardeschah, *De la liberté des mots* (1868-69).

Au lendemain des événements de 1870, Norwid écrit en français une *Philosophie de la guerre*. Un drame, *Cléopâtre*, qui ne fut jamais achevé, l'occupe pendant trois ans. En 1873, il est nommé membre de la *Société de philologie*. La production se ralentit, à mesure que la misère augmente. Dès 1877 le poète est à la charge de l'Assistance publique. Il écrit encore une satire de la vie de bohême, *Ad Leones*, et une nouvelle pleine de verve, *le Secret de lord Singelworth*. Puis il meurt dans l'oubli, abandonné de tous.

M. d'Ardeschah a essayé de « situer » Norwid dans la littérature

contemporaine. Ses rapprochements avec l'*Axël* de Villiers de l'Isle-Adam, avec le *Zarathoustra* de Nietzsche, sont de curieux morceaux de psychologie littéraire. Mais, à l'égal de Chopin, ce Polonais oublié fut surtout un virtuose.

§

Was ist moderne Kunst? — Sans pédanterie et sur un joli ton de conversation, M. Oscar Bie explique à ses contemporains ce que c'est que l'art moderne. Les rapports de l'artiste avec la nature, le sentiment du public en face de l'œuvre d'art, l'éducation visuelle, le développement du goût et du sentiment artistiques sont tour à tour analysés. Ces six « conférences », dont on ne nous dit pas si elles ont véritablement été tenues, s'agrémentent de reproductions de peintures de l'école allemande moderne, où, par grâce, on a ajouté un Degas et un Rodin. On pourrait reprocher le même exclusivisme national au second opuscule du même auteur, **Moderne Musik und Richard Strauss**. Qu'il explique à un homme de lettres ce que c'est que la musique et comment il convient de la comprendre, cela est parfait et le léger ton de persiflage que prend M. Bie ne saurait nous déplaire, mais n'y a-t-il pas quelque exagération à mettre l'auteur de *Salomé* au centre de toute production contemporaine ?

Memento. — *Deutsche Rundschau* (mai) contient une étude de M. Richard M. Meyer sur le récent volume de M. Bernouilli, consacré à *Overbeck* et à *Nietzsche*. L'auteur montre par une image très frappante en quoi consiste la faiblesse de l'ouvrage. L'écrivain suisse a fait de vains efforts pour tracer un cercle autour de deux pôles. Il voudrait mettre Overbeck au centre de son ouvrage et, involontairement, c'est sans cesse Nietzsche qui prend la première place. — Lady Blennerhassett donne une analyse des *Mémoires* de Mme de Boigne (juin).

Nord und Süd (mai) s'ouvre par un beau portrait à l'eau-forte du poète Detlev von Liliencron, exécuté par John Phillipp, qui précède la première partie d'un drame en 5 actes, *les Rantzau et les Pogwisch*. Le professeur Louis Stein écrit sur le *Mouvement néo-romantique de nos jours*.

Dans *Süddeutsche Monashefte* (juin), l'ancien pasteur Frédéric Naumann appelle le chancelier de Bülow, à qui il consacre une étude, *le Machiavel allemand*. M. Hermann Schoop suit l'itinéraire des voyages de Montaigne en Allemagne.

Un même fascicule de *Hochland* (mai) contient une étude de M. E. W. Bred sur les *Etapes de la peinture munichoise* (1876-1908) et une étude de M. R. Louis sur *la Musique à Munich* (1876-1908).

La *Zeitschrift für Sexualwissenschaft* a été fondée par M. Magnus Hirschfeld au commencement de l'année, probablement pour démontrer que ses préoccupations ont un caractère purement scientifique. La nouvelle revue qu'édite la grande maison G. H. Wigand, de Leipzig, remplace l'ancien bulletin et poursuit les mêmes efforts pour l'abrogation du paragraphe 175. M. Hirschfeld y continue (avril) son « étude épicritique sur le procès Harden », qui s'intitule *Psychologie sexuelle et psychologie sociale*.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

W. Compton Leith : *Apologia Diffidentis*, 7 s. 6 d., John Lane. — Hilaire Belloc : *On Nothing and Kindred Subjects*, 5 s., Methuen. — Alfred Austin : *Sacred and Profane Love*, 5 s. 6 d., Macmillan. — Winston Churchill : *Mr Crewe's Career*, 6 s., Macmillan. — Axel Munthe : *Memories and Vagaries*, 5 s., Murray. — Violet Jacob : *The History of Aythan Waring*, 6 s., Heinemann. — Perceval Landon : *Raw Edges*, 6 s., Heinemann. — Marjorie Bowen : *The Sword Decides*, 6 s., Alston Rivers. — Warrington Dawson : *The Scourge*, 6 s., Methuen. — Edward C. Booth : *The Cliff End*, 6 s., Grant Richards. — M. P. Willcocks : *A Man of Genius*, 6 s., John Lane. — Memento.

Qui ne s'est étonné d'avoir pris non seulement un intérêt soutenu, mais aussi un plaisir très vif à la lecture d'un livre indiscutablement monotone ? D'où l'on peut conclure qu'il y a deux sortes de monotonies, celle qui ennuie et celle qui séduit ; et nous aurons un exemple de cette dernière dans un volume que son auteur, Mr W. Compton Leith, intitule **Apologia Diffidentis**. C'est une longue lettre à un ami, la lettre d'un timide exagérément saturé de littérature, d'un timide qui s'examine, qui s'analyse sans cesse et arrive, par ce moyen, à détruire en lui toute spontanéité. Un peu plus d'humour et de primesaut, et voilà un livre que nous n'aurions pas eu à lire. L'auteur est à ce point timide que même par écrit il ne parvient pas à entrer en rapports directs avec son lecteur. Une sorte de voile s'interpose, qui rend impossible la moindre intimité, le moindre contact. C'est évidemment excessif, mais ce n'en est pas moins intéressant. Ce manque de contact agace, sans doute, par instants, mais cet examen très sincère, bien écrit, suffisamment lucide et clairvoyant, d'un état morbide assez fréquent, fait d'*Apologia Diffidentis* un volume qui mérite de ne pas tomber dans l'oubli.

Mr Hilaire Belloc prétend nous faire croire, d'après son titre, qu'il disserte sur « rien et autres sujets analogues », **On Nothing and kindred Subjects**, mais nul n'aura la naïveté de s'y laisser prendre. A vrai dire Mr Belloc ne nous entretient de rien en particulier et de tout en général, accordant à chacun de ses sujets quelques courtes pages de son petit volume, et c'est une ravissante causerie avec un interlocuteur facétieux, subtilement humouristique, plein de gaieté aussi et de franche belle humeur. Pour disserter de « rien », n'allez pas croire qu'il faille savoir peu de chose. Quand, par exemple, Mr Belloc nous parle de l'ignorance, il le fait de telle sorte qu'on admire son savoir, et que toute son ironique modestie ne parvient pas à dissimuler l'étendue de sa culture. Ou bien, quand il dépeint ses contemporains ou certains aspects de la vie et des choses, ni sa candeur, ni sa naïveté ne nous donnent le change sur son intelligence et sa sagacité. Avec cela, c'est un mélange inattendu d'humour et d'esprit, du meilleur esprit, délicat et espiègle, de l'humour qui reste toujours sur le point de sourire, qui sourit au moindre

prétexte, comme si Mr Belloc avait transporté sur le bord de la Tamise la vivacité malicieuse d'un chroniqueur du boulevard.

Quand on lit les œuvres du poète-lauréat, on se rend très facilement compte de l'utilité de ce personnage. Lorsqu'il s'appelle Wordsworth ou Tennyson, le jeune disciple des Muses peut se le donner en exemple et s'efforcer de marcher sur ses traces ; lorsqu'il s'appelle Alfred Austin, il doit aussi se le donner en exemple en s'efforçant de ne pas lui ressembler, car le présent poète-lauréat a au moins cette utilité de démontrer pratiquement ce que ne doit pas être la poésie. Son récent recueil, **Sacred and Profane Love**, prouve, sans la moindre possibilité de doute, que la poésie est dénuée d'intérêt quand elle n'est pas poétique, et que le poète doit jalousement s'abstenir de versifier des sentences morales et des sentiments patriotiques. On peut avoir un très haut sentiment de l'honneur national et un profond amour pour son pays, sans qu'il soit indispensable de traiter les étrangers de lâches et de traîtres, et de leur promettre des massacres impitoyables s'ils ne tremblent pas devant vos vitupérations. D'autre part, s'il est pardonnable d'avoir cette idée qu'il existe un bien et un mal, deux grandes catégories morales dans lesquelles se rangent les actions humaines, il est moins pardonnable de prêcher cette doctrine simpliste qui ne se prête guère aux grands élans lyriques. Mais Mr Alfred Austin n'en a cure : avec ses petites ailes de pinson apprivoisé qui lui permettent tout au plus de voltiger d'un mur à l'autre de son petit jardin, il singe les grands essors, sans autre résultat que d'être un peu ridicule. Et pourtant s'il voulait ne pas forcer son talent et chanter doucement sa petite chanson, il se ferait une place honorable parmi les *poetæ minores*.

Mr Winston Churchill, le romancier américain, auteur de *Richard Carvel*, *The Crisis*, *The Crossing*, *Coniston*, et homme politique aussi, ne se propose pas seulement de fournir à ses contemporains quelques récits d'une lecture attrayante. Ses desseins sont plus ambitieux. Il semble qu'il veuille dépeindre, en de vastes fresques, les mœurs et le caractère des Etats les plus anciens de l'Union, à diverses époques de leur développement. Comme il faut s'y attendre, pour la réalisation d'un aussi audacieux projet, la scène fourmille d'acteurs et l'on finit par ne plus savoir laquelle suivre de toutes ces intrigues amoureuses et politiques. Et ce même embarras se retrouve dans **Mr Crewe's Career**, où notre attention est tour à tour accaparée par Mr Humphrey Crewe, le millionnaire, et l'honorable Hilary Vane, aux principes de formule rigide et d'application élastique, et par leurs combinaisons politiques habiles et peu scrupuleuses ; ou bien par Austin Vane et Victoria Flint et par leurs difficultés amoureuses. Mais on ne peut résumer en quelques lignes une histoire aussi complexe : il faut la lire, il faut avoir la patience d'aller

jusqu'au bout de cette œuvre touffue, pour avoir une impression très vive, un tableau captivant de la vie américaine moderne, des mœurs politiques corrompues sous une façade d'hypocrisie, des efforts généreux d'une génération nouvelle qui voit, dans l'usage de la puissance politique, le bien général, et non plus le scandaleux enrichissement de quelques complices. *Mr Crewe's Career* confirme une fois de plus l'opinion qu'on s'est faite du beau talent de Mr Winston Churchill.

L'auteur de **Memories and Vagaries** fixe cette épigraphe à son volume : « Chacun ne doit raconter que ce qu'il a vu lui-même; de cette façon le monde connaîtra la vérité. » Mais il faut alors le don de voir vrai, que peu de gens possèdent au même degré que le Dr Axel Munthe. A relire ce livre, qui fut publié pour la première fois il y a de longues années, on a le plaisir de retrouver un auteur qui se donne tout entier dans ses pages, qui donne toute son intelligence et son cœur, au point que ce qu'il nous conte nous paraît intéressant surtout parce que c'est lui qui le conte. Le Dr Munthe ne fait pas profession de littérature ; il est auteur parce qu'il a vu beaucoup de spectacles et des gens qui jouaient des scènes typiques de la tragi-comédie humaine; très simplement, avec la netteté de vision de celui qui se penche sur les misères des hommes pour les soulager, il décrit et retrace ses impressions d'un tempérament exquisément artiste, avec un sens très fin de l'humour, avec une modestie un peu hautaine, avec des accents profondément et admirablement humains, sans violence, comme sans aucun sentimentalisme. Ses tableaux et ses esquisses de Capri ou du Mont Blanc, du quartier miséreux des Italiens à Paris ou du choléra à Naples, laissent à la mémoire un souvenir obsédant qui ramène souvent aux pages du livre.

Une jeune femme épouse un homme dont les deux fils adoptifs, à sa mort prématurée, continuent à vivre avec leur trop jeune belle-mère. Des complications ne tardent pas à survenir. L'un des deux jeunes gens, égoïste et capricieux, arrive à avoir un amour coupable pour Hester, et le héros du récit, Aythan Waring, qui désapprouve cette liaison, s'éloigne, poursuivi par la haine et les complots d'Hester. Tel est le sujet de **The History of Aythan Waring** excellemment narrée par Mrs Violet Jacob. L'histoire se développe bien, les complications de l'intrigue sont passionnantes et le dénouement, fort habilement amené, cause au lecteur une lecture agréable. La psychologie des personnages n'est pas trop rudimentaire, et l'auteur, même, se maintient dans une atmosphère intellectuelle qui satisfait les plus difficiles. Bref, un bon roman.

Les treize récits que Mr Perceval Landon a réunis sous le titre de **Raw Edges** ont ce caractère étrange et obsédant qui rend inoubliables les histoires de Poe et un bon nombre de celles de H.-G

Wells et de Rudyard Kipling. Mais il leur manque, pour être parfaits, le tour de main, l'art, somme toute, de ces maîtres. Il ne suffit pas d'avoir un sujet dramatique et poignant, encore faut-il savoir, par la construction et l'exécution, en tirer parti et le mettre en œuvre. Indéniablement, Mr Perceval Landon manque de métier, et, bien qu'il donne l'impression de tenir de première main la matière de ses récits, il lui aurait fallu, à défaut d'une technique savante, un sens artistique plus sûr. Mais, quoi qu'il en soit, la plupart de ces « Studies and Stories of these Days » ont le rare mérite de donner le frisson et d'amener l'esprit au bord de gouffres insondables où le vertige est facile et dangereux.

Le titre du livre de Miss Marjorie Bowen indique assez clairement qu'il s'agit d'un roman historique : **The Sword decides**, le Glaive décide. L'auteur a pris pour sujet l'histoire de Jeanne de Naples, qui succède en 1343 à Robert d'Anjou, fait assassiner son cousin André de Hongrie qui prétend au trône, puis, attaquée par Louis de Hongrie, qui veut venger son frère, est obligée de fuir en Provence, et, après une vie d'aventures nombreuses, une existence dissolue, périt étouffée par les ordres de son cousin Charles de Duras. Sa cour avait été fort brillante et fréquentée par des artistes fameux, dont Boccace. Miss Bowen retrace avec beaucoup d'imagination cette existence tourmentée, ces complots, ces meurtres, ces batailles, ce décor somptueux, ces marbres, ces costumes, ces tournois, ces fêtes, se préoccupant moins de la psychologie de ses personnages, des motifs de leurs actions, que de la merveilleuse agitation de cette époque médiévale, et s'il lui manque, certes, l'art exquis de Mr Maurice Hewlett, elle a du moins le mérite de donner à son récit une allure entraînante qui a fait le succès de son livre, et lui a assuré une immédiate popularité.

L'invraisemblance des événements et les *a parte* de l'auteur sur le compte de ses personnages sont deux défauts particulièrement déplaisants que Mr Warrington Dawson n'a pas évités suffisamment, dans **The Scourge**. Ces restrictions faites, il faut convenir qu'il a écrit un roman très intéressant dont l'action se déroule dans une petite cité industrielle d'un Etat du Sud, aux Etats-Unis. Le personnage principal est un jeune apprenti que le manufacturier adopte et que corrompt assez vite la situation nouvelle à laquelle il est élevé. Dans ce milieu de luxe, nouveau pour lui, Blokington Elkins se modifie fâcheusement ; il devient vulgaire, égoïste, autoritaire, et ces transformations sont fort habilement décrites par l'auteur. Un vif sentiment d'amour fait cependant reparaître, chez le héros de l'histoire, des qualités naturelles qui le rendront plus sympathique ; mais les fiancés se séparent et l'influence heureuse de la femme cesse, qui aurait pu achever la transformation, et le jeune homme s'obstine dans le

célibat, donnant toute son intelligence, toute sa volonté, à ses occupations commerciales. Mr Warrington Dawson a réussi une excellente étude de caractère et narré, en un style agréable, une histoire captivante.

Ecrire un roman dont la lecture est invisiblement entraînante, et cela en se servant de toutes les vieilles ficelles usées, tel est le tour de force qu'a réussi Mr Edward C. Booth, dans **The Cliff End**. Tout cela est factice, improbable, invraisemblable même; il ne saurait en être autrement quand on a recours à des artifices dont les conséquences sont inévitables. Un musicien s'installe dans une ferme du Yorkshire et séduit, ou tout au moins ravit le cœur d'une ingénue campagnarde (et quelle ingénuité!) sans trouver le moyen de lui avouer qu'il est déjà fiancé, voilà la donnée et les héros. Sans doute l'œuvre eût gagné à avoir cent cinquante pages de moins, mais on est poussé quasi malgré soi jusqu'à la fin, ce qui est l'essentiel pour un récit de ce genre.

C'est dans une autre partie de l'Angleterre, le North Devon, que nous sommes emmenés par Miss M. P. Willcocks. L'auteur a un sens très vif de la couleur locale et du pittoresque de la contrée qui sert de décor à son nouveau roman : **A Man of Genius**. Avec des personnages secondaires aimables, elle nous présente un héros tour à tour sympathique et haïssable. Est-il exact, vraiment, que le tempérament artistique comporte autant de faiblesses et qu'un homme de génie soit capable d'autant de turpitudes? Le talent, si voisin, dit-on, de la folie, n'empêche pas le bon sens, ni le sentiment de l'honneur. Du reste l'héroïne nous apparaît aussi comme un être d'exception, avec son dévouement quasi-animal, son abnégation passionnée, au profit d'un époux souvent peu digne. Elle et lui sont exceptionnels à des titres différents, ont grandi et vécu dans des conditions particulières qui expliquent et excusent leur caractère. Au point de vue littéraire, le livre a une très réelle valeur, bien qu'il soit beaucoup trop long et que l'auteur intercale d'incessants et inutiles commentaires, fâcheux pour le développement de l'action et la patience du lecteur.

Memento. — La *Revue Germanique* (Alcan) contient, de M. C. Pitollet: « Lettres inédites de Thomas Carlyle, John Murray et J. D. Aitken à N. H. Julius, avec une notice sur ce dernier »; de M. L. Chaffurin: « L'Evolution morale de Silas Marner », et des notes, signées F. B. sur un projet d'établissement d'un théâtre anglais à Paris, en 1823.

Dans le numéro d'avril de *l'Occident*, M. Francis Vielé-Griffin donne une curieuse transposition en vers français du Thrène pour le Président Lincoln, de Walt Whitman.

Du sommaire très varié de *The Albany Review* (juin), il convient de citer un article sur Sir Henry Campbell-Bannerman, par Harold Spender,

The Ring in English, par Laurence Haward, Mr Mallock on Socialism, par Edouard Jenks, The Irony of Samuel Butler, par Desmond Mac Carthy, etc.

Dans *The Nineteenth Century and After* (juin), à citer : General Gordon, a personal Reminiscence, Reflections at the Salon and the Royal Academy, Eugenics as a Social Force, The Permanence of Wordsworth, etc.

Excellent numéro de *The Fortnightly Review*, avec des articles sur Sir Henry Campbell Bannerman, par Sir Francis Channing, une critique de la Jeanne d'Arc d'Anatole France, par Mr Andrew Lang, Socialism and Politics, par J. Ramsay Macdonald, Notes on the Salon des Indépendants, par Arthur Ransome, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal poétique. — La nouvelle Ecole. — Affonso Lopes-Vieira : *O Pão e as Rosas*, poesies ; Livraria Ferreira, Lisboa. — Mayer Garção : *Excelsior* (*carteira d'um idealista*) ; Liv, Chardron, Porto. — Coelho Netto : *Fabulario;* Chardron, Porto. — C. Netto : *Theatro, II ;* Chardron, — C. Netto : *Jardim das Oliveiras ;* Chardron, Porto. — Almachio Diniz : *Crises* (*romance brasileiro*) ; Guimarães e C°, Lisboa. — Damasceno Vieira : *Memorias historicas brazileiras ;* Bahia. — J. Marques de Carvalho : *Contos do Norte ;* A Augusto Silva, editor, Belem do Para. — Memento. —

Nous avons insisté maintes fois sur les différences qui séparent le tempérament lusitanien du caractère espagnol, et nous avons essayé de montrer comment le **Portugal poétique**, amoureux de tons mineurs, se complaît dans un songe éperdu qui porte le cachet celtique. Est-ce un effet de race ou d'atmosphère ? C'est ce qu'il serait peut-être hasardeux de chercher à préciser ici. En tout cas, il ne semble pas douteux que le voisinage de l'Océan, le jeu nuancé des brumes et du soleil, la nostalgie des couchants et la douceur des tons lumineux qui se fondent n'aient développé et conservé, en dehors des dispositions raciques, chez les peuples de l'ouest européen, cette musicalité spéciale qui rend l'âme attentive à dégager son propre rythme au choc des choses. Nous établissions récemment par là même que toutes les initiatives de pensée ou d'art proprement péninsulaires étaient de source portugaise. Malheureusement, le dogmatisme castillan devait les stériliser chaque fois. Et d'ailleurs, pour ne pas sortir du domaine littéraire, il est frappant de constater comme à travers tous les siècles, et en dépit de novateurs éminents, le milieu portugais fut docile à épouser tour à tour toutes les modes étrangères, en vertu de ce préjugé fallacieux que la Beauté se rectifie d'après des modèles. Le froid canonisme fit ainsi le tort le plus grave à la libre expression rythmique de l'âme lusitanienne, et le poète Teixeira de Pascoaes pouvait récemment écrire en toute justesse ces lignes suggestives : « La génération poétique d'aujourd'hui s'efforce à réaliser le premier mariage de notre intellectualité avec l'âme populaire. C'est la pre-

mière fois que les poètes portugais boivent à la fontaine originelle, c'est-à-dire qu'ils s'abreuvent au tréfonds religieux le plus intime de la race portugaise, et veulent dégager sa conception des choses et de la vie. »

La **Nouvelle école**, qu'un regain de « quinhentisme », après les chevauchées héroïques d'Eugenio de Castro, avait inclinée vers les merveilles du grand siècle portugais, représente ainsi le premier mouvement artistique conscient de la Race. Elle s'affilie à Anthero de Quental et à João de Deus, à Théophilo Braga et à Junqueiro — celui de *Simples* et des *Oraçoes*. Elle cherche à mettre d'accord l'angoisse du vrai et le souci rédempteur de la Beauté; son mérite suprême est de n'avoir fixé aucun canon et d'avoir compris, avec Ruskin, que tout grand art est fait d'adoration.

Notre dernière chronique a proclamé les noms de ses meilleurs représentants: les Antonio Corréa d'Oliveira, Teixeira de Pascoaes, Affonso Lopes-Vieira. J'aurais presque envie de leur adjoindre Fialho d'Almeida, si ce dernier n'était un prosateur, le plus musical que je connaisse depuis Chateaubriand. C'est dire que son rythme transpose directement l'émotion, d'un mouvement spontané, et que son inspiration s'accouple étroitement à la vie. Mais ce qui, dans cet ordre d'idées, semble naturellement concédé à la prose se présente comme interdit par avance aux poètes. Il y a pour le vers des règles précises qu'on ne saurait transgresser sans inconvénient.

Le **Pain et les Roses** d'Affonso Lopes-Vieira viennent pourtant de réaliser ce tour de force, très à l'écart, d'ailleurs, de modèles que le poète aurait pu choisir en France, et dans une préoccupation nettement lusitanienne. Pour lui, « l'horizon du vers est infini et la poésie est le cœur de l'idée »; aussi ne veut-il observer d'autre art poétique que la sincérité pure:

> Vous verrez, mariés en ce livre, les deux mètres constructifs de la langue, dont jamais le farouche préjugé n'avait permis l'union :le *décasyllabe*, cette merveilleuse fleur grecque qui, pour venir jusqu'à nous, traversa tout un monde de conventions glacées tout en restant jeune, intacte, apte à s'épanouir naturellement dans la prose, et la *redondilha*, gracieuse comme la ligne des primitifs et qui a pour mesure la respiration de l'homme.

Techniquement ce mariage imprévu des deux formes rythmiques traditionnelles de la poésie portugaise symbolise la quête idéale de la Beauté par la Vérité, enlacées l'une à l'autre comme la vie et le songe. Et voilà *le Pain et les Roses*. Comme celle de Shelley, de Verlaine, comme celle des chœurs d'Eschyle et des féeries de Shakespeare, la poésie d'Affonso Lopes-Vieira est toute de mouvement, de reflets, d'échos et d'accords. Elle est moins peinture que musique et suggère plus qu'elle ne précise, attentive à l'âme et à l'émotion plus qu'au

contour. C'est une eau qui coule sous les branches avec du soleil, une eau qui coule vers la mer. Nul verbalisme amphigourique ne la boursoufle inutilement, et elle ne choisit point vaniteusement les scabreux détours qui la précipiteraient en écume du haut de quelques pierres trop pointues ; elle se veut pure et noble, insoucieuse qu'on lui confère ou non le titre de fleuve. De fait, on pourrait incriminer le souffle du poète, si ce dernier ne faisait preuve chaque fois d'une si belle qualité d'imagination, et la plus brève des chansons du recueil propage autour de nous, comme un instrument de prix, des vibrations de songe qui ne semblent pas devoir s'éteindre. La *Loi de la vie*, les *Derniers jours du Pape*, la *Machine*, *Origine de la peinture* invitent le cœur et l'esprit tout ensemble ; mais les *Murmurinhos* et les *Amours de saint François d'Assise* éveillent en nous une émotion religieuse, quand nul emblème religieux ne s'évoque, et nous nous sentirons baignés d'un surnaturel qui nous rajeunit, à l'ouïr de *Musique de la Nuit qui tombe* ou de la *Chanson de la Chandelle allumée*. Et c'est à cause de tout cela que je me relirai souvent à moi-même, comme deux chefs-d'œuvre de la poésie portugaise d'aujourd'hui, la *Musique du clair de lune* et le *Cantique du Soleil*.

Il ne manque pas de gens en Portugal pour jeter sur la période littéraire contemporaine un regard attristé. Je leur dis qu'ils ont tort ; car il n'y a jamais nulle part profusion de génies, et ce n'est pas une raison pour en venir à décourager les talents sincères.

Dirai-je, par exemple, que les proses sociales réunies par Mayer Garçâo sous le beau titre d'**Exelsior** perdent pour nous en nouveauté ce qu'elles empruntent à l'humanitairerie journalistique ? Cela ne les empêche point d'être l'expression émue et généreuse d'un cœur ardent, d'une intelligence avertie et curieuse, d'une ingéniosité imaginative sans cesse en éveil. J'aime surtout, à travers ces pages de valeur très diverse, les morceaux inspirés directement par la chose vue ou vécue, tels *le Premier jour du siècle*, *l'Enfant*, *les Aveugles*, *Une mort*, *Nuit de Noël*. Ces deux derniers ont le raccourci prenant des meilleurs contes ; d'autres, par leur tour plus spécialement philosophique, semblent des apologues d'un genre nouveau, tels *Sa Sainteté*, *le Squelette*, *la Mort de la Vérité*, et ne sont pas dépourvus de profondeur. C'est bien le carnet d'un idéaliste, et ne l'est pas élégamment qui veut.

Je viens de prononcer le mot apologue. L'inépuisable fantaisie du maître brésilien Coelho Netto nous offre un **Fablier**, dont le contenu ne ressemble, certes, à nul autre, et nous serions bien surpris si ce beau recueil de poèmes de prose, tour à tour légers, sensuels, philosophiques, voire mystiques et madrigalesques tout ensemble (*Alphée*), satiriques (*la Cloche*), ingénieux toujours, ne

contribuait au rajeunissement de deux genres également démodés: le conte rapide et la fable. La Fontaine cultiva les deux ; mais il le fit en vers; Fénelon et Tolstoï utilisèrent l'apologue en prose à la façon d'Esope et dans un but trop directement moralisateur, pour que l'esthétique n'y ait pas perdu par endroits quelque chose. Coelho Netto s'abandonne librement à la joie de créer, et le monde entier, le passé et le présent, lui appartiennent.

Sa manière somptueuse rappelle tantôt Villiers (*le Bonheur*, *le Prince de Lahos*, *le Temps*, *le Roi-Truand*), tantôt d'Annunzio ; ailleurs il se rapproche du vieux Lucien si clair et si spirituel ; car il n'y a guère de brume en l'atmosphère tropicale que Coelho Netto emprunte inévitablement à son beau pays, et nous retrouvons le prestigieux auteur de *Sertão* dans *la Petite vache blanche*, *le Miracle*, *l'Arbre*, *Aventures des aigles*.

Voilà un livre qui nous change des ordinaires pastiches français, et, malgré le talent que l'infatigable créateur déploie dans ses pièces en un acte (**Théâtre II**), je n'ose dire qu'il ait réussi à réaliser là quelque chose d'aussi neuf. C'est pourtant un cas bien déchirant qu'il nous offre dans *Ironie*, dont la malheureuse héroïne est forcée de paraître sur les planches, de jouer la comédie, de supporter des madrigaux, pendant que son fils agonise. *La Femme* réédite, sous une forme moderne et à l'usage des pédantes d'aujourd'hui, les séculaires *Précieuses ridicules;* quant à *Fin de race*, c'est un éclat de rire quelque peu vaudevillesque, où l'on peut suivre les ravages d'une affirmation scientifique à travers des cerveaux mal préparés. Le rajeunissement d'une race aristocratique par un rustre de 182 kilos n'est pas chose banale. *Les Saisons* sont un aimable intermède en vers, où l'action fait un peu défaut, mais où la grâce habite, et c'est peut-être *Au clair de lune* le morceau le plus original du recueil, sinon le meilleur ; car cette jeune fille que le culte de son père défunt fait agir comme une possédée, devant sa mère qu'elle juge coupable, est bien la sœur de ces *caboclos* tour à tour superstitieux et doux, sensuels et farouches, dont les premiers contes de Netto nous ont dévoilé le caractère.

Ainsi l'odeur excitante et chaude de la terre brésilienne imprègne les productions si diverses du génial écrivain, et qu'il situe ou non ces tableaux en des milieux civilisés, l'âme ardente des personnages reste un peu la même. De là l'intérêt qui s'y attache. Les vingt-huit scènes dialoguées qui composent le **Jardin des Oliviers** traduisent des paroxysmes, dont la crise pourrait se relier chaque fois au dénouement de quelque œuvre théâtrale dissemblable. L'auteur cherche à être vrai ; en même temps il ouvre des perspectives sur la vie, sur l'humanité, sur l'amour. On halète. Toutes ces douleurs, toutes ces angoisses ne sont pas dissemblables de celles que nous pourrions éprou-

ver ici; car le deuil d'une mère ou le désespoir d'une amante sont partout les mêmes; mais les cris ont un autre écho. *Sponsa-Christi*, *Adieu*, *Plus fort que la mort;* mais surtout *Remords*, *Duel* et, parmi ceux du début, *le Petit* ont un charme tragique et désordonné, qui sent les effluves des prochaines forêts vierges. Aussi applaudissons-nous de tout cœur aux belles paroles que Xavier de Carvalho prononçait à Paris, le 3 mai dernier, jour de l'anniversaire de la découverte du Brésil, pour l'inauguration des cours de langue portugaise en ce pays :

« Quand Cabral mettait le pied pour la première fois à Porto-« Seguro, il ne se doutait guère qu'il annexait un monde à sa petite « patrie. Le Brésil n'est qu'au début de sa carrière. Il n'a pour ainsi « dire pas encore de passé. Mais son avenir est tellement radieux, « tellement éblouissant qu'il faut un œil d'aigle pour pouvoir y plon-« ger le regard. »

Ceci étant, j'avoue hautement préférer aux peintures de mœurs cosmopolites empruntées aux villes de la côte, quelque talent qu'il y soit dépensé, les tableaux de nature ou les cris de passion. Aussi bien, la vivacité du récit, la précision du détail, l'étude consciencieuse des types et les aperçus philosophiques qui s'en dégagent ne peuvent me faire considérer les **Crises** d'Almachio Diniz comme une œuvre proprement américaine. Tout ce qui se passe dans ce roman est observable aussi bien à Paris qu'à Bahia, et la façon de conter ne diffère pas non plus de celle qui nous est familière, à part certaines outrances de vocabulaire habituelles au « néphélibatisme » impénitent. Le Symbolisme, en effet, eut au Brésil un effet désastreux du côté du style, toujours menacé là-bas d'être envahi par les bizarreries les plus tropicales, et c'est avec raison que Damasceno Vieira, poète et dramaturge à l'écart des écoles, mais de tendances plutôt hugoliennes, s'insurge contre de telles extravagances. Son récent livre, *A Critiça na litteratura*, offre des aperçus intéressants, notamment sur la question des races inférieures, dont il prend nettement la défense. C'est que, sous le critique, se cache l'historien et le sociologue brillamment affirmés dans les deux tomes intitulés **Memorias historicas brazilerias**, qui, de 1500 à 1837, embrassent tout le passé connu de la grande nation sud-américaine. La précision du document et le choix des détails constituent le principal mérite de cet utile travail, complément nécessaire des contes de terroir aux yeux de quiconque prétend connaître le Brésil.

Bahia affirme ainsi sa puissante autonomie intellectuelle d'ancienne capitale, et nous aurons à revenir sur l'initiative de son meilleur romancier, l'auteur de *Janna et Joël*, minutieux descripteur de mœurs côtières, Xavier Marquès, dont la librairie « Teixeira » de Lisbonne vient de rééditer le *Pindorama*.

Dans la même voie féconde marche Marquès de Carvalho, dont les **Contes du Nord** nous présentent, d'un style à la fois sobre et coloré, de très vivantes scènes amazoniques. *Représailles* est prenant comme la fin de *Paul et Virginie*, et c'est un hommage rendu à la générosité native de l'indigène. Rien n'est tragique comme l'histoire de cet homme qui, pour venger la mort de l'épouse adorée, tuée par la colère du flot, imagine d'arracher à l'océan ses victimes, et qui ne sauve un homme qu'en perdant son fils. Une délicate et souriante ironie orne *le Conte de Noël ;* mais quelle volupté lumineuse dans *le Bain de la Tapuia*, que l'on doit considérer comme le chef-d'œuvre du recueil !

Memento. — Nous continuerons, au cours de nos chroniques prochaines, l'étude de ces récits tropicaux, auxquels le public portugais semble devoir s'intéresser de plus en plus.

Reçus : *Inferno Verde* par Alberto Rangel, *A Descoberta do Brasil* par Faustino da Fonseca, *O Capitalismo moderno e as suas origens em Portugal* par Bento Carqueja ; *O Peregrino* d'Orlando Marçal, *Flosculos* de César de Castro, etc.

En Catalogne, les Noces d'or du maître Theophilo Braga provoquèrent une magistrale étude signée Ribera y Rovira, que nous nous devons de signaler avec éloges.

L'*Instituto* de Coïmbre publie sous la signature du *Villa-Moura* de curieux aperçus sur les grandes figures du Portugal et notamment sur Junqueiro, Bordallo Pinheiro, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES POLONAISES

Wladyslaw St. Reymont : *Na krawedzi* (*Sur le bord*), Gebethner i Wolff. — Le même : *Burza* (*la Tempête*), Société Anon. S. Orgelbranda Synow. — A. Nowaczynski : *Car Dymitr Yoannowicz* (*Le Tsar Dmitri Yoannowitch*), Gebethner i Wolff, — Le même, *Bog Wojny* (*le Dieu de la Guerre*), ibid. — Alexander Brückner : *Dzieje literatury polskiej* (*Histoire de la littérature polonaise*), 2 vol., ibid. — Zygmunt Niedzwiecki, *Nowe Erotyki* (*Nouveaux contes érotiques*), Librairie Polonaise B. Poloniecki. — Nouvelles revues. — Memento.

La place d'honneur qu'occupe dans le Parnasse littéraire polonais Wladyslaw St. Reymont oblige le chroniqueur fidèle du *Mercure* à ne pas passer sous silence les deux recueils de contes **Na krawedzi** et **Burza**, que cet auteur vient de publier. J'avoue que cette fois-ci mon devoir m'est pénible. J'attends depuis longtemps avec impatience le moment où, le grand roman de Reymont (intitulé *les Paysans*) terminé, je pourrai présenter comme il convient, aux lecteurs du *Mercure*, cet auteur qui est le plus artiste, au sens exact du mot, parmi les écrivains polonais modernes. Les deux volumes cités ci-dessus ne m'en donnent pas malheureusement l'occasion. On sent que les nouvelles faisant partie de ces deux recueils

doivent leur vie plutôt au tempérament inquiet et chercheur de l'écrivain, aux sollicitations des éditeurs et directeurs de revues désireux de faire de bonnes affaires grâce à un nom aimé et célèbre qu'à l'inspiration sincère et à la volonté créatrice de Reymont. Ce n'est pas que ces deux recueils manquent de pages d'une belle allure et d'inspiration réelle (« Ave Patria », « los Toros », « le Jugement », etc.), mais on sent à chaque pas que le talent si puissamment réaliste de Reymont se trouve dépaysé, lorsque l'auteur le force d'errer tantôt au pays un peu fantastique de la mer, tantôt dans les contrées mystérieuses du symbole. Les nouvelles contenues dans les deux volumes me font l'impression de débris de marbre tombés de la selle sur laquelle le maître-écrivain travaille au monument précieux de la littérature polonaise moderne, à son chef-d'œuvre à lui, qu'est le grand roman-épopée *les Paysans*.

§

C'est avec enthousiasme que M. Alexandre Brückner, l'éminent professeur de littérature polonaise à l'Université de Berlin, a accueilli « la chronique dramatique » de Nowaczynski intitulée **Tsar Dymitr Yoannowitsch** ou bien *Le Tsar Usurpateur*. L'admiration du savant alla surtout à la couleur historique de l'œuvre et aux beautés de la langue que l'auteur a su adapter aussi bien à l'esprit de l'époque qu'aux dialogues philologiquement compliqués, entre les « boyars » russes et les chevaliers polonais à la cour du prince moscovite.

Loin de moi la pensée de contester l'autorité de M. Brückner dans la matière. Mais je ne crois pas que ce point de vue historique et philologique puisse suffire pour apprécier, comme il sied, une œuvre d'art. Nowaczynski a beau appeler son livre « chronique dramatique », l'élément « dramatique » y est tout de surface. La vie s'est chargée elle-même de transformer en une bouffonnerie tragique et sanglante le règne de Grishka Otrepieff, depuis son avènement au trône, grâce à sa propre astuce et à l'aide intéressée de quelques aventuriers et jésuites polonais, jusqu'à sa mort misérable due au complot des princes Szujski. A la chronique des faits l'auteur n'ajouta pour ainsi dire rien. Le nœud psychologique, la nécessité fatale, l'action y font défaut. « La chronique dramatique » se compose d'une série de scènes, où les acteurs parlent beaucoup, mais n'agissent pas. Evidemment les caractères des personnages en pâtissent. C'est du théâtre si l'on veut, mais c'est le théâtre des marionnettes. Je ne crois pas que telle fut l'intention de l'auteur.

On a représenté le *Tsar Usurpateur* au théâtre de Cracovie avec un grand luxe de mise en scène et de décoration. Mais il est peu

probable que ce luxe extérieur puisse sauver la pièce, dont la structure intérieure est gravement défectueuse.

Les mêmes qualités et les mêmes défauts caractérisent « l'épisode napoléonien de l'hiver 1812 » : **Le Dieu de la Guerre.** En rentrant de la Russie, Napoléon s'arrête pour quelques heures incognito à Varsovie, où il descend à l'« Hôtel d'Angleterre » (cet hôtel existe encore à la même place, dans la rue Wierzbowa). Le point culminant de l'épisode est la scène entre l'empereur et la belle bourgeoise de Varsovie, Mlle Rozalka Dietrich, républicaine irréductible, qui ose jeter à la face de Napoléon son horreur des trahisons commises par l'empereur envers la cause de la liberté en général et de la liberté polonaise en particulier. Et les foudres de colère, prêts à tomber sur la tête de l'insolente donzelle, s'évanouissent à l'approche des bras trop beaux et des lèvres trop tentantes de la farouche républicaine.

A. Nowaczynski a publié jadis un recueil de petits drames, dont j'ai rendu compte ici-même, où il a fait preuve d'un talent d'observateur de la vie moderne et d'un certain nerf scénique. Mais il est surtout un essayiste de talent et feuilletoniste dont l'esprit satirique et la verve mordante lui ont assuré une place particulière dans la littérature polonaise moderne. Nowaczynski s'obstine à présent à créer un drame historique. Il ne nous reste qu'à regretter son entêtement.

§

L'Histoire de la littérature polonaise, du prof. Brückner, est l'œuvre non seulement d'un grand érudit, mais aussi d'un écrivain de race et plein de tempérament. Le fin connaisseur de la vie littéraire en Pologne qu'est M. Ignacy Chrzanowski a salué cet ouvrage comme un événement dans l'histoire de la culture polonaise. Déchargée de tous lest biographique et bibliographique superflu, l'*Histoire* du prof. Brückner donne le tableau d'ensemble de l'évolution littéraire en Pologne, tableau plein de vues originales et pénétrantes. Si l'on a par moments l'envie de contester certains jugements de l'auteur concernant les auteurs contemporains, surtout les œuvres des « modernistes », on n'a qu'à s'incliner devant ceux qui caractérisent les époques évanouies.

Le professeur Brückner avait publié en 1901 à Leipzig un volume en allemand sur le même sujet et destiné à faire connaître à l'étranger l'histoire des lettres polonaises. Je crois qu'il serait utile d'en publier aujourd'hui la traduction française. Je reçois souvent — en tant que chroniqueur du *Mercure* — des lettres où on me demande d'indiquer les ouvrages en français consacrés à l'histoire et à la littérature polonaises. Ces lettres me prouvent qu'un certain intérêt pour les choses de Pologne semble renaître en France et ailleurs. Je

ne réponds pas toujours à mes correspondants. Il m'est pénible de constater chaque fois le manque absolu d'ouvrages nécessaires et recherchés par eux — en langue française. Et pourtant je crois que la littérature polonaise vaut la peine d'être étudiée — au même titre du moins que la littérature arabe ou arménienne.

§

On avait appelé Zygmunt Niedzwiecki aux débuts de sa carrière un Maupassant polonais. Ce surnom lui fut valu par la hardiesse avec laquelle il avait osé aborder dans ses nouvelles des sujets qu'on tenait alors pour scabreux. La tartuferie prude des milieux bourgeois s'en est offusquée. On ne daigna pas apprécier le talent de l'auteur, qui faisait si peu de cas de la fausse honte et de la morale hypocrite de ses lecteurs. Les contes de Niedzwiecki ne furent goûtés que des quelques lettrés qui y cherchaient d'abord du talent et qui y trouvaient en outre les traces d'une âme sentimentale, ayant l'horreur de la platitude des hommes et des choses. Parmi les contes anciens de Niedzwiecki, un surtout s'est gravé dans ma mémoire. C'était l'histoire très simple d'une brave ouvrière qui, ayant épousé un honnête garçon beaucoup plus jeune qu'elle, se rend bientôt compte de l'erreur commise par elle. Ayant remarqué l'inclination mutuelle de son mari resté jeune et d'une belle et brave fille, elle reçoit cette dernière à son foyer et couve d'un œil attendri et maternel l'amour des jeunes.

Hélas! on ne retrouve plus les anciennes qualités de l'écrivain dans ses **Nouveaux Contes érotiques**. Les anecdotes plus ou moins piquantes qu'il nous raconte ne présentent en somme qu'un intérêt médiocre. Elles respirent un grand mépris et presque une haine de la bête humaine. Je ne reproche à l'auteur ni son mépris, ni sa haine; on ne peut lui faire grief que du manque de soin dans le choix de ses sujets et que de la négligence du style et de la forme artistique.

§

Les revues hebdomadaires, si populaires encore en Pologne il y quelques années à peine, ont pour ainsi dire vécu.

Grâce à la politique, qui fit son irruption dans la vie polonaise après les journées mémorables de la fin de 1905, nous assistons à l'avènement de la presse quotidienne (hélas! déjà muselée par le régime dit « constitutionnel ») et des revues mensuelles. Ces dernières se sont multipliées d'une façon miraculeuse. Parmi celles consacrées plus spécialement aux choses de l'art, de la littérature et de la culture intellectuelle, en général, citons *Ateneum Polskie*, *Ateneum* tout court (ressuscité) de Cezary Jellenta, *Sfinks* et *Witez* (*le Preux*).

Ateneum Polskie surgit du fond du marais de Galicie, avec un bruit assourdissant de réclame. La revue nous promit dans son prospectus la défense de « la culture nationale » et la lutte sans merci contre tous les éléments « antinationaux » (juifs et socialistes, comme de raison). Elle nous cita une liste interminable de ses collaborateurs futurs, parmi lesquels on a lu avec un certain effroi, à rares exceptions près (Zéromski, Berent, Danilowski, Przybyszewski, Micinski), tous les noms dont s'honorent les lettres polonaises. Mais lorsqu'il apparut que la nouvelle revue n'était qu'une sorte de succursale de la feuille nationaliste *Slowo Polskie* de Lemberg, alors que son rédacteur en chef, le professeur Stanislas Zakrzewski, avait compromis singulièrement « la culture nationale », en prenant, en tête d'une bande de jeunes gens armés de gourdins, part « active » à la lutte électorale au profit du parti national-démocrate, « les noms glorieux » disparurent comme par enchantement des pages de la revue et *Ateneum Polskie* se résigna à fournir tous les mois à ces lecteurs de fortes livraisons pleines de pages presque dépourvues de tout intérêt littéraire et cultural.

Le premier numéro d'*Ateneum* (tout court) ne permet pas encore de juger la valeur de la revue. Il contient cependant un bel article de son rédacteur en chef sur « les conceptions de la Pologne », où l'auteur s'essaie à nous présenter l'idée nationale polonaise, telle qu'elle se dégage des œuvres des maîtres de la prose et de la poésie de son pays.

Witez apporte dans le sérieux habituel des revues mensuelles un esprit batailleur et vivant. Gustaw Danilowski, le romancier connu, y révèle un talent véritable de publiciste plein de vie et indépendant. A lui viennent se joindre les noms de beaucoup de jeunes et de ceux qui (tel Zeromski) sont tout particulièrement aimés de la jeunesse.

Sfinks essaie de nous donner la vue d'ensemble de la littérature polonaise moderne avec un souci d'éclectisme non dépourvu d'exagération. L'éclectisme de son rédacteur en chef, le poète et écrivain Wladyslaw Bukowinski, pèche souvent par le manque d'esprit critique. Surtout la critique littéraire et artistique, et parfois la poésie elle-même, en pâtissent. Mais en général les quatre livraisons parues contiennent beaucoup de choses intéressantes et écrites avec talent par Zeromski, Nowaczynski, Danilowski, Kasprowicz, etc.

Il est regrettable que la forme extérieure de la Revue fasse preuve de manque de goût ou d'une négligence impardonnable de la part de la rédaction.

Memento. — Volumes reçus : Artur Gorski, *Monsalwat* (étude sur Mickiewicz), G. Gebethner i Sp. Marjan Olszewski. — *Rozwoj malarstwa polskiego*, D. E. Friedlein. — Wilhelm Feldman, *Wspolczesna literatura polska* (1864-1907), H. Altenberg et M. Aret. C'est la 5e édition de *la Littérature polonaise contemporaine* de M. Feldman, qui paraît actuellement. J'ai ren-

du compte de l'ouvrage dans ma chronique du 1-x-1905. La nouvelle édition est complètement revue et remaniée par l'auteur. Il y a ajouté des chapitres nouveaux consacrés à l'activité littéraire en Pologne depuis 1864 à 1880 et a poussé son travail jusqu'à l'année 1907.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RECENTES

Histoire

A. Lerosey : *Loudun ;* Champion. 3 50
Henry Leyret : *Waldeck-Rousseau et la troisième République, 1869-1889.* Fasquelle. 7 »
G. J. Martinant de Préneuf : *Souvenirs 1792-1801.* Introd. et Notes par G. Vanel, Perrin. 5 »
Prince Murat : *Lettres et documents pour servir à l'histoire du prince J. Murat, I, 1767-1815 ;* Plon. 7 50
Vicomte de Noailles : *Bernard de Saxe-Weimar (1604 à 1639) et la réunion de l'Alsace à la France ;* Perrin. 7 50
Camille Piton : *Paris sous Louis XV ; Rapports des Inspecteurs de police. du Roi.* 2e série. « Mercure de France ». 3 50
Pierre Rain : *L'Europe et la Restauration des Bourbons, 1814-1818 ;* Perrin. 7 50

Littérature

Hortense Allart de Méritens : *Lettres inédites à Sainte-Beuve.* Introd. et notes de Léon de Séché ; « Mercure de France ». 3 50
Gauthier Ferrières : *François Coppée et son œuvre* (Collection « Les Hommes et les Idées). Portr. et autogr. ; « Mercure de France ». » 75
Edouard de Morsier : *Etudes allemandes ;* Plon. 3 50
Ovide : *L'Art d'Aimer. Le Remède d'Amour. Les Amours d'Ovide ;* Bauche. » 95
Eugène de Robillard de Beaurepaire : *Les Puys de Palinod, de Rouen et de Caen ;* Caen, Delesques. 10 »
Gaston Sauvebois : *Après le Naturalisme ;* L'Abbaye. 3 50
Alphonse Séché : *Les « Poètes-Misère » ;* Michaud, 1 »
Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult,* etc. « Mercure de France ». 3 50

Musique

Marie Olénine d'Alheim : *Le Legs de Moussorgski ;* Rey. » »

Philosophie

Edmond Bouty : *La Vérité scientifique, sa poursuite ;* Flammarion. 3 50
Dr Paul Hartenberg : *Psychologie des Neurasthéniques ;* Alcan. 3 50
Charles Lalo : *L'Esthétique expérimentale contemporaine ;* Alcan 3 75
F. Pillon : *L'Année philosophique ;* Alcan. 5 »
Herbert Spencer : *L'Education intellectuelle, morale et physique ;* traduit par Marcel Guymiot : Schleicher. 2 »

Poésie

B. Reynold : *Par les Chemins ;* « La Phalange ». 3 50
Jean Clary : *D'Or et de Soleil ;* Montpellier, « Pan ». » »
Charles Cros : *Le Collier de Griffes ;* derniers vers inédits ; Stock. 3 50
Léon Duplessis : *Coups d'archet ;* Ollendorff. 3 50
Roger Frène : *Les Sèves originales, suivies de Nocturnes ;* Perrin. 3 50
Paul Hubert : *Au Cœur ardent de la Cité ;* Fasquelle. 3 50
Tristan Klingsor : *Le Valet de Cœur ;* « Mercure de France ». 3 50
Jacques Massiges : *La Tragédie humaine ;* Messein. 3 50
Antonin Perbosc : *Guilhèm de Toloza ;* Toulouse, Privat. » »
C. M. Savarit : *Comme la Sulamite ;* « L'Europe Artiste ». 2 »

Publications d'Art

J. Meier-Graeffe et E. Klossowski : *La Collection Chéramy ;* Munich, Piper. » »

G. Jourdanne : *Les Bibliophiles, les Collectionneurs et les Imprimeurs de l'Aude ;* « Revue Méridionale ». » »

Octave Justice : *Essai sur l'Art dans les monuments civils ;* Oudin. 3 50

André Michel : *Histoire de l'Art depuis les premiers Chrétiens jusqu'à nos jours,* III, Colin. 15 »

Questions Coloniales

Francis Mury : *Aux Comores. Les Déboires de nos Colons ;* Charles-Lavauzelle. » »

Jean Peyraud : *L'Affaire des Comores;* L. de Sorge. » »

Questions militaires

Paul Besnard : *Moblot de Coulmiers ;* Bibliothèque indépendante. 3 50

Emmanuel de Broglie : *Tourville (1642-1701) ;* Plon. » »

Général Donop : *Lettres sur l'Algérie; 1907-1908 ;* Plon. 3 50

Commandant de Malleray : *Preux d'Armor ;* Sansot. 3 50

Questions religieuses

Alfred Rébelliau : *La Compagnie Secrète du Saint-Sacrement. Lettres du groupe parisien au groupe marseillais. 1639-1662 ;* Champion. » »

Roman

George Auriol : *Soixante à l'heure ;* Flammarion. 3 50

René Bazin : *Mémoires d'une Vieille fille ;* Calmann-Lévy. 3 50

Rene Boylesve : *Sainte-Marie des Fleurs ;* Calmann-Lévy. 3 50

R. Chopin d'Arnouville : *L'Ombre de Guillemette ;* Perrin. 3 50

Ernest Daudet : *Au galop de la Vie ;* Plon. 3 50

Marguerite Hankes Drielsma de Krabbé : *Les Ames Muettes ;* Sansot. 3 50

Odette Dulac : *Le Droit au plaisir ;* Theuveny. 3 50

Maurice Hewlett : *Amours charmantes et cruelles (Récits du Quattrocento),* trad. de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; « Mercure de France ». 3 50

Maxence Legrand : *La Bataille perdue ;* Bernard Grasset. 3 50

Daniel Lesueur : *Nietzschéenne ;* Plon. 3 50

Maurice Level : *L'Epouvante ;* « Monde illustré ». 3 50

Maurice Montégut : *Les Cadets de l'Impératrice ;* Lemerre. 3 50

Annie de Pène : *Pantins-Modernes ;* Messein. 3 50

Georges de Palandrie : *E or en ai dol ;* Messein. 3 50

Claude Tillier : *Belle-Plante et Cornélius,* préface de Jules Renard ; Bertout. 2 »

Paul Tisseyre-Ananké : *Ces Messieurs et Dames des Grands Magasins ;* Messein. 3 50

Tristan Bernard : *Deux Amateurs de Femmes ;* Ollendorff. 3 50

Henri Vuagneux : *Les Deux Jumelles ;* E. Rey. 3 50

Sociologie

Paul Abram : *L'Evolution du Mariage;* Sansot. 3 50

Paul Adam : *La Morale de la France ;* Bauche. 3 50

P.-F. Thomas : *L'Education dans la Famille ;* Alcan. 3 50

Théâtre

Horace Kaplan : *Le Faust de Gœthe ;* 1re et 2e parties, première adaptation française ; Soc. gén. d'éd. » »

Shakespeare : *Œuvres dramatiques,* trad. nouv. par Georges Duval, t. IV ; Flammarion. 3 50

Voyages

Hugues Lapaire : *Le Pays berrichon ;* Bloud. » »

Henri Saladin : *Tunis et Kairouan* Laurens. 3 50

Divers

L. Le Leu : *Le Dr Gruby ;* Stock. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos des Mémoires de Louis Rossel. — Mort de Lucien Jean. — Léonard de Vinci précurseur de Quinton. — Concours international pour un monument de la Réformation à Genève. — Une Conférence sur Émile Verhaeren. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

A propos des Mémoires de Louis Rossel.

Cher Monsieur Vallette,

Vous avez eu l'obligeance de me communiquer une lettre de Mlle Isabella Rossel au sujet de ma dernière chronique sur les *Mémoires et Correspondance de Louis Rossel*. Mlle Rossel écrit que mon article lui a fait grand plaisir, mais qu'il lui a causé d'autre part une peine profonde : — grand plaisir parce que « son cher héros a été bien compris » par moi ; une peine profonde, « parce qu'elle y était maltraitée ».

Je suis désolé d'avoir causé de l'affliction à celle vers qui, sans la connaître, je reportais une grande part de la vénération que j'ai vouée à la mémoire du fusillé de Satory. Il était bien loin de ma pensée d'apporter dans sa vie une amertume de plus ; j'aurais désiré qu'elle n'éprouvât, à la lecture de mon article, qu'un grand sentiment de fierté.

Mais puisque je l'ai attristée alors que je n'aurais voulu lui offrir qu'un nouveau sujet de consolation et une raison de plus d'avoir foi dans ce qui fut l'œuvre de Louis Rossel, je dois une explication.

J'ai manifesté deux regrets au sujet de la publication des Mémoires de Louis Rossel. Le premier, le plus grave, m'a été inspiré par la découverte d'un changement de texte entre les *Papiers posthumes*, publiés par J. Amigues, et le volume paru il y a quelques semaines. J'écrivais à ce sujet dans ma dernière chronique : « J'ai toutes raisons de croire que le texte cité par J. Amigues est bien celui de L. Rossel. On conçoit ma défiance. Je crains que d'autres altérations n'aient été consenties, afin de ne pas désobliger des personnalités encore vivantes. Alors il valait mieux attendre quelques années de plus. Mais il me semble qu'une piété jalouse aurait dû interdire tout changement à ce qu'avait tracé la main si ferme de Rossel. »

C'est incontestablement cette dernière phrase qui a causé un chagrin nouveau à Mlle Rossel. Je ne puis rien y changer, car mes raisons de l'écrire restent les mêmes ; et ce serait, je pense, faire injure à Mlle Rossel que de lui supposer l'intention de n'exiger de moi qu'une complaisance. Elle est intéressée plus que tout autre à ce que la pensée de son frère soit conservée dans son intégrité. Je ne peux plus douter, après la lecture de sa lettre, de tout le prix qu'elle y attache elle-même.

Il me reste donc à justifier ce que j'ai écrit ; il restera à Mlle Rossel, qui a entre ses mains les manuscrits de son frère, de nous éclairer définitivement à ce sujet.

Voici donc le changement de texte auquel je faisais allusion. Il se trouve dans un des passages les plus émouvants du récit de Rossel sur les journées de Metz. C'est d'ailleurs ce qui a contribué à me le faire découvrir.

On lit page 19 des *Papiers posthumes publiés par J. Amigues :*

«... L'impatience me gagnant, je voulus m'assurer, par autre chose que des probabilités, de la trahison de notre général. J'allai voir mon ancien camarade Albert Bazaine, neveu et officier d'ordonnance du maréchal, *et je*

trouvai en lui tant de duplicité, et de duplicité maladroite, que je résolus de sacrifier décidément mon devoir de soldat à mon devoir de citoyen, et de tenter moi-même de traverser les lignes. »

D'autre part, à la page 209 des *Mémoires et correspondance de Louis Rossel*, publié chez Stock, le passage précédent se trouve modifié ainsi qu'il suit :

« L'impatience me gagnant,..... j'allai voir mon ancien camarade Albert Bazaine, neveu et officier d'ordonnance du maréchal, *et la conséquence de mon entrevue* fut que je résolus de sacrifier décidément mon devoir de soldat à mon devoir de citoyen, etc. »

L'atténuation apportée au premier texte n'est pas sans quelque importance. Je persiste à douter que J. Amigues ait songé à ajouter, de son propre chef, une appréciation désobligeante sur le neveu du Maréchal. Les épithètes violentes dont celui-ci est flagellé, trahissent bien, au contraire, la griffe de Rossel.

Je me suis attristé devant cette altération du texte du mort, car lorsqu'un homme comme Rossel se dresse pour écrire une page d'histoire, j'estime que c'est un grand bonheur. Il faut que chacun porte ses responsabilités. L'histoire sera reconnaissante à Rossel de sa clairvoyance, de sa sincérité et de ses jugements sans réticence. Il les a payés de sa vie. C'est pourquoi j'ai tremblé, en découvrant l'altération dont j'ai parlé, qu'on n'ait apporté en d'autres endroits quelques retouches à ce qu'avait tracé sa plume vengeresse. Mais j'avoue ne pas en avoir découvert d'autres.

J'ai exprimé un second regret : « Je déplore, ai-je écrit, que ce livre d'une vie si pleine, si agissante, reste malgré tout si incomplet, par l'oubli de certains documents, qui auraient figuré très utilement aux pièces annexes. Ces documents seraient d'une aide précieuse pour évoquer la véritable physionomie du procès Rossel. Les jeunes générations qui ignoraient tout de lui, peut-être jusqu'au nom, auraient été mieux à même d'étayer leur jugement. » J'ai eu ici le tort de ne pas préciser, Mlle Rossel aurait compris de suite qu'il n'y avait rien de désobligeant dans l'expression de ce regret. J'ai simplement voulu dire que je regrettais de ne point voir figurer aux annexes : par exemple le plan de la conspiration qui devait aboutir à s'emparer de la personne de Bazaine ; plan rédigé de la main même de Rossel et que M. V. Margueritte dit avoir eu entre les mains ; la pétition couverte de noms messins demandant la grâce de Rossel ; une partie des débats devant le Conseil de guerre, etc. Ce sont pour la plupart des documents difficiles à retrouver aujourd'hui. Ils me paraissent faire corps avec l'histoire de la vie de L. Rossel. A ce titre, j'aurais voulu les voir figurer dans ce livre.

Telles sont les explications que j'apporte respectueusement à la sœur de Louis Rossel. Je termine en lui exprimant le regret de n'avoir pas écrit un article plus vibrant, dont l'émotion eût tellement gagné son âme qu'il n'y fût plus resté de place pour la goutte d'amertume que ma dernière phrase y a glissée. Mais, après la si belle préface de V. Margueritte, je l'ai dit, je l'ai écrit : Je ne pouvais que souligner ici ce qu'un autre avait si bien dit pour tous.

Veuillez croire à ma respectueuse sympathie.

JEAN NOREL.

P. S. — En relisant la lettre de Mlle Rossel, je trouve cette annotation écrite en travers de sa dernière page : « Je dois ajouter que certains écrits de mon frère ont été recopiés de sa propre main. Il est par suite difficile de savoir, pour ces écrits, lequel est l'original. » J'accepte cette explication, bien volontiers pour ma part, par déférence pour Mlle Isabella Rossel.

§

Mort de Lucien Jean. — Le 1er juin est mort, après une longue et douloureuse maladie, notre collaborateur Lucien Jean. Nos lecteurs n'ont pas oublié une nouvelle intitulée *Un vieil homme*, qui parut dans le *Mercure* et que beaucoup de lettrés considèrent comme un chef-d'œuvre. Collaborateur de *l'Ermitage* et d'*Antée*, où il publiait mensuellement, sous le titre de *Carnet de route*, des notes d'actualité qui témoignaient d'une intelligence judicieuse et ferme, Lucien Jean meurt à trente-huit ans, au moment où son talent, fait de sensibilité, d'élévation, d'esprit et de mesure, attirait de tous côtés l'attention. Il était de ces hommes qui, après une jeunesse réfléchie, sont en pleine possession de leurs moyens à l'époque de leur maturité, et il nous eût donné des œuvres justes et profondes. Il avait publié, en 1901, un charmant petit livre intitulé *Dans le Jardin*.

§

Léonard de Vinci précurseur de Quinton. — Nombre de textes de Léonard laissent l'impression que ce grand esprit avait entrevu, comme par un singulier don de divination, quelques-uns des faits qui donnèrent lieu plus tard aux découvertes les plus importantes ou aux hypothèses les plus ingénieuses de la science. Tel texte, sur la combustion, fait penser à Lavoisier ; tel autre, sur le mouvement de la terre, à Galilée ; ailleurs, il paraît se douter de la circulation du sang ; puis, il infère de la présence de coquillages fossiles dans l'intérieur des terres un ancien envahissement de la mer. Dans un chapitre de ses *Promenades philosophiques* (2e série) consacré à la *Science de Léonard de Vinci*, M. Remy de Gourmont, qui relève plusieurs de ces troublantes coïncidences, cite deux passages qui semblent une esquisse des lois de constance de M. Quinton. « Naturellement, écrit Léonard, toute chose désire se maintenir en son essence. » Et ailleurs : « Dans l'univers, tout s'efforce de se conserver en son mode propre. » En voici deux autres qui n'ont pas été relevés, croyons-nous : « Si l'homme a en lui un lac de sang où croît et décroît le poumon pour sa respiration, le corps de la terre a sa mer océane qui croît et décroît toutes les six heures pour sa respiration ; si de ce lac de sang dérivent les veines qui vont se ramifiant par tout l'organisme, ainsi la mer océane emplit le corps terrestre d'innombrables veines d'eau. » (*Textes choisis*, p. 45.) Et p. 263, parlant de la cigogne : « Buvant de l'eau salée, elle se guérit. » Ne croirait-on pas voir là comme quelque prescience de « l'eau de mer, milieu organique » ?

Mais il ne faut pas attacher à ces curiosités plus d'importance qu'elles ne comportent. Comme le remarque M. Remy de Gourmont, « les anciens textes relatifs aux sciences sont très difficiles à lire froidement ; dès qu'ils semblent effleurer une vérité connue, notre pensée complète le balbutiement du vieil auteur ». De là à parler de véritables découvertes ou seulement de présomptions sérieuses, il y a loin. Le savant donne ses preuves. « Léo-

nard eût été bien empêché de donner les siennes. Il parle en philosophe dégagé des préjugés, non en savant. Il pouvait dire : Je crois que... Il ne pouvait dire : Je le sais. Il n'en savait rien. »

§

Les métèques dans la poésie française contemporaine. — Dans le numéro du 22 mai du Journal *la Roumanie*, qui se publie en français à Bucarest, on trouve une bien curieuse nomenclature des poètes de la nouvelle école qui ne sont pas de race ou de nationalité française. A côté des Juifs Kahn et Mickhaël, des Américains Vielé-Griffin et Stuart Merrill, du Grec Moréas, du Belge Rodenbach, du Flamand Verhaeren, des Suisses Duchosal et Dumur, de l'Helvète (*sic*) Morhardt, de la Roumaine Mme de Noailles, figurent les mentions suivantes, pour le moins inattendues : Laforgue, *Uruguayen ;* Tailhade, *Espagnol ;* Souza, *Portugais ;* Lautréamont, *Juif ;* Marie Krysinska, *Russe ;* Tola Dorian, *Polonaise ;* Fontainas, *Batave ;* Maeterlinck, *Wallon ;* puis celles-ci : Corbière, *Breton ;* Rimbaud, *Breton ;* Rostand, *Marseillais.*

Ce sont tous ces « exotiques », explique l'auteur de l'article, qui « formèrent, inaugurèrent ou suivirent le courant que l'on est convenu de nommer le *Décadentisme*, le *Vers-librisme* ou le *Symbolisme* ».

Que de métèques ! Mais, à ce compte-là, il y en a bien d'autres !

§

Concours international pour un monument de la Réformation à Genève. — L'association qui s'est constituée à Genève, en 1906, pour commémorer le quatrième centenaire de Calvin a décidé d'élever à cette occasion un monument à son œuvre, envisagée au point de vue de l'histoire, et par lequel la mémoire des réformateurs et l'influence qu'ils ont exercée sur le monde moderne seront rappelées d'une manière durable et populaire.

Un concours d'esquisses est ouvert, auquel peuvent prendre part les artistes du monde entier.

Le jury, qui disposera d'une somme de 30.000 fr. pour récompenser les meilleurs projets, est composé de :

MM. A. Bartholomé, sculpteur à Paris ; Ch. Girault, membre de l'Institut de Paris ; le professeur Tuaillon, à Berlin ; le professeur Bruno Schmitz, à Berlin ; Georges-J. Frampton, *R. A.*, sculpteur, associé honoraire du « Royal Institute of Bristish Architects », à Londres ; le prof. Gull, de l'Ecole polytechnique, à Zurich ; Alfred Cartier, administrateur des Musées de la Ville de Genève ; Horace de Saussure, représentant de la « Fédération des Sociétés artistiques » de Genève ; le Président de l' « Association du Monument de la Réformation » à Genève.

Les projets doivent être présentés avant le 15 septembre 1908.

Du programme qui sera envoyé sur demande adressée au *Secrétariat du Monument de la Réformation, 56, rue du Stand, Genève (Suisse)*, nous extrayons ce qui suit :

L'emplacement du monument sera, conformément à l'arrêté du Conseil municipal de la Ville de Genève du 6 décembre 1907, la partie de la promenade des Bastions comprise entre l'avenue Centrale et la rue de la Croix-Rouge. Le choix de cet emplacement, situé au pied des vieux remparts, créés, à l'époque de la Réfor-

mation, pour la défense des libertés et de l'indépendance de Genève, accentue le caractère de l'œuvre attendue.

La concession d'une promenade fréquentée impose l'obligation d'en respecter à la fois le site pittoresque et le cachet historique. Le monument, dont les différentes parties pourront être soit groupées, soit distribuées sur tout le terrain disponible, devra être conçu de façon à former un tout harmonique avec la promenade.

Il comprendra les figures historiques énumérées ci-après :

I. — Les statues des quatre réformateurs qui ont fait de Genève le centre temporaire ou définitif de leur activité, à savoir (dans l'ordre des temps) : Farel, Calvin, Knox et Bèze.

Ces statues seront disposées de telle sorte que celle de Calvin soit mise en évidence. Les dates principales de sa vie et de son œuvre seront indiquées (1509-1564, 1536 *Institutio Religionis Christianae*, 1559 *Leges Academiae Genevensis*).

Le fait capital de la diffusion de la Bible, traduite en langue vulgaire par les lettrés, interprétée par les « ministres de la Parole » et mise à la portée du peuple, instruit par l'école publique, sera rappelé.

La mémoire de Luther et de Zwingli et le souvenir de Pierre Viret seront évoqués de quelque manière, laissée à l'entière détermination de l'artiste.

II. — Les statues des grands hommes qui, dans l'État, ont été les chefs ou les protecteurs déclarés du calvinisme :

Coligny, Guillaume le Taciturne, Olivier Cromwell, un ou deux des fondateurs de la Nouvelle-Angleterre, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, le Grand Electeur.

Ces statues, destinées à représenter l'influence politique et sociale de la réforme calvinienne sur le monde moderne, seront disposées, dans l'espace assigné au monument, de telle façon que chacune, gardant une importance propre sans cesser de faire partie de l'ensemble, puisse être envisagée à part et constitue un hommage particulier rendu à la mémoire du grand homme d'État dont elle rappellera les traits. Elles seront exécutées progressivement, à mesure que les moyens en parviendront au comité général et selon le mode qu'il se réserve de déterminer ultérieurement. A leur égard, le présent concours ne porte que sur leur disposition dans l'ensemble.

III. — Dans le cas où l'artiste jugerait à propos d'introduire une suite de bas-reliefs dans sa composition, ils seront empruntés exclusivement à l'histoire du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle.

Les concurrents devront fournir : 1° un projet d'ensemble, comprenant l'aménagement architectural de toute la promenade, sous forme de dessins (plans et coupes) à l'échelle de 1200 ; 2° les plans, coupes et élévations des différentes parties du monument ou de son ensemble à l'échelle de 1/50 ; 3° pour la partie sculpturale, les maquettes des statues des quatre réformateurs, éventuellement du groupe principal, à l'échelle de 1/15 ; 4° une courte description du projet avec indication des matériaux proposés et du coût approximatif de l'exécution.

L'importance du capital dont le Comité pourra disposer n'est pas encore connue, des souscriptions étant ouvertes à cet effet dans le monde entier, mais on pense qu'il atteindra 500.000 francs.

§

Une Conférence sur Emile Verhaeren sera faite par M. Albert de Bersaucourt, le samedi 20 juin, à 4 heures 3/4, à l'Institut Rudy, 53, avenue d'Antin. Des poèmes d'Emile Verhaeren seront dits par Mme Philippe-Colin et MM. Brunière et Ledoux.

§

Publications du « Mercure de France ».

AMOURS CHARMANTES ET CRUELLES (*Récits du Quattrocento*), de Maurice Hewlett, trad. de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3.50 (5 hollande à 10 francs).

PARIS SOUS LOUIS XV. *Rapports des Inspecteurs de Police au Roi* (2e série), publiés et annotés par Camille Piton. Vol. in-18, 3.50.

FRANÇOIS COPPÉE ET SON ŒUVRE (Collection *Les Hommes et les Idées*), par Gauthier Ferrières, avec un portrait et un autographe. Vol. in-16, 0 fr. 75.

LE VALET DE CŒUR, poèmes, par Tristan Klingsor. Vol. in-18, 3.50 (5 japon à 15 francs ; 15 hollande à 10 francs).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS *dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult* (documents inédits), par Léon Séché. Vol. in-18, 3.50.

LETTRES INÉDITES D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, avec une Introduction et des Notes de Léon Séché. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Aux indications que ce publiciste a données sur son état-civil, nous pourrons ajouter ce détail géographique : Gregory est un ancien élève de l'Ecole Normale (promotion de 1863, section des Lettres). — *Le Temps*, 5 juin.

Leçons par jeune et gentille Française. Visible l'après-midi, aussi le dimanche. Le pourparler coûte 1 fl. — Annonce en français dans la *Wiener Freie Presse*, 24 mai.

Il n'a rien négligé, d'autre part, pour nous rendre son œuvre accessible. En choisissant dans la littérature ses motifs, en prenant pour héroïnes, tour à tour, la Rarahu de Pierre Loti et la Mowgli du Livre de la Jungle. — THIÉBAULT-SISSON, *Le Temps*, 9 mars.

M. Léon Frapié, dont *le Matin* donne aujourd'hui l'article qu'on va lire, fut le premier lauréat de la première année d'exercice de l'Académie des Goncourt. Ce fut son premier livre, *la Maternelle*, etc. — *Le Matin*, 26 février.

Fils de Léon Halévy et de Fromental Halévy, le célèbre compositeur, Ludovic Halévy, etc. — *Journal de Genève*, 9 mai.

Ils sont assez avisés pour considérer les attentions dont ils sont l'objet comme s'adressant à la nation française dans son ensemble, et non pas à ceux qui se trouvent par hasard un petit morceau du fil conducteur par où s'échappe l'électricité accumulée du besoin qu'ont les Allemands de témoigner quelque chose d'amical à leurs voisins de l'ouest, etc. — *Journal de Genève*, 1er mai.

Arago a écrit sans a un récit intitulé *Autour du Monde*. — *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 20 avril.

Les déclarations fixent, pour les limites de chaque mer, le point où commence l'autre. — *Le Temps*, 24 avril.

Le Hochkœnigsbourg est la reconstitution préhistorique d'un vieux château féodal. — *L'Echo de Paris*, 7 mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

Biblioteca della " Nuova Antologia "

CORSO UMBERTO I, 131, ROME

RECENTI PUBLICAZIONI

Homo. Poema di Giovanni Cena, con un disegno di L. Bistolfi. fr. **2.50**

Dopo il perdono. Romanzo di Matilde Serao. IIª Edizione..... fr. **4** »

L'Edera. Romanzo di Grazia Deledda..... fr. **3.50**

Il fu Mattia Pascal. Romanzo di Luigi Pirandello... fr. **3** »

Cantanti celebri del Secolo XIX. di Gino Monaldi, con 53 illustrazioni..... fr. **3** »

L'ART DÉCORATIF

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

Paris : 35, rue de Valois et 125 et 126, Galerie de Valois, Palais-Royal

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	France	Étranger
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

L'Algérie, la Tunisie, la Belgique, la Suisse et l'Alsace-Lorraine bénéficient des prix sur la France.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un supplément de quinzaine donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif* suit de ès toutes les manifestations artistiques et particulièrement tout ce qui concerne l'art pliqué. Il n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de ssin, aux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y ouveront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouelles dans les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, la céramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, etc.

L'abonnement est entièrement **remboursé** en primes de valeur réelle. Numéro spécimen ntre 1 fr. en mandat ou timbres-poste.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poèt de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catul Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Com tesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verha ren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richar Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Ma quina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8° raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacu

VIIIe ANNÉE—1908

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La Revue de Philosophie embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la phil sophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences phys ques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient :

1° Des articles originaux ;

2° Des revues générales ;

3° Des analyses et comptes-rendus ;

4° Une revue des périodiques français et étrangers ; les sommaires des principales revues l'Europe et de l'Amérique ; des comptes-rendus des sociétés philosophiques et scientifiques ;

5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en rel tions les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseigneme philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes ;

6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

Prix de l'Abonnement.....	France.....	2 fr. »	
	Union postale....	25 fr. »	
Prix du Numéro : des années 1900-1903...	3 fr. ; à partir de 1904..		2 fr. 50
Prix de la Collection	1re année 1900-01, 1 vol. in 8° raisin de 800 pages..		16 fr.
	2e — 1902 1 — — —		16 fr.
	3e — 1903 1 — — —		16 fr.
	4e — 1904 1 — — —		25 fr.

Pendant les trois premières années la **REVUE DE PHILOSOPHIE** ne paraissait que tous deux mois.

Secrétaire de la Rédaction : **T. de Visan**

Le Courrier Européen

REVUE BIMENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

ABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJ. BJÖRNSON — **NICOLAS SALMENON**, Ancien Président de la République Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid. — **J. NOVICOW**

llaborateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, actualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, 60 centimes ; Union, 75 centimes.
Abonnement : France, un an, 12 fr. ; six mois, 7 fr. ; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr. ; six mois, 8 fr. ; trois mois, 4 fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son onnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES nsistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION
, rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS**

REDACTION
280, Boulev. Raspail, PARIS

Demandez un numéro spécimen gratuit

CHEMIN DE FER DU NORD

ARIS-NORD à LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

nq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la Poste

(Viâ Calais)

Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, point de départ de tous les grands express euro- pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le mark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la ie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte r, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

ages internationaux avec itinéraires facultatifs.

ffectuer sur les divers grands réseaux français et rincipaux réseaux étrangers. Validité 60 à 120

Fêtes du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

ivrance de billets d'excursion *à prix très réduits* LONDRES ET BRUXELLES.

artes d'abonnement belges de 5 et 15 jours.

vrées par toutes les gares et stations du réseau du donnant droit à un voyage aller et retour sur les françaises et libre parcours sur tous les réseaux

Excursions en Espagne.

ts français délivrés conjointement avec des cir- s ou demi-circulaires espagnoles.
lité 60 à 120 jours. — Prix très réduits.

Chemins de fer de PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

Excursions à FONTAINEBLEAU ET A MORET

Des trains d'excursion auront lieu les Dimanches 21 et 28 Juin, 5, 12, 19 et 26 juillet, entre Paris, Fontainebleau et Moret.

Prix des places aller et retour	Fontainebleau.	2e classe.	4 fr. 50
		3e classe.	3 fr.
	Moret.....	2e classe.	5 fr. 50
		3e classe.	3 fr. 50

Départ de Paris à 7 h. 26 matin. — Fontainebleau. 8 h. 41 mat.
Arrivée à..... — Moret..... 8 h. 56 »

Retour par tous les trains du Dimanche dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

Nombre de places limité. Franchise de 30 kgs. de bagages par place.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

---

2 MAISONS A ASNIÈRES r. Lionville 3 et 5, 1er lot : nº 3. Rev. brut 6.890 fr. **M. à pr. : 50.000 fr.** 2e lot : Rev. brut 4.920 fr. **M. à prix : 40.000 fr.** Adj. sr 1 ench. Ch. des Not. Paris, *23 juin 1908*. S'adr. Me W. BAZIN, not. 7, r. Saint-Florentin, dep. ench.

VILLE D'AVRAY (S.-et-O.) **2 Prtes de Campagne**, *r. de Marnes 27 et 29*. Contce 5 038m et 3.414 m. **M. à pr. 80.000 fr. chaque**. Adj. sr 1 ench. ch. not. 7 juillet. S'adr. not. Me LAENFFER et CONSTANTIN, 9 r. Boissy-d'Anglas, dép. titres.

MAISON de rapport à Paris R. DE MÉNILMONTANT, 57. Contce 400m env. Rev. 4.070 fr. **M. à pr. : 50.000 fr.** Adjce même sr 1 ench. le **dimanche 28 juin 1908**, *2 heures*, en l'étude de Me BOUTFOL, not. à Argenteuil. Consign. 5.000 fr.

Ville de PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 23 juin 1908.

2 TERRAINS AV ELYSÉE-RECLUS Surf. 455m chac. **M. à pr. 250 fr. le m.** S'ad not. Mes DELORME et MAROT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides, d. c.

VENTE au Palais à Paris, *le 17 juin 1908*, 2 heures. **1° IMMEUBLE AU PONT** Commune de **Saulchéry** (Aisne). Droit au bail, constructions à **PARIS, 10, passage STAINVILLE**. Fonds de **commerce de LAITERIE** en gros. *M. à pr.* **57.000 fr. 2° 4 TERRAINS A CHAMPLAN** (Seine-et-Oise.) *Mise à prix :* **25 à 125 fr.** S'adr. à Mes BAILLATZ, MIGNON, BÉGUIN, avoués à Paris, et BRÉCHEUX, not. à Paris ; HÉRAUT, not. à Chézy-sur-Marne ; MUSMER, not. à Longjumeau.

BEL HOTEL angle avenue BOIS DE BOLOGNE et r. Lesueur, 1. Contce 1.477m. **M. p. 1.700.000 fr.** Adj. ch. not. 23 j. S'ad. Me E. CHAMPETIER DE RIBES, not., 10, r. Castiglione, dép. ench.

Fonds de CONSTRUCTEUR D'AUTOMOBILES à **Levallois-Perret** (Seine), *r. Dan... 15 et r. de Cormeilles, 27*, connu sous le nom de « **Lacoste et Battmann** ». A adj. ét. Me A... not. 28, av. Opéra 22 juin, 3 h. **M. à pr.** (pt ét. ré...sée) : **200.000 fr.** March. en sus. S'adr. no... M. PRUVOST, syndic, 5, r. de l'Anc.-Comédie.

Rue de BELLEVILLE 298 et 298 *bis*, **2 maisons de rapport**. Rev. 7.9... 7.730 fr. **M. à pr. 85.000 et 80.000 fr.** ch. not. *23 juin*. Me RAFIN, not. 60 Chaussée d'Antin.

Maison à Paris 104, R. LAFAYETTE Cce 265 R. b. 18... **M. à p. 200.000 fr.** Adj. s. 1 ench. ch. not. *18 j...* Me RAFIN, not. 60, Chaussée d'Antin, dép. ench.

---

18 MAISONS A COLOMBES, BO... COLOMBES, LA GARENNE DE COLO... BES, près gares. A adj. en l'Etude et par Me V... SEUR, notaire à Colombes (Seine), le **dim... che 21 juin 1908**, à *1 heure*. **Mises à pr...** *depuis* **5.000 fr.**

FONDS de FABRICANT D'ÉTA... FORGES MÉCANIQUEMENT dit " A... **FORGES DE MAUBEUGE AUBERVILLIERS** (Seine), Avenue de la R... blique, 73 et 75. A adj., Étude de Me **ARON**, 28, Avenue de l'Opéra, le **25 Juin**, 3 h. **M. à...** *(pouvant être baissée)*, **40.000** fr. Marchses en... S'adr audit not., et à **M. PRUVOST**, Synd... Paris, 5, rue de l'Ancienne-Comédie.

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1908. — SIXIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les scien... Comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en ... autre langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront t... mis en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livrai... d'un grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meil... artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — **18** fr. par a...

Directeur : SERGE POLIA...

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

90 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITE ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.